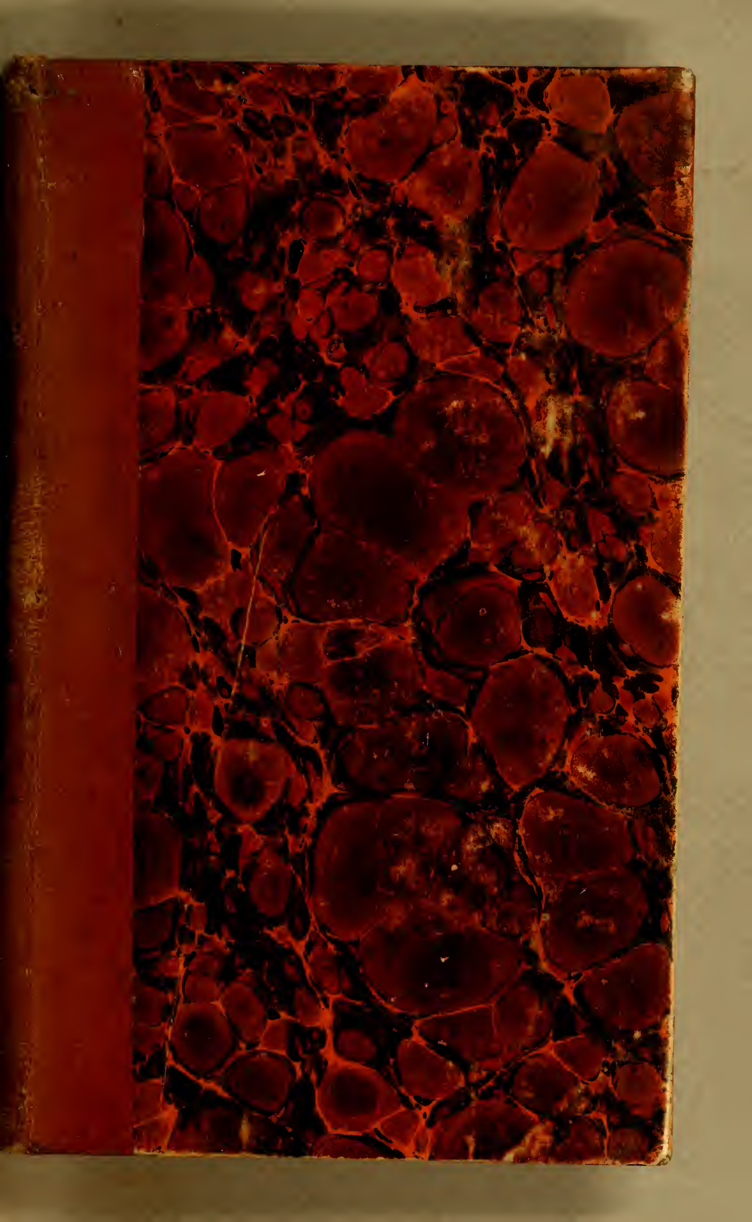
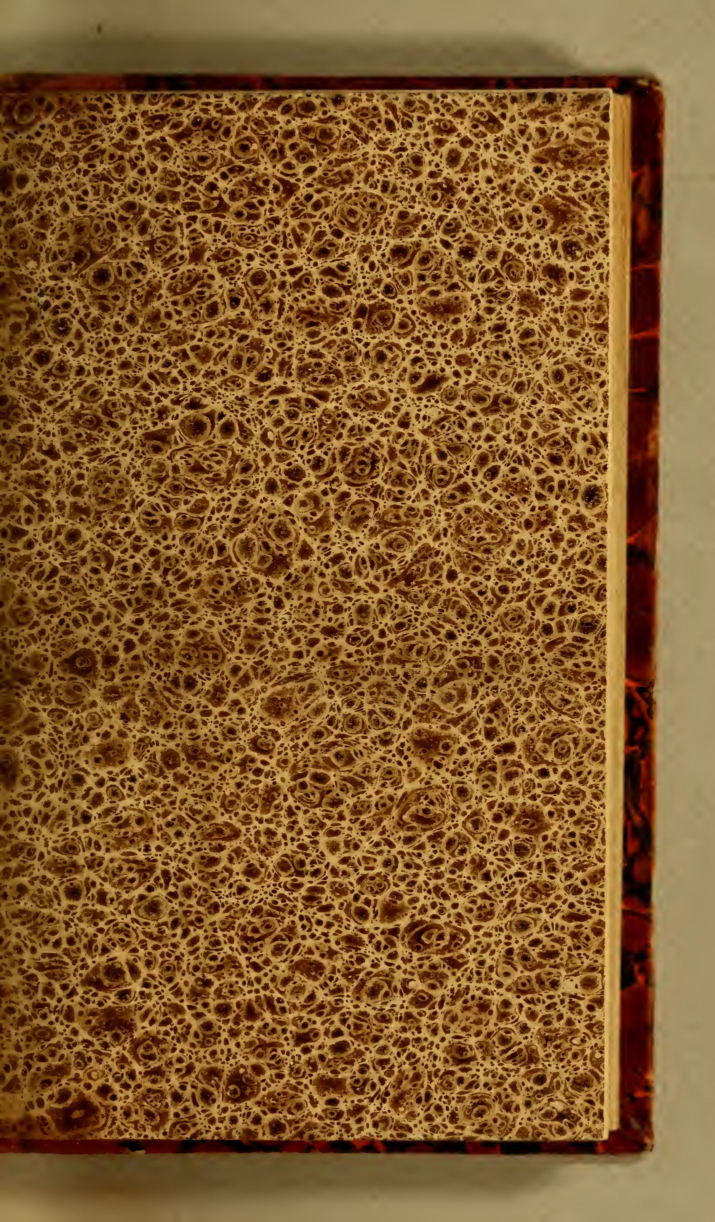
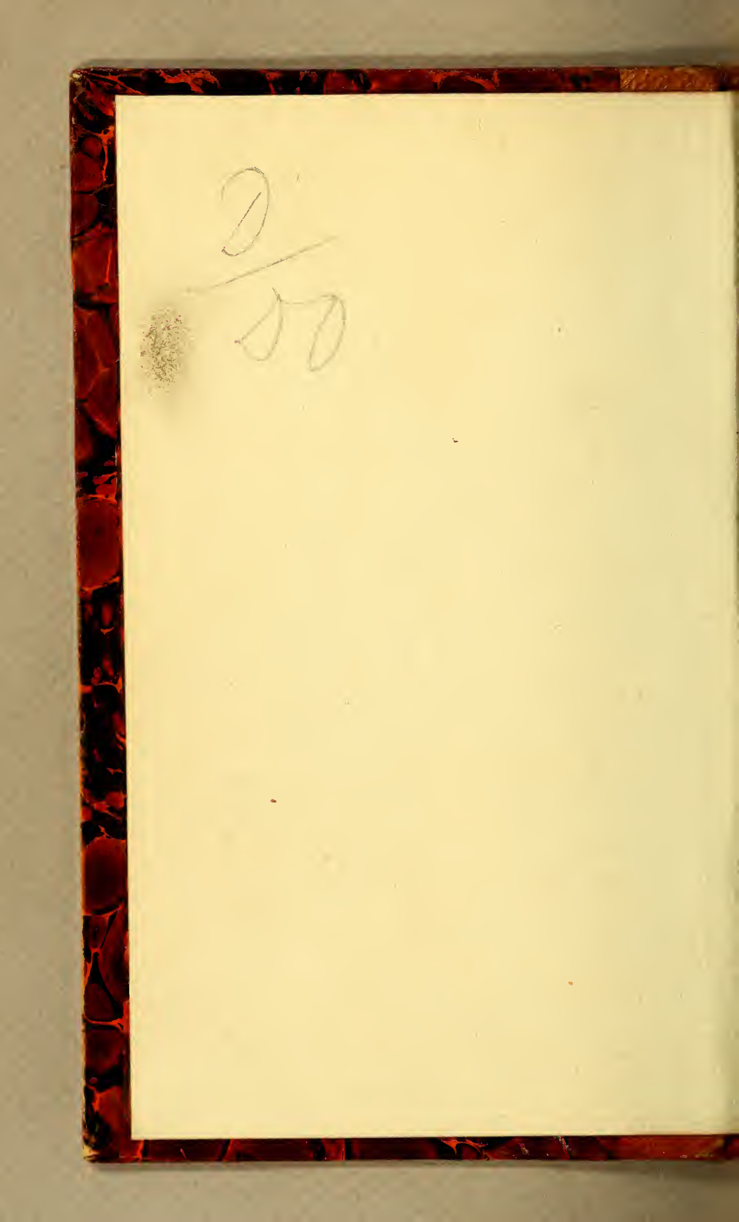
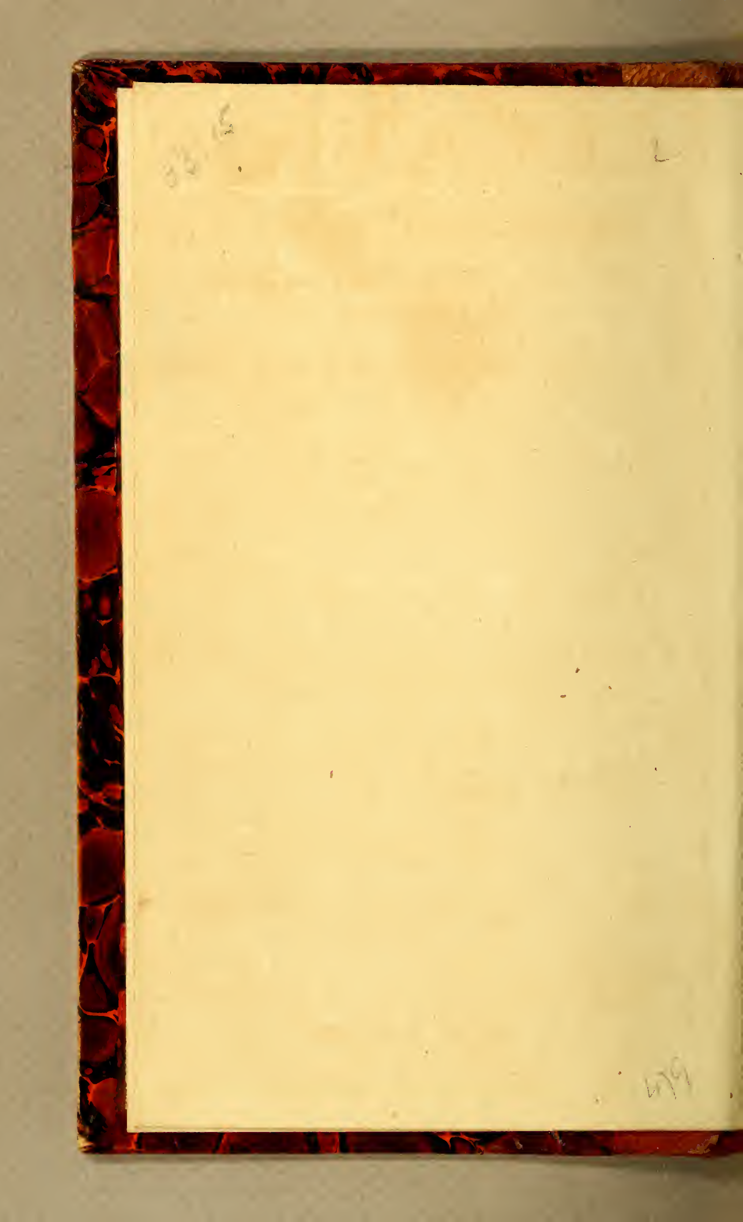



GAUDEO.







RELATION

tres curieuse

DES MISSIONS DES PP. DE LA COMPAGNIE DE IESVS

Dans les Isles, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridionale.

DIVISE'E EN DEVX PARTIES:

AVEC VNE INTRODVCTION à la langue des Galibis Sauuages de la terre ferme de l'Amerique.

Par le Pere PIERRE PELLEPRAT, de la Compagnie de IESVS.



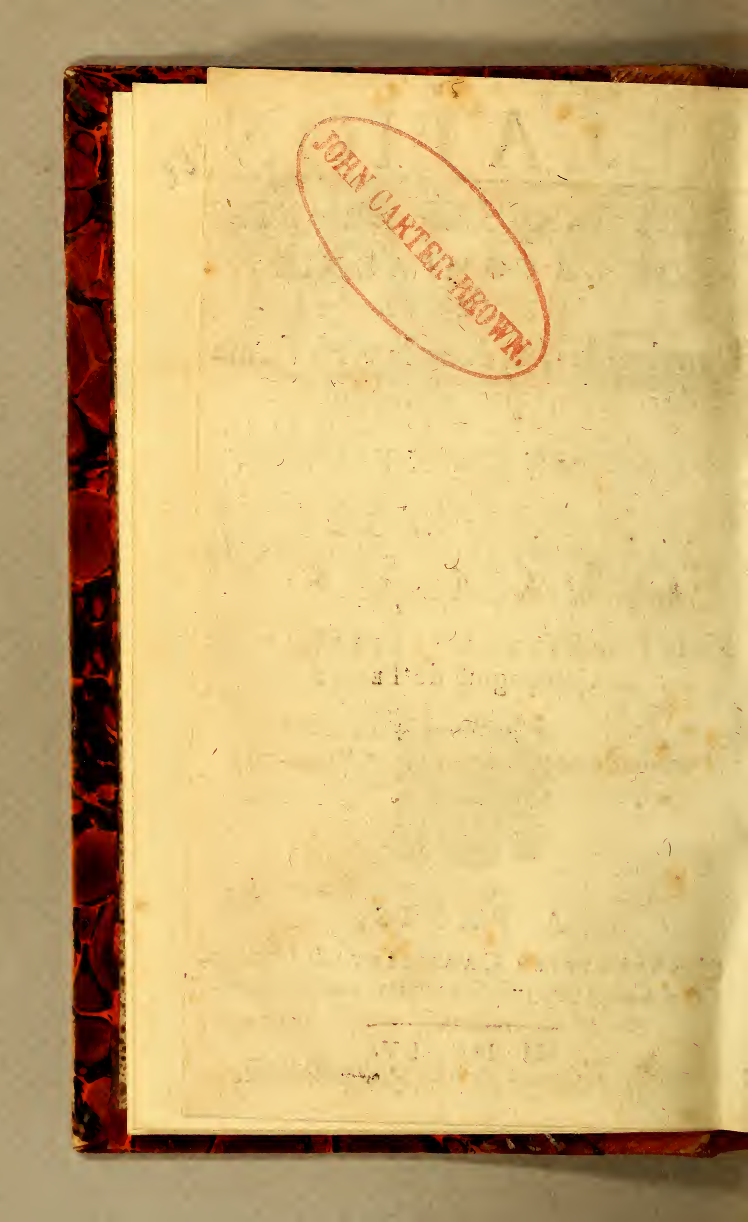
A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, & GABRIEL CRAMOISY, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. LV.

Auec Priuilege du Roy, & Approbation.

99





A MONSEIGNEVR
MESSIRE
NICOLAS
FOVCQVET
CHEVALIER,
VICOMTE DE MELVN,
& de Vaux, Miniſtre d'Eſtat, Sur-Intendant des Finances, & Procureur General du Roy.



ONSEIGNEVR,

On m'accuſeroit auec raiſon d'iniuſtice, & d'ingratitude, ſi

Monsieur vostre pere, ayant tant contribué à l'établissement de la Religion Chrestienne dans l'Amerique, ie ne vous presentois cette petite Relation, qui en contient le progrez. Il n'a pas seulement été l'auteur du dessein qu'on prit d'enuoyer des Peres de nostre Compagnie dans les Isles, mais il en a tousiours si puissamment protegé les Missions, que si elles luy doiuent leur commencement, elles ne luy sont pas moins obligées de leur conseruation. Pour grandes, & pour illustres que soient toutes les actions de sa vie, qu'il a passée dans les premieres charges de la Iustice, & dans les affaires publiques, i'ose dire qu'il n'y en a pas de plus glorieuse que celle-cy; car si le iugement de Dieu, qui

prefere le gain d'vne ame, à la conqueste de tout l'vniuers, est la regle de l'estime que nous deuons faire de chaque chose, qui peut auoir d'assez hauts sentimens d'vne entreprise qui luy en a tant acquis? Combien de François auroient fini miserablement leur vie dans le libertinage; Combien d'heretiques seroient demeurez dans l'erreur; combien d'esclaues auroient passé de leur captiuité, dans vne seruitude eternelle; Enfin combien de pauures Sauuages seroient morts dans leur infidelité? si Monsieur vostre pere auoit eu moins de charité pour eux, & moins de zele pour leur salut. D'où il est aisé de iuger, MONSEIGNEVR, *combien de personnes, & de nations differen-*

tes, sont interessées à prier Dieu pour vostre conseruation, & pour la prosperité de vostre illustre famille.

Vous ne vous estes pas seulement porté pour heritier des biens de Monsieur vostre pere, mais comme si la vertu étoit hereditaire en vostre maison, vous auez voulu succeder à tous les emplois de sa charité; il ne s'est point fait de Compagnie, ny d'entreprise pour la conuersion des Sauuages, dont vous n'ayez été; vous vous trouuiez si ponctuellement aux assemblées qui se faisoient en leur faueur, qu'on eust dit que vostre vnique occupation étoit de secourir ces pauures miserables. C'étoit vn effet de cette grandeur d'esprit, qui vous rend capable de

tout, & qui vous a fait receuoir à dixſept ans dans vne Cour ſouueraine. C'eſt pour la meſme netteté, & ſolidité de iugement que vous auez eſté admis à vingt & vn an dans le Conſeil du Roy, où vous auez fait paroiſtre, dans les emplois que vous y auez eu, vne ſi grande probité, vne capacité ſi extraordinaire, & vn attachement ſi parfait aux intereſts de ſa Maieſté, qu'on vous a iugé digne de deux charges, dont vne ſeule ſeroit capab l d'occuper les plus grands eſprits; & toute la France voit auec combien de facilité, & de ſuccez vous vous en acquitez.

Chacun trouue accés auprés de vous, vous écoutez les pauures ſans iamais les rebuter, & vous

entendez les affaires qu'on vous propose, auec autant de patience, que si vous estiez particulier. C'est cette bonté, MONSEIGNEVR, *qui donne la liberté à vn pauure Ameriquain, de vous offrir ce petit ouurage, dont le suiet ne vous sera pas desagreable; car pour ne point parler du changement des mœurs des François, de la conuersion de grand nombre d'heretiques, & de l'instruction de douze ou quinze mil esclaues; vous y verrez l'infidelité attaquée iusques dans son fort, ie veux dire l'Euangile presché dans l'Isle de S. Vincent, lieu de retraite de tous les Sauuages Caraïbes, où aucun Prestre n'auoit encore pû mettre le pied. C'est dans cette Isle, où deux de nos Peres laisse-*

rent l'année paſſee la vie, dont nous eſperons, que le ſang qu'ils reſpandirent auec celuy de Ieſus-Chriſt, lors qu'ils le ſacrifioient à l'Autel; ſera vne ſemence feconde du Chriſtianiſme, non ſeulement dans les Iſles, mais auſſi dans le continent, peuplé d'vne infinité de nations barbares, deſtituées de tout ſecours, qui ſont ſi dociles, & ſi bien diſpoſées pour receuoir l'Euangile, qu'elles n'en attendent plus que la predication, pour embraſſer la Religion Chreſtienne. Nous auons commencé à défricher cette terre, nous y auons fait quelques Chreſtiens, & nous auons preparé les voyes aux Miſſionnaires qu'on y voudra enuoïer; pour l'vſage deſquels, i'ay adioûté à la fin de cette Relation, vn

petit traitté de la langue des Sauuages, qui trouuera, ie m'asseure, place dans vostre belle Bibliotheque, laquelle pour nombreuse, & bien fournie qu'elle soit, ne rebutera pas ce nouueau venu, dont le langage est inconnu à tous les doctes. Agreez donc, MONSEIGNEVR, *ce petit témoignage de reconnoissance, de la part de tous nos missionnaires de l'Amerique, qui tenans Monsieur vostre pere pour l'auteur de la Mission des Isles, vous prient tres-humblement de prendre la protection de celle de la terre ferme; c'est vne grace que i'ose me promettre de vostre bonté, de laquelle nostre Compagnie a tant receu de preuues, & en reçoit encore tous les iours, que le corps, & tous les par-*

ticuliers ſeront obligez de continuer pour vous leurs vœux, & leurs prieres, & entre tous les autres, moy qui ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, tres-obeiſſant, & tres-obligé ſeruiteur en Noſtre Seign.
PIERRE PELLEPRAT de la Compagnie de IESVS.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il eſt permis à Sebaſtien Cramoiſy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine mere de ſa Maieſté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chaſteau du Louure, ancien Eſcheuin, Conſul & Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé : *Relation des Miſsions des PP. de la Compagnie de Ieſus dans les Iſles, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridionale. Auec l'Introduction à la langue des Galibis*, &c. compoſé *par le* P. PIERRE PELLEPRAT, *de la meſme Compagnie*. Et ce pendant le temps & eſpace de neuf années conſecutiues. Auec defenſes à tous Libraires & Imprimeurs de l'imprimer, ſous pretexte de déguiſement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiſcation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris au mois de Iuillet, 1655. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, CRAMOISY.

Permiſſion du R. P. Prouincial.

NOvs Lovis Cellot Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, permettons à Sebaſtien Cramoiſy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine mere de ſa Maieſté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chaſteau du Louure, ancien Eſcheuin, Conſul, & Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vn liure intitulé : *Relation des Miſſions des Peres de la Compagnie de* Iesvs *dans les Iſles, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridionale. Auec l'Introduction à la langue des Galibis, &c.* composé par le P. Pierre Pelleprat de la meſme Compagnie. En foy dequoy nous auons ſigné la preſente à Paris le dixhuitiéme May 1655.

Signé, Lovis Cellot.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

RELATION DES MISSIONS des Peres de la Compagnie de Iesus dans les Isles, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridionale.

PREMIERE PARTIE.

Des Isles de l'Amerique.

SECONDE PARTIE.

De la terre ferme de l'Amerique.

Fautes suruenuës en l'impression.

Premiere partie.

P*Age* 79. *ligne* 16. *lisez*, meur.
Page 88. *ligne* 22. *lisez*, voyons.

Seconde partie.

Page 7. *ligne* 19 *lisez* 1400. lieuës.
Page 33. *ligne* 15 *lisez*, courut.
Page 48. *ligne* 22. *lisez*, en ce pays.
Page 105. *ligne* 14. *lisez*, Chapitre.
Page 111. *ligne* 27. *lisez*, celuy.



I. PARTIE.

DES ISLES de l'Amerique.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pays en general.



E parleray dans cette Relation des Isles de l'Amerique, que les François habitent dans la zone torride, au delà du Tropique du Cancre, depuis le dixiéme degré iusques au vingtiéme d'éleuation du Pole Septentrionnal: & d'vne grande étenduë de pays du continent, ou de la terre ferme, qui a la mer pour limites au Nordest, & au Sud des terres pres-qu'infinies, pleines de peuples, & de na-

tions Sauuages, dont on n'a aucune connoiſſance : ie luy donneray pour terme au Sueſt la riuiere des Amazones, & au Noroüeſt la fortereſſe de Comana, baſtie par les Eſpagnols ſur la coſte de la mer dans la nouuelle Andalouzie, quatre cens lieuës au deſſus de la meſme riuiere des Amazones, vis à vis de l'Iſle de la Marguerite. Pour ne pas confondre le continent auec les Iſles, ie diuiſeray cette Relation en deux parties : en la premiere ie parleray des Iſles ; & en la ſeconde de la terre ferme.

Comme l'air que nous reſpirons eſt la moitié de noſtre vie, il eſt infiniment dommageable aux lieux où il eſt froid, ou chaud par excés : c'eſt ce qui a donné occaſion d'erreur aux anciens, qui ne ſe pouuoient perſuader que les terres qui ſont entre les Tropiques, ou ſous les 2. poles, fuſſent habitables : car pour ce qui regarde la zone torride, dans laquelle ſont tous les pays dont ie dois traiter, n'auoient-ils pas quelque fondement de croire que les hommes ne pouuoient viure dans des pays dont les moindres chaleurs ſont auſſi grandes que les plus exceſſiues de l'Europe ? où il n'y a point

d'Hiuer, de Printemps, ny d'Automne, mais vn Eſté perpetuel? & où le Soleil a tant d'actiuité, que les haches, & ſemblables ferremens expoſez à ſes rayons perdent leur trempe, comme ſi on les auoit fait paſſer par le feu? quelle impreſſion cet aſtre ne feroit-il pas ſur les corps des hommes qui ne ſont ny de fer, ny d'acier, ſi la Diuine Prouidence qui étend ſes ſoins ſur les habitans de ces contrées, auſſi bien que ſur les plus fleuriſſantes nations de la terre, ne moderoit cette ardeur extréme par de frequentes pluyes, & par des vents quaſi continuels? Ce n'eſt pas que ce temperament oſte tout ce qu'il y a de rude, & de fâcheux dans l'Amerique: mais où trouuera-t-on vn pays ſur la terre qui n'ait ſes incommoditez? Il n'eſt plus de Paradis terreſtre, ny de lieux où l'on n'ait rien à ſouffrir. Si les Iſles ont quelque choſe de rebutant, il faut ſans doute qu'elles ayent de puiſſans charmes pour attirer les premieres nations du monde. On y voit auiourd'huy des François, des Eſpagnols, des Anglois, des Hollandois, & des Danois, qui ont quitté des pays ſi riches, & ſi commodes pour venir habiter des con-

trées où ils n'eſtoient inuitez que par l'auantage du lieu, & par l'eſperance d'vne meilleure fortune.

Quoy que les Eſpagnols ayent paſſé aux Iſles auant toutes les autres nations de l'Europe; & mémes leur ayent donné les noms qu'elles retiennent encore à preſent: ils n'en poſſedent neantmoins que cinq ou ſix. L'année 1625. les François, ſous la conduite de Monſieur de Nambuc, Gentilhomme de cœur, s'eſtablirent dans l'Iſle de S. Chriſtophle: Les Anglois s'y eſtant rencontrez en meſme temps, & pour le meſme deſſein, toute l'Iſle fut diuiſée, & partagée entre ces deux nations, qui depuis l'ont touſiours poſſedée, & y viuent en bonne intelligence.

Monſieur de Nambuc voyant que l'entrepriſe de S. Chriſtophle luy auoit ſi heureuſement reüſſi, auoit deſſein d'enuoyer vne colonie Françoiſe dans l'Iſle de la Gardeloupe : mais il fut preuenu par Meſſieurs de l'Oliue, & du Pleſſis, qui y menerent des habitans de France, l'an 1635. C'eſt pourquoy craignant que quelque autre ne s'emparaſt auſſi de la Martinique; il y paſſa dés cette meſme

année, & obligea les Sauuages à luy ceder vne partie de cette belle, & grande Isle, & à se retirer en l'autre. Il y laissa pour commandant Monsieur du Pont, lequel ayant esté pris sur mer, peu de temps aprés par les Espagnols, il en donna le Gouuernement à Monsieur du Parquet, son neueu, vray heritier de son courage & de sa bonne conduite.

Depuis ce temps-là les François n'ont pas seulement conserué ces trois Isles, mais s'y estant multipliez iusques au nombre de quinze ou seize mille, ils se sont encore établis dans celles de Sainte Croix, de S. Martin, de la Tortuë, de S. Barthelemy, de la Grenade, de Sainte Alousie, & de Marigalande; desquelles ie parleray ailleurs, ne voulant pas traiter dans ce Chapitre de chaque lieu en particulier; mais seulement des choses qui sont communes à tout le pays. Commençons par les viures.

Le pain ordinaire des Isles, qu'on nomme Cassaue, se fait de la racine d'vne plante appeliée Magnoc, dont on tire premierement le suc dans vne presse, & qu'on fait cuire en suite sur vne plaque de fer, sur laquelle on l'étend en forme de

gaſteau. Le ſuc qu'on en tire eſt vn venin preſent pour toute ſorte d'animaux, & meſmes pour les hommes: Les Sauuages s'en ſeruent neantmoins pour en faire de la bouïllie, qu'ils appellent *Caſſiri*: il faut que le feu luy oſte toute cette malignité, pour en pouuoir manger, ſans en receuoir de dommage.

La Boiſſon commune eſt appellée *Oüicou*, ou *Maby*: on la fait, en détrempant de la Caſſaue dans l'eau, auec quelqu'autre racine qu'on y meſle: quand on y adiouſte des fruits de certains arbres, les Sauuages l'appellent *oüicou üeüe-bérembo*, c'eſt à dire du oüicou de fruits d'arbre. Tous ces breuages ne ſont pas ſeulement agreables, & nourriſſans; mais ils ont la force d'enyurer, quand on en prend par excés.

Le Froment qu'on ſeme dans ces contrées monte à la hauteur de huit ou dix pieds, mais il ne graine pas comme en Europe. La Vigne qu'on y plante eſt extrémement feconde: elle eſt chargée de raiſins en tout temps; & ſi on ſe vouloit donner la peine de la cultiuer, on y pourroit faire vendange trois fois dans vne meſme année, & en recueillir de bon vin;

mais les habitans de l'Amerique trouuent plus de profit à faire du Petun, & du Succre, qu'à trauailler à la vigne: il est vray que le commerce que l'Europe entretient auec les Isles supplée à ce defaut; & qu'encore qu'on n'y fasse ny vendange, ny moisson, il s'y trouue abondance de vins, & de farines.

Pour ce qui regarde la terre des Isles, elle est si fertile, & de si grand rapport, qu'vn grain de petit Mil de France y pousse quatre, ou cinq chalumeaux de la hauteur de neuf à dix pieds, qui sont tous chargez d'épis remplis de grain : le Ris y multiplie si fort, qu'on en fait la leuée quatre ou cinq fois, auant qu'il soit besoin d'en semer d'autre : les arbres fruitiers portent en mesme temps des fleurs, des boutons, & des fruits : les graines de nos herbes potageres, & de la plusspart des plantes de l'Europe, iettées en terre, germent & poussent en tout temps: Il y a des pois que les Insulaires appellent pois de sept, & de dix ans; parce qu'vn mesme pied en produit incessamment pendant tout ce temps là: on y trouue aussi de bons fruits, dont l'Anana est le plus excellent; aussi

porte-t-il vne couronne, comme le roy de tous les autres. L'air, & la terre sont si propres pour les Melons, & pour les Figues, qu'on y en mange en toutes les saisons, & en tous les iours de l'année.

Ie ne parle point de la péche qui est vn secours toûjours present, & asseuré aux habitans du païs: la chasse n'est plus si bonne, ny si heureuse qu'au commencement, la multitude des habitans ayant rendu le gibier plus rare : Mais s'ils ne trouuent plus tant de Ramiers, ny de Perdrix, ils nourrissent des animaux domestiques qu'ils n'auoient pas auparauant : car on voit à present dans les Isles des Bœufs, des Moutons, des Cheures, & des Pourceaux: & on y éleue toute sorte de volailles, qui y est plus feconde, qu'en Europe.

La monoye ordinaire du pays est le Petun, & le Succre. Les estrangers y apportent des vins, de la biere, de l'eau de vie, des huiles, du beurre, des chairs salées, du biscuit, des toiles, des estofes, & toutes les autres choses necessaires à l'entretien des habitans : & en échange ils reçoiuent de nos Insulaires du Petun, de l'Indigo, de l'écaille de Tortuë, du

Gingembre, de la Casse, & du Succre, qui sont toutes les richesses de ces contrées. I'ay dit que les Marchands en remportent du Succre, parce que depuis quelque temps on en fait de fort bon dans les Isles, & particulierement à S. Christophle, où il y a plusieurs Succrieres.

I'ay déia rencontré tant de personnes, qui ont desiré sçauoir de moy comment se fait le Succre; que ie me crois obligé d'en dire vn mot, pour satisfaire à tous ceux qui pourroient auoir la mesme curiosité. Ces pays portent les Cannes dont on fait le Succre, lesquelles estant coupées par morceaux, & mises en terre poussent en peu de temps des reiettons qui grossissent, & meurissent dans huit ou dix mois : on les coupe, & on les écrase dans des moulins faits à cet vsage, pour en tirer le suc, qu'on fait passer successiuement par trois chaudieres, dans lesquelles à proportion de la chaleur, il reçoit tousiours differente cuisson; & quand il est suffisamment purifié on le fait épaissir dans vne quatriéme qu'on nomme la batterie; d'où on le tire en suite pour le faire grainer, & le laisser

refroidir dans la cinquiéme, & la derniere chaudiere, qui n'eſt pas de meſme figure ny ſi profonde que les autres : auant qu'il ſoit entierement refroidi, on le met dans de petites caiſſes de bois, larges en haut, & qui ſe terminent en pointe par le bas, où il y a vne petite ouuerture par laquelle le ſirop s'écoule. Iuſques icy ce n'eſt encore que Caſtonade qu'il faut raffiner tout de nouueau, & faire blanchir auec vne eſpece de lexiue, pour en faire des pains de Succre; qui comme on peut iuger de ce que i'en ay dit, paſſe par bien des mains, & donne bien de la peine auant qu'il ſoit en cet eſtat. L'Indigo, & le Petun ne demandent gueres moins de trauail, & de ſoin, que le Succre.

Ie ne puis finir ce Chapirre, que ie ne diſe vn mot des Soulfrieres qu'on voit aux Iſles. Elles ſont dans des precipices effroyables, ou dans des montagnes eſcarpées, & de tres-difficile accés : la terre y eſt bruſlante, & on la voit en quelques endroits à demy iaune, & en d'autres entierement changée en Soulfre. S'il s'y rencontre des trous remplis d'eau, & que ces eſpaces ſoient eſtroits, on y en-

tend vn bruit semblable à celuy que font les Mareschaux, & les Forgerons, battans le fer sur leurs enclumes : si les ouuertures sont larges, & profondes, vous croiriez estre au milieu de plusieurs cheutes d'eau, ou d'vne mer extraordinairement agitée. Nos François qui ne sçauoient pas la cause d'vn effet si surprenant, m'asseuroient qu'on y entendoit de temps en temps des cris, & des éclats de voix de personnes qui gemissoient, & qui se plaignoient; ils me disoient mille autres réueries là dessus: mais estant allé voir la Soulfriere de S. Christofle, ie trouuay que l'eau échauffée par le Soulfre, & boüillante comme si elle eust esté sur vn grand feu, estoit la seule cause de tout ce bruit.

On peut tirer vne suffisante connoissance du temporel des Isles, de ce que i'en ay rapporté dans ce Chapitre ; passons au principal, & parlons maintenant du spirituel.

Chapitre II.

Premier voyage de nos Peres aux Isles, & leurs emplois.

IL y auoit déia quelques années que les François habitoient les Isles, quãd Monsieur Foucquet, Conseiller d'Estat, assez connu par sa pieté, & par sa grande capacité dans les affaires, porta Messieurs de la Compagnie de l'Amerique à demander de nos Peres pour assister les François, & trauailler à l'instruction des Sauuages: & comme il auoit vne tres-grande affection pour la conuersion des Infideles, il voulut luy mesme en faire la proposition à nos Superieurs; qui accepterent d'autant plus volontiers cet employ, qu'il estoit tres-conforme à nostre institut, & qu'il nous estoit offert par vne personne de ce merite.

Deux Peres & vn Frere furent destinez pour donner commencement à cette Mission, qui s'estant embarquez à Nantes sur la fin de l'an 1638. arriuerent aprés vne longue, & penible nauigation, le iour du Vendredy S. de l'année

suiuante, à l'Isle de la Martinique, qu'on auoit choisie, comme la plus auantageuse à la conuersion des Sauuages, dautant qu'il en estoit resté beaucoup dans cette Isle, & qu'elle estoit voisine de plusieurs autres, où il y en auoit grand nombre : Ioint aussi que n'étant pas esloignée de la terre ferme on y pouuoit passer commodement, & s'établir parmy les nations qui y sont, au salut desquelles on pensoit dés ce temps-là.

Cette nouuelle colonie grossit si fort en peu de temps, que nous fûmes obligez de demander vn renfort de missionaires le petit nombre qui y estoit ne pouuant rendre l'assistance necessaire aux François, & vacquer à la conuersion des Sauuages. Quelques années aprés nous fumes appellez, & établis dans l'Isle de S. Christophle : & depuis trois ou quatre ans en celle de la Gardeloupe.

Outre les emplois que nous auons en ces trois Isles, nous faisons de temps en temps des missions aux autres, destituées d'Ecclesiastiques, pour secourir les François, & gagner à Dieu les Infideles. Ie traitteray premierement des seruices que nos Peres ont rendus dans les lieux

où ils font leur residence : & en suite de leurs voyages aux Isles voisines : reseruant à parler, à la fin de cette premiere partie, de ce qu'ils font pour l'instru-ction des esclaues, & des Sauuages Caraïbes.

Comme ces Isles n'ont point encore esté pourueuës de Pasteurs ordinaires, nous n'y auons pas seulement les emplois propres de nostre Compagnie, mais nous y exerçons de plus les fonctions curiales. C'est ce qui rẽd les trauaux de cette mission fort grands : dautant que nos Insulaires ne demeurans pas dans vn mesme enclos de muraille cõme dans les villes ; & leurs petites maisons, qu'ils nomment cases, n'estant pas ramassées comme nos villages, mais toutes écartées les vnes des autres, il faut à toute heure entreprendre des voyages tres-fâcheux, & tres penibles pour assister les malades, & leur porter les Sacremens : à peine estes vous reuenu de confesser d'vn lieu, qu'on vous appelle pour porter l'Extreme-onction dans vn autre ; où quelquefois on vous vient prendre pour aller baptiser vn Esclaue qui va mourir. Ce qui ne se peut faire sans beaucoup d'incommodité, par-

ticulierement à la Martinique, où il faut ordinairement grimper des montagnes escarpées, & marcher par des chemins fort rudes, & difficiles, bien souuent de nuit, & pendant les plus grandes chaleurs du iour.

Quoy que i'aye dit au Chap. precedent, que le nombre des François établis dans les Isles se montoit à quinze ou seize mille: ie n'ay pas neantmoins pretendu y comprendre les forains, & ceux qui n'y venans que pour le trafic n'y font pas leur seiour ordinaire, & n'y sont que comme des oiseaux de passage. Il y faut adioûter grand nombre de Marchands, & de Matelots, qui y viennent tous les ans de diuers ports de France, pour le commerce, & qui n'y resident que cinq ou six mois. Ceux-cy augmentent notablement les occupations, & les emplois de nos Peres, car il n'en est gueres qui pendant ce temps-là ne se serue de l'occasion, pour receuoir les Sacremens. Plusieurs ne sont pas sitost arriuez aux Isles, qu'ils se confessent: ce que quelques-vns font mémes tous les quinze iours: Mais tous ordinairement ont accoûtumé de le faire à leur depart; ne

voulans pas s'exposer aux dangers de la mer en mauuais estat. Ie pourrois adioûter à ceux-cy les Europeans Catholiques de diuerses autres nations qui trafiquent aux Isles, & particulierement beaucoup de Hollandois, d'Anglois, & d'Irlandois qui y rencontrans des Missionnaires qui entendent leur langue font le méme que les François. Il ne se passe point d'année qu'il n'y vienne quatre-vingts ou cent vaisseaux de toutes nations, qui donnent beaucoup d'occupation à nos Peres, nommément pendant leurs maladies.

Depuis cinq ou six ans on remarque des changemens si notables dans les mœurs de la pluspart des habitans des Isles, & particulierement à S. Christophle, que plusieurs de ceux qui auparauant auoient peine à se confesser vne fois l'an, le font quasi tous les huit iours auec grande deuotion, & non seulement ne sont pas vicieux, & dereglez, comme on s'imagine en France, mais pratiquent des vertus qu'on aura peine à croire. I'en apporteray vne preuue, qui ne peut estre suspecte, puisqu'elle a autant de témoins qu'il y a d'habitans dans S. Christophle.

Les années 1652. & 1653. cette Isle fut affligée

affligée de beaucoup de maladies tres-dangereuses : & comme il se rencontra en mesme temps vne extréme necessité de viures, plusieurs personnes moururent faute de nourriture, & de secours: on voyoit de pauures seruiteurs malades, abandonnez de leurs maistres, se traîner de quartier en quartier, & de case en case, pour y mandier quelque aliment, la plusspart, faisans des efforts au dessus de leurs forces, mouroient en chemin, ou à la porte des cases où on ne vouloit, & souuent on ne pouuoit, leur donner aucun soulagement.

Ce spectacle toucha sensiblement nos Peres, qui penserent efficacement à pouruoir à des maux si pressans: chacun fait de son costé ce qu'il peut, & se sert de toutes les industries que la charité luy suggere: on represente aux particuliers qui y pouuoient contribuer ou de leur credit, ou de leurs moyens, l'obligation qu'ils auoient de secourir ces pauures miserables ; & on en parle aux sermons auec tout le zele que demande vne si grande necessité.

Vn de nos Missionnaires prend pour suiet de ses instructions familiaires, &

de ſes exhortations la charité du prochain : il fait en peu de temps tant d'impreſſion dans les eſprits, qu'on ne penſe plus qu'à l'aſſiſtance des malades: on court à la campagne, & en tous les lieux où on eſpere rencontrer quelqu'vn de ces pauures abandonnez; il n'y a quaſi pas de maiſtre de caſe qui n'en retire au moins vn chez ſoy, & qui n'en prenne autant de ſoin que d'vn de ſes propres enfans. Auſſi toſt que leur malade eſtoit ou mort, ou guery, ils en cherchoient incontinent vn autre; & s'il ne s'en trouuoit pas aſſez pour contenter la charité de tous, ils entroient en vne ſainte conteſtation à qui emporteroit chez ſoy celuy qu'ils auoient rencontré.

Leur charité au lieu de ſe ralentir augmente tous les iours : pluſieurs ieunes hommes ſe ſont depuis ce temps-là entierement conſacrez au ſeruice de Dieu, particulierement dans l'aſſiſtance du prochain; comme ils n'épargnent rien pour ſoulager en leurs neceſſitez corporelles les miſerables, ils font auſſi leur poſſible pour ſecourir les ames dans le beſoin, diſpoſans pour cet effet les malades, par leurs bons auis, à bien

mourir, & leur procurant auec vn soin incroyable les Sacremens de l'Eglise. Pour s'employer auec plus de liberté à toute sorte de bonnes œuures, ils se contentent des choses necessaires à la vie, & ne pensent point à pousser plus auant leur fortune. Quel changement en des personnes qui estoient venuës dans les Isles à tout autre dessein !

Puisque ie suis sur le discours de la charité que les habitans de S. Christophle exercerent enuers les malades, ie rapporteray icy ce qui arriua pour lors dans cette Isle à la mesme occasion : Deux ieunes François auoient retiré vn Irlandois malade dans leur case, où aprés luy auoir rendu pendant quelques iours toute sorte d'assistance, ils crurent que ce pauure homme estoit hors de danger : c'est pourquoy estimans qu'ils le pouuoient quitter pour peu de temps, l'vn se rēdit au Corps de garde, où il estoit obligé de se trouuer, & l'autre alla à la Chapelle pour y entendre la Messe : quoy qu'ils fussent éloignez de leur case de trois quarts de lieuë, ils entendirent tous deux la voix de leur malade : celuy qui estoit au Corps de garde court prompte-

ment à la Chapelle, & demande à ſon compagnon en quel eſtat il l'a laiſſé? & où il eſt? l'aſſeurant qu'il venoit de l'entendre reciter diſtinctement ſon *Pater*, du meſme ton qu'il auoit accouſtumé de le faire en leur preſence. Celuy qui eſtoit en la Chapelle répond, qu'il auoit oüy la meſme choſe: il quitte auſſitoſt la Meſſe, ſe rend promptement dans ſa caſe, & y trouue le malade agoniſant. Ce ieune homme ſans perdre temps appelle vn de nos Peres pour luy donner l'Extreme-onction, car il auoit déia receu le S. Viatique vn peu auparauant. On ne luy eut pas pluſtoſt conferé ce Sacrement, qu'il expira.

Comme i'ay crû deuoir rendre ce témoignage à la vertu des habitans des Iſles; ie penſe auſſi eſtre obligé de blâmer le procedé de quelques autres enuers les ſeruiteurs qu'on nomme Engagez; afin qu'on y apporte le remede conuenable.

Les Engagez ſont des Europeans qu'on tranſporte aux Iſles pour y ſeruir les habitans; on les appelle Engagez, parce qu'ils ſont obligez de ſeruir pendāt trois ans ceux qui ont fait les frais de leur

voyage, qui peuuent ceder, ou vendre à d'autres le droit qu'ils ont sur leur persõne, & sur leur liberté pendãt ces trois années, lesquelles estant expirées ils reçoiuent pour salaire de leurs seruices trois cens liures de Petun; & demeurent en liberté de retourner en Europe, ou de trauailler à y establir leur petite fortune.

La pluspart de ceux qui font ce trafic abusent de la simplicité de plusieurs personnes, à qui ils font croire que tout rit aux Isles, que le pays abonde en toutes choses, qu'il y a peu à trauailler, & beaucoup à gagner: ils ne trompent pas seulement les pauures, mais ils seduisent aussi quelquefois des enfans de Maison, leur faisant entendre qu'on ne vit dans l'Amerique que d'Hortolans, & de Perdreaux, & que les maisons y sont couuertes de Succre (parce qu'on les couure ordinairement de cannes dont il se fait), & par semblables faussetez débauchent de ieunes enfans qu'ils enleuent à l'insçeu de leurs parens: Il s'en trouue d'assez méchans, & d'assez fourbes pour les faire entrer dans leurs Nauires, sous diuers pretextes, & quand ils y sont ils les retiennent par force, &

les paſſent malgré eux dans les Iſles, où ils les vendent bien ſouuent à des Maîſtres qui les nourriſſent tres-mal, les font trauailler exceſſiuemẽt, & au deſſus de leurs forces, & les traittent auec tant d'inhumanité, que pluſieurs y meurent dans peu de temps. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on apportaſt quelque police à vn ſi grand deſordre.

Ie diray au ſuiet des ſeruiteurs engagez, que i'ay eſté ſurpris d'en trouuer pluſieurs dans vne entiere ignorance des myſteres de noſtre foy. Ie ne pouuois conceuoir comment des perſonnes qui auoient eſté éleuées parmy des Chreſtiens n'auoient pas eu ſoin de ſe faire inſtruire des choſes neceſſaires à leur ſalut; non ſeulement ils ne ſçauoient pas prier Dieu, mais meſme à peine pouuoient-ils former le ſigne de la Croix. C'eſt vn ſurcroiſt d'occupation pour nos Peres, qui outre les inſtructions familiaires qu'ils leur font publiquemẽt tous les Dimanches, & les iours de Feſte, vont quelquefois dans les caſes de leurs maiſtres, les iours ouuriers, pour leur faire le catechiſme.

Ie rapporteray à ce propos vne agrea-

ble rencontre que ie fis dans l'Isle de la Martinique. Sur la fin du mois d'Octobre dernier, ie trouuay en mon chemin vn ieune seruiteur engagé qui trauailloit dans vn champ auec vn esclaue Negre; ie m'informay de luy si cet esclaue estoit baptisé, & s'il sçauoit prier Dieu? à quoy m'ayant répondu que non, ie l'exhortay à luy apprendre les prieres que nous leur faisons reciter au soir, & au matin, & l'assuray qu'il feroit vne chose agreable à Dieu. Ce pauure enfant fut touché de cette parole, & me repartit auec vne ingenuité, & candeur bien aimable: Helas! mon Pere, ie ne sçay pas prier Dieu; parce que ie suis Huguenot. Luy ayant demandé son pays, il me dit qu'il estoit de l'Isle de Gerzay suiete à l'Angleterre. Ie luy promis de l'enseigner, & l'obligeay à me venir trouuer les Festes, & les Dimanches pour ce suiet: ce qu'ayant fait dés le lendemain, ie l'instruisis des mysteres de la Religion Catholique, qu'il embrassa tres-volontiers, y estant déia tout disposé. Mais puisque i'ay commencé à parler de la conuersion des Heretiques, i'en traiteray tout au long au Chapitre suiuant.

CHAPITRE III.

De la Conuerſion des Heretiques.

CE n'eſt pas ſans raiſon que ie mets au nombre des emplois de nos Peres la conuerſion des Heretiques ; car encore que Dieu ait fait la grace à pluſieurs de ſe reconnoiſtre, ceux qui viennent aux Iſles toutes les années de diuers ports de France, & particulierement de Diepe, & de la Rochelle, villes fort infectées d'hereſie, nous fourniſſent touſiours de nouuelles occupations.

Nos Peres ne ſont pas les ſeuls qui trauaillent à les remettre dans le bon chemin, il ſe trouue pluſieurs habitans Catholiques qui font les premieres impreſſions dans leur eſprit, & qui nous les amenent pour les inſtruire. Ceux qui commandent dans les Iſles ont auſſi grande part en leur conuerſion, faiſans garder exactement les Edits du Roy, qui defendent aux Heretiques l'exercice de leur pretenduë Religion dans l'Amerique : d'où il arriue que n'ayans ny Temples, ny Miniſtres qui les entretiennent

& qui les confirment dans leurs erreurs, on trouue moins de reſiſtance à leur faire embraſſer la Foy Catholique.

On en gagne ſouuent 30. & 40. dans vn mois, & ſi i'en voulois faire le dénombrement, il ſe trouueroit qu'il s'en eſt conuerty plus de douze ou treize cens depuis noſtre établiſſement dans les Iſles. Ie ferois vn iuſte volume, au lieu d'vne Relation, ſi ie racontois icy toutes les conuerſions particulieres que Dieu a faites, par nos Peres, dans vne ſeule année. Ie me contenteray d'en rapporter trois.

La premiere ſera d'vn Canonier, lequel paſſant vn iour ſur le midy, prés de l'Egliſe du fort Saint Pierre dans l'Iſle de la Martinique, entendit vne voix qui l'appella, prononçant deux fois ſon nom fort diſtinctement: il s'arreſte, & regarde de tous coſtez pour découurir celuy qui l'appelloit, mais ne voyant perſonne il continue ſon chemin : à peine auoit-il fait quelque pas qu'il entendit la méme voix; il crut qu'elle venoit de l'Egliſe, il y entre, il cherche ſoigneuſement par tout, mémes iuſques ſous l'Autel celuy qui l'auoit appellé, &

n'y trouuant perſonne, reprend ſon chemin : mais il ne fut pas pluſtoſt ſorty de l'Egliſe, qu'on l'appelle pour la troiſiéme fois auſſi diſtinctement que la premiere & la ſeconde ; mais comme il n'y auoit point d'endroit ny dedans ny aux enuirons de l'Egliſe, qu'il n'euſt déia viſité, il crut qu'il ſeroit inutile d'y chercher dauantage. Cette voix ne s'arreſta pas aux oreilles, elle paſſa iuſqu'au cœur de ce bon homme, & s'y fit ſi bien entendre, qu'il alla trouuer auſſi toſt vn de nos Peres, & luy demanda ſon ſentiment ſur ce qui s'eſtoit paſſé : le Pere luy répondit, que la voix qu'il auoit ouïe eſtoit probablement celle du bon Paſteur qui l'appelloit, comme vne pauure brebis égarée, pour la ramener au bercail ; que ce bon Paſteur eſtoit veritablement dans le S. Sacrement qui repoſoit en l'Egliſe d'où on l'auoit appellé, qu'il l'y deuoit reconnoiſtre, & l'y adorer doreſnauant. Bien qu'il fut deſlors viuement touché, il ſe ne rendit pourtant que cinq ans aprés.

Le ſecond exemple des Heretiques conuertis eſt d'vn ieune homme de Poictiers, qui pour auoir demeuré quelque

temps parmy les Hollandois auoit embrassé leurs erreurs, & se remit au bon chemin, aprés auoir veu ce que ie vay raconter.

Les Peres Aubergeon, Gueimu, & moy nous embarquames à la Rochelle, pour passer aux Isles, l'année 1651. dans vn vaisseau, dont l'equipage & mesmes plusieurs des passagers estoient Huguenots : Le Chirurgien qui l'estoit aussi, nous apporta sur le tillac vn ieune homme Catholique qui estoit à l'extremité, & se tournant vers nous, nous dit que nous auions grand tort d'auoir laissé mourir sans assistance vn homme qui estoit de nostre Religion. On luy repartit qu'il estoit plus coupable que personne, de l'auoir ainsi laissé perir, sans en auertir ceux qui l'eussent infailliblement secouru ; qu'on ne pouuoit pas remedier à vn mal inconnu ; & qu'on n'auoit pas eu lieu de croire qu'vn homme qui montoit tous les iours sur le pont, pour prendre ses repas auec les autres, fust si proche de sa fin. Cependant qu'vn de nos Peres parloit de la sorte, vn autre estoit auprés du moribond, & tâchoit de tirer de luy quel-

que ſigne de douleur de ſes pechez pour luy donner l'abſolution, mais il n'en put auoir que de fort incertains; ce qui fut cauſe qu'il ne luy dõna que ſous condition qu'il en fuſt capable. Le Pere prenant enſuite ſon ſurplis luy donna l'Extreme-onction, & dit aux Huguenots qui le regardoient faire : *Vos Miniſtres vous abuſent, Meßieurs, vous faiſant croire que l'Extreme-onction a ceßé d'eſtre vn Sacremẽt dans l'Egliſe, parce qu'elle n'a plus la vertu de guerir les malades : ſi vous doutez de ce que ie vous dis, vous pourrez vous en éclaircir dans quelques-vnes de vos Bibles imprimées à Geneue, dans leſquelles vous lirez aux notes marginales ſur le Chapitre cinquiéme de l'Epiſtre de S. Iacques, ces paroles de l'Extreme-onction;* C'a eſté autrefois vn Sacrement, qui a ceſſé auec le don de gueriſons. *Ce qui n'eſt pas veritable, car il arriue encore quelquefois que ce Sacremẽt rend la ſanté aux malades*, & Dieu voulut qu'il la rendiſt à ce pauure moribond, car on n'eut pas ſi toſt acheué les prieres, qu'on recite ordinairement aprés l'adminiſtration de ce Sacrement, qu'il parla auſſi librement qu'il auoit iamais fait, & ſe trouua en parfaite ſanté.

Cette merueille operée à la veuë de tous, par la vertu de l'Extreme-onction, obligea les Huguenots d'auouër, que cette Onction rendoit encore de nos iours la santé aux malades : mais pourtant aucun ne voulut pour lors abandonner l'heresie, ny profiter de ce qu'il auoit veu. Il y a encore auiourd'huy dans les Isles plusieurs témoins capables de deposer en faueur de la verité de cette histoire ; laquelle toucha si fort ce ieune homme de Poictiers dont i'ay parlé, qu'il fit abiuration de son heresie dans la Martinique entre les mains du Pere Gueimu.

Finissons par la conuersion d'vn Allemand, arriuée l'année passée dans la méme Isle: c'estoit vn homme d'esprit qui auoit esté éleué auec beaucoup de soin dans sa Religion, & qui faisoit l'office de Lecteur dans vn des Presches que les Hollandois auoient dans le Brasil; celuy-cy s'estoit refugié dans la Martinique depuis que les Hollandois auoient esté chassez du Brasil par les Portugais : & auoit ammené de ce pays vne femme Negre qu'il entretenoit depuis long-temps, & dont il auoit

eu deux enfans. Le Pere Schemel, Allemand comme luy, fit tant d'impression sur son esprit, que non seulement il l'obligea de quitter l'heresie : mais aussi d'épouser sa concubine.

Chapitre IV.

Des Missions que nos Peres ont faites aux Isles voisines pour l'assistance des François.

QVOY que nostre Compagnie n'ait des residences que dans S. Christophle, dans la Gardeloupe, & dans la Martinique, nos Peres ne laissent pas d'aller de temps en temps en Mission dans les Isles voisines, habitées par les François, & particulierement en celles de Sainte Croix, de Saint Martin, de S. Barthelemy, & de Marigalande.

Cette derniere est la plus petite de toutes, mais aussi est-elle la plus riante, & la plus agreable : & c'est pour ce suiet que les Espagnols l'ont nommée la Galande. I'y passay au mois de Nouembre

dernier, pour y administrer les Sacremens à la colonie Françoise, qui depuis long-temps n'auoit pas veu de Prestre: I'y exposay le S. Sacrement pour l'oraison de quarante heures, & leur fis gaigner l'Indulgence que le S. Siege nous a donnée en faueur de ces Missions.

Ces pauures gens qui auoient esté priuez depuis quatorze ou quinze mois de sermons, de Messes, & de Sacremens, ne me laissoient pas manquer d'occupation; ils eussent bien desiré m'y retenir, mais i'estois obligé de retourner à la Gardeloupe. C'est vn malheur que la plusspart des hommes ne font presque point de cas des biens spirituels quand ils les possedent, & ne reconnoissent les auantages qu'on en retire, qu'alors qu'ils en sont priuez.

Auant que de parler des emplois que nos Peres ont dans ces Isles, ie rapporteray vne chose digne de remarque, de la fidelité d'vn chien que ie vis à Marigalande, lors que i'y passay. Les Sauuages de l'Isle de la Dominique, qui est proche de celle-cy, voulans empescher que les Europeans ne s'y établissent,

pource qu'ils en retiroient beaucoup de commoditez, ſurprirent & maſſacrerent l'année 1653. la colonie Françoiſe qui en occupoit vn quartier : le chien d'vn de ceux qu'ils y tuerent, eſtant demeuré dans cette Iſle, comme pour garder le corps de ſon pauure maiſtre, a conſerué depuis ce temps-là tant de rage contre les Sauuages qui ont commis ce maſſacre, que quand ils vont dans l'Iſle viſiter les François qui s'y ſont rétablis depuis que la paix a eſté faite, il ne ceſſe d'abayer aprés eux, & lors qu'ils ſe ſont retirez il mord la terre ſur laquelle ils ont marché : & comme s'il auoit peur que ces infideles ne ſurprennent cette nouuelle colonie, comme ils ont deſia fait, il ne ſe retire iamais dans le fort auec les François, pendant la nuit, mais ſur le ſoir il ſe iette dans les bois où il fait des rondes continuelles, donnant aux hommes par ſon inſtinct naturel vn bel exemple de reconnoiſſance, & de fidelité.

Comme les habitans de ces lieux ne voyent que fort rarement des Preſtres, ils leur donnent bien de l'occupation quand ils en ont. Il faut qu'vne ſeule perſonne

personne confesse tous les habitans d'vne Isle qui font des confessions de quinze ou seize mois, & bien souuent de plus long-temps : plusieurs mesmes en font de generales, pour se preparer à bien mourir, si dans l'absence d'vn Confesseur, qu'ils n'esperent pas reuoir de long-temps, Dieu disposoit d'eux.

Il faut prescher souuent, éclaircir tous les doutes, baptiser les enfans, & les catechumenes, trauailler à la conuersion des Huguenots, instruire les esclaues, reconcilier les ennemis, mettre la paix dans les familles, visiter, & assister les malades : enfin vn seul Prestre y trauaille autant que sept ou huit font en France : Aussi les trauaux de ces Missions sont si rudes, que les Peres qui y ont esté employez iusques à present, en sont reuenus malades, & quelques-vns mesme y sont morts.

Ce fut dans ces emplois de charité que les Peres Louïs Conart, & Iacques de la Valliere finirent glorieusement leurs iours ; celuy-là dans S. Christophle, auant que nous y fussions establis ; & celuy-cy plusieurs années aprés dans l'Isle de Sainte Croix : l'vn &

l'autre y ſeruit tres-vtilement le prochain : car s'y eſtant rencontrez en vn temps où beaucoup de perſonnes mouroient d'vne maladie contagieuſe, & populaire, ils s'y abandonnerent au ſeruice des corps auſſi bien que des ames; ſe tenans iour & nuit au cheuet des malades auſquels ils rendoient toute ſorte de ſeruices. On raconte particulierement du Pere de la Valliere, que ne ſe contentant pas d'auoir aſſiſté ces pauures gens pendant leur vie, il prenoit encore ſoin de leurs corps aprés leur mort, & les chargeoit ſur ſes épaules, les portant au cemetiere commun auec vne ferueur incroyable ; & là les enterroit de ſes propres mains, & leur rendoit ce dernier deuoir auec vne tres-grande charité. La puanteur de ces cadaures, & la malignité de la maladie dont ils voyoient tous les iours mourir tant de perſonnes, eſtoient plûtoſt vn attrait qu'vn retardement à leur zele. Ces excés de charité acheuerent leur couronne : & moururent enfin dans les exercices de cette belle vertu, accompagnant iuſques dans le ſeiour de la gloire ceux qu'ils auoient ſi che-

rement aimez, & si soigneusement seruis en terre. Ils furent tous deux extrémement regretez de Monsieur le General de Poincy, & des habitans des Isles, qui n'en parlent iamais qu'auec eloge, & comme de deux Religieux d'vne vertu fort eminente.

Plusieurs se sont étonnez de ce qu'en peu d'années nous auons perdu dans ces Isles vn grand nombre de Peres, & en ont reietté la cause sur l'intemperie du climat : mais, bien que les incommoditez du pays y puissent contribuer quelque chose, les trauaux continuels, & excessifs dont on s'y trouue accablé en sont la veritable raison : ce qu'on comprendra facilement de ce que nous auons dit iusques icy de la multiplicité de nos emplois, & beaucoup mieux de ce que nous en rapporterons aux Chapitres suiuans. Il est difficile qu'il n'en aille de la mesme façon à l'aduenir, si on ne soulage les ouuriers qu'on y enuoye, en multipliant les personnes, & en leur fournissant le moyen d'y subsister.

Si dans vn si grand nombre d'Ecclesiastiques qui ne sçauent en France à

quoy s'occuper, il s'en trouuoit quelques-vns assez zelez pour le salut du prochain, qui voulussent contribuer au bien de ces colonies destituées de Prestres ; ils feroient vne action fort agreable à Dieu, & rendroient vn grand seruice au prochain ; car il y meurt toutes les années plusieurs personnes sans assistance spirituelle & sans Sacremens.

Il y a peu d'années qu'vne femme de condition, estant sur le point de mourir dans l'Isle de S. Martin, où il n'y auoit point de Confesseur à qui elle pûst décharger sa conscience, fit vne action plus humble que necessaire pour obtenir l'absolution de ses pechez : elle appella vn ieune homme de sa connoissance, & luy dit tous ses pechez, l'obligeant à les confesser au premier Prestre qu'il rencontreroit : c'estoit vne marque de sa bonne volonté ; mais aprés tout elle n'en pouuoit pas pretendre la remission de ses offenses, si elle n'étoit accompagnée d'vne parfaite & amoureuse contrition.

CHAPITRE V.

De la Mission Irlandoise.

LE nombre des Irlandois estant considerable dans l'Amerique, & s'y augmentant notablement toutes les années, nous demandames, & nous obtinmes vn de nos Peres de la mesme nation pour les secourir : il estoit temps qu'on leur donnast la main : car comme les Anglois, ausquels plusieurs estoient engagez pour sept ans, ne souffroient pas qu'ils fissent aucun exercice de leur Religion, & au contraire les traittoient auec vne dureté, & vne rigueur extréme, la pluspart de ces pauures gens pour éuiter le mauuais traitement, & la violence qu'on leur faisoit, alloient au Presche, & perdoient insensiblement les sentimens de leur creance.

Le Pere Iean Destriche qui fut enuoyé à leur secours, arriua l'année 1650. à S. Christophle : il y fit d'abord éleuer vne Chapelle à la pointe de Sables,

au quartier des François, aſſez proche de celuy des Anglois, où demeuroit la meilleure partie des Irlandois. Ils ſceurent incontinent qu'vn Pere de leur nation eſtoit venu : la ioye que leur apporta cette nouuelle leur fit oublier le danger auquel ils s'expoſoient ; Car ils alloient en foule, & ſans ſe cacher, ſaluër le Pere, qu'ils regardoient tous comme vn homme que Dieu enuoyoit à leur ſecours ; les vns luy prenoient les mains pour les baiſer, les autres ſe iettoient à ſes pieds pour receuoir ſa benediction ; & tous, auſſi bien que le Pere, eſtoient tranſportez d'vne ioye qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Le Pere leur fit connoiſtre l'vnique deſſein de ſon voyage, & leur témoigna qu'il n'eſtoit venu aux Iſles que pour les aſſiſter, il conuint en ſuite auec eux du temps, & des moyens les plus propres pour les ſecourir, afin d'oſter à leurs maiſtres tout pretexte de les maltraitter ; mais la pluſpart de ces pauures gens eſtoient ſi feruens, qu'ils ne craignoient pas d'expoſer le corps pour ſauuer l'ame.

Le Pere ſe trouuoit tous les iours à

la Chapelle pour leur administrer les Sacremens, & pendant trois mois entiers qu'il y demeura il fut tousiours occupé depuis la pointe du iour iusques à vne heure aprés midy à les confesser & communier, à baptiser leurs enfans ou à les instruire: Dieu donna tant de benediction à ses trauaux, que plusieurs qui estoient déia engagez dans l'heresie se remirent dans le bon chemin, & le Pere ayant, en fort peu de temps, ramassé ses brebis, trouua que son Eglise estoit composée de prés de trois mille personnes.

Aprés auoir pourueû aux plus vrgentes necessitez des Irlandois de S. Christophle, il passa en l'Isle de Monserrat, où ils estoient autrefois les maistres: mais les Anglois les en ont depossedez, & se les sont assuiettis. Le Pere qui sçauoit qu'ils ne souffriroient pas vn Prestre dans leur Isle, se déguisa en Marchand, & y alla sous pretexte de vouloir acheter du bois: Aussitost qu'il fut arriué il se fit connoistre à quelques Irlandois, & par ceux-cy à tous les autres. On choisit vn lieu dans les bois, où le Pere se rendoit tous les

iours, pour y dire la Meſſe, & y conferer les Sacremens : toute la matinée s'employoit à la culture des ames, & en ſuite on alloit effectiuement couper du bois que le Pere faiſoit porter par ces bons Catholiques, confirmant par là les Anglois dans la penſée qu'ils auoient qu'il n'eſtoit venu que pour ce deſſein.

Vn iour que le Pere eſtoit dans les bois où il adminiſtroit les Sacremens aux Catholiques, deux mille Sauuages Caraïbes, qui ſont en continuelle guerre depuis long-temps auec les Anglois, firent vne irruption dans cette Iſle, où ils bruſlerent quantité de maiſons, maſſacrerent pluſieurs perſonnes, pillerent les magaſins, enleuerent le bétail, emporterent les viures, & mirent tout en confuſion. Il arriua dans ce rencontre vn trait auſſi diuertiſſant, qu'il eſt ridicule.

Quelques Caraïbes eſtant entrez dans le Preſche en emporterent tout ce qui les pouuoit accommoder : vn de leurs Capitaines ayant trouué la robe du Miniſtre laiſſa ſortir tous les autres Sauuages qui eſtoient dans le Tem-

ple auec luy, & s'estant reuestu secrettement de cette robe Ministrale il sort du temple, iettant des cris épouuentables, & courant droit à ses gens pour les effrayer : cette feinte luy reüssit mieux qu'il n'eust voulu, car les autres Sauuages en furent d'abord si surpris qu'ils prirent la fuite, sans qu'il luy fust possible de les arrester ; car plus il leur faisoit de signes, & se pressoit pour les attraper, plus ils couroient, croyant que c'estoit le *Maboïa*, c'est à dire le Diable qui les poursuiuoit. Mais enfin ayant découuert que cette robe n'estoit ny vn Diable ny vn Ministre, ils retournerent sur leurs pas, & emporterent tout le butin qu'ils auoient fait sur les Anglois.

Le Pere ayant donné le secours necessaire aux Irlandois de cette Isle retourna en celle de S. Christophle, où pendant qu'il pensoit à faire bastir sa Chapelle, le Diable qui ne pouuoit souffrir que la Religion Catholique y fist tant de progrez, faisoit tous ses efforts pour perdre cette Eglise naissante : Il ietta la défiance dans l'esprit des Anglois, qui defendirent à tous les Ir-

landois Catholiques d'aller dorénauant au quartier des François, prenans pour pretexte qu'ils les vouloient gagner pour s'en seruir contre eux, aux occasions qui se pourroient rencontrer.

Ils ne se contenterent pas de leur interdire tout exercice de leur Religion, mais aprés les auoir traittez auec toutes les rigueurs imaginables, leur animosité passant en fureur, ils enleuerent de nuit cent vingt cinq Irlandois Catholiques qu'ils estimoient les plus feruens, & les plus considerables; les mirent dans vn vaisseau qui les ietta dans l'Isle des Crabes, éloignée de deux cens lieuës de S. Christophle, & les laissa dans ce lieu où personne n'habite, & qui est destitué de toutes choses.

Cependant que ceux-cy sont reduits au dernier point de misere, ceux qui demeurerent parmy les Anglois de S. Christophle furent traittez auec toute sorte de rigueurs; car aprés qu'on les eut desarmez, on leur fit commandement sous de tres-grandes peines d'aller au Presche; ce qu'vne fille ayant refusé de faire, elle y fut trainée par les

cheueux, & traittée auec tant de cruauté, que plusieurs intimidez par l'excés des maux qu'on auoit fait souffrir à cette genereuse Chrestienne, obeïrent au moins exterieurement, & se trouuerent aux assemblées des Heretiques : quelques-vns d'eux venoient de temps en temps à la Messe, mais en cachette, & à la dérobée. Il y en auoit plusieurs si fermes, & si genereux, que voyans que les Anglois les arrétoient au Corps de garde qu'ils auoient sur le grand chemin, par lequel on alloit à la Chapelle, ils se déroboient de leurs cases les veilles des Festes, & Dimanches, & cheminoient toute la nuit par des bois remplis de brossailles, & par des chemins pleins de precipices, pour venir entendre la Messe. Comme ie seruois pour lors ce quartier là, ie remarquay, parmy les Irlandois qui y venoient ordinairement, deux bons vieillards qui faisans ce voyage auec des incommoditez incroyables, ne manquoient iamais de se rendre les premiers en nostre Chapelle, où ils assistoient au seruice, & faisoient leur deuotion, depuis le point du iour ius-

ques à dix heures du matin auec vne attention, & vne ferueur d'esprit qui me rauissoit. Que ce zele doit donner de confusion à vne infinité de Chrestiens d'Europe, qui negligent tant d'occasions de seruir Dieu ! Mais reuenons à nos exilez.

Si l'Enfer conspire contre ces pauures victimes, le Ciel pense à leur conseruation. Ils auoient déia passé plusieurs iours en vne extréme necessité dans l'Isle des Crabes, ne viuans que d'vn peu d'herbes, & de quelque coquillage qu'ils alloient chercher au bord de la mer, & ils croyoient leur perte inéuitable, lors qu'ils apperceurent vn batteau qui passoit assez prés de leur Isle; ils firent signe à ceux qui estoient dedans de venir : & quand ils furent arriuez ils traitterent auec eux pour se faire porter à S. Domingue : mais ce batteau se trouuant trop petit pour tous, on n'y voulut receuoir que ceux qu'il pouuoit porter sans danger : & ainsi vne partie de ces pauures gens reduite au dernier point de misere demeura dans cette Isle sans esperance d'aucun secours. Ceux qui s'étoient embarquez

arriuerent à S. Domingue; mais les Espagnols qui en sont les maistres, ayant appris qu'ils venoient de S. Christophle, ne les voulurent pas receuoir, de crainte de quelque surprise; & comme si tout eust conspiré contre eux, ils ne furent pas long-temps en mer qu'il s'éleua vne tempeste qui les ietta quatre cens lieuës loin des terres. Ils auoient déia passé quatre iours sans boire, & sans manger, & ils estoient si abbatus, & si foibles qu'ils paroissoient plustost des cadaures, que des hommes viuans. C'est pourquoy se voyans non seulement destituez de tout secours, mais hors de toute apparence d'en esperer; quelques-vns proposerent de ietter au sort qui l'on tueroit le premier, pour seruir d'aliment aux autres, estimans qu'il valoit mieux que quelqu'vn auançast vn peu sa mort, que tous perissent si miserablement. Vn des plus considerables de l'équipage, ne pouuant souffrir cette proposition, qu'il croyoit indigne d'vn Chrestien, & iniurieuse à la Prouidence de Dieu, reprit ceux qui auoient donné cet aduis, auec vn zele & vne liberté fort grande, & ex-

horta tous ſes compagnons d'auoir plus de confiance en Dieu, qui permettoit ſouuent ſemblables accidens pour éprouuer la foy, & donner des occaſions de merite à ſes ſeruiteurs.

A peine auoit-il acheué ce diſcours, qu'on apperceut vn poiſſon d'vne grandeur extraordinaire auprés de la barque; mais comme ils n'auoient ny ligne ny filés, ny autre inſtrument propre pour la péche; ils ſe mirent en deuoir de le prendre auec les mains; ce qu'ils firent auec vne facilité incroyable, ce poiſſon ſe tenant immobile à fleur d'eau.

Ie ne doute pas que celuy qui multiplia autrefois deux poiſſons pour la nourriture du peuple qui le ſuiuoit, n'euſt enuoyé celuy-cy à ces pauures gens qui ne ſouffroient que pour l'amour de luy. Ils ne pouuoient pas faire vne plus heureuſe péche, car ce poiſſon eſtoit ſi grand, que tous ceux qui eſtoient dans la barque, & qui ne manquoient pas d'appetit, s'en nourrirent pluſieurs iours, iuſqu'à ce qu'ils firent rencontre d'vn nauire de guerre qui les porta à la Tortuë, où ils furent auſſi bien receus des François qu'ils a-

uoient esté maltraittez ailleurs.

Quant aux autres qui estoient demeurez dans l'Isle des Crabes, & qui n'auoient pû trouuer place dans le batteau, la commune creance est qu'ils se perdirent sur la mer de cette sorte. Se voyans reduits à mourir de faim dans cette Isle, ils lierent leurs coffres les vns aux autres, en faisant vne espece de batteau sur lequel ils se mirent, dans l'esperance que les vents, & les flots les pourroient ietter sur quelques costes, où ils trouueroient dequoy subsister: mais soit que la tempeste les fist perdre, ou que leur machine vinst à manquer: ils perirent tous miserablement sur mer.

Ce coup toucha au dernier point le Pere Destriche, Pasteur de ce miserable troupeau, qui pour ne laisser ce qui en restoit, exposé aux mesmes malheurs, passa auec tout ce qu'il put ramasser d'Irlandois Catholiques dans l'Isle de la Gardeloupe, l'année mil six cens cinquante-trois, Monsieur Oüel, qui en est Seigneur, & Gouuerneur, les receut auec beaucoup de charité, & leur permit d'y établir leur demeure.

Depuis ce temps-là le Pere y fait sa residence auec eux, & leur rend toute l'assistance qu'ils peuuent attendre d'vn bon Pasteur.

Il passe de temps en temps aux autres Isles où il y a des Irlandois; mais il ne va iamais visiter ceux qui sont parmy les Anglois, que déguisé; il les console, les fortifie en la foy, & leur administre les Sacremens en secret: & en trauaillant pour les Catholiques, il gagne tousiours plusieurs Heretiques, soit Anglois, soit Irlandois: en vne seule course qu'il fit, il n'y a pas longtemps, soixante & dix firent abiuration de leur heresie entre ses mains: & quoy qu'il n'y ait que cinq ans qu'il soit passé aux Isles, il a ramené à l'Eglise plus de quatre cens Heretiques.

Ie ne puis omettre la victoire qu'vne ieune fille Irlandoise remporta sur la foiblesse de son sexe. Cette fille estoit venuë fort ieune dans l'Amerique, & son pere pour la conseruer l'auoit trauestie, & éleuée sous l'habit d'vn garçon, croyant qu'elle y seroit moins exposée. Le pere estant mort, la fille cherche condition, & se met au seruice d'vn

maiſtre qui en faiſoit vne eſtime particuliere à cauſe de ſon addreſſe, de ſon aſſiduité au trauail , & de ſa fidelité : mais comme ce garçon pretendu eſtoit chery de tout le monde, & particulierement de ſa maiſtreſſe, pour ſon honneſteté, & pour la gentilleſſe de ſon naturel ; le maiſtre en entra en ialouſie, & ſoupçonna ſa femme d'auoir intelligence, & trop de familiarité auec ce valet : ſurquoy ayant fait à ſa femme diuerſes fois des reproches , il la preſſe, & meſme l'oblige d'inuiter ce garçon au peché : ſe cachant cependant dans vn lieu d'où il les pouuoit voir ſans eſtre veu (il eſt probable que c'eſtoit à deſſein de les tuer.) Ce ſeruiteur ſollicité extraordinairement par ſa maîtreſſe luy remonſtre l'horreur du crime qu'elle vouloit commettre : mais voyant qu'elle ne deſiſtoit de ſa honteuſe pourſuite pour toutes les raiſons qu'il luy apportoit, il fut contraint de ſe faire connoiſtre. Ce qui donna non ſeulement de la confuſion au maiſtre pour les ſoupçons , & les foibleſſes qu'il auoit temoignées ; mais encore de la veneration pour cette vertueuſe fille , dont

tous les habitans de la Gardeloupe firent depuis vne eſtime tres-particuliere. Ce que ie trouue de loüable en cette fille, n'eſt pas qu'elle ſe ſoit traueſtie ; ny qu'elle n'ait pas conſenty aux prieres de ſa maiſtreſſe, puiſqu'elle eſtoit incapable du mal auquel on la ſollicitoit ; Mais de s'eſtre conſeruée dans vne ſi grande innocence, quoy qu'elle ait demeuré fort long-temps auec de ieunes hommes vitieux & libertins, auec leſquels elle pouuoit pecher ſans eſtre ſoupçonnée de perſonne.

CHAPITRE VI.

De l'inſtruction des Negres, & des Sauuages Eſclaues.

LES François ne ſe ſeruent ny de bœufs, ny de cheuaux dans la culture de leurs terres ; mais ſeulement des Eſclaues qui leur viennent d'Afrique, ou des coſtes de l'Amerique les plus éloignées des Iſles. Ceux qu'on leur amene d'Afrique ſont noirs com-

me des Mores, & pour cette raiſon on les appelle Negres : les autres ſont de couleur oliuâtre, comme tous les Sauuages de la zone torride.

Les guerres continuelles que ſe font les Rois, & les Seigneurs des Negres ſont la principale cauſe de l'eſclauage de tant de persõnes, parce que le vainqueur vend comme eſclaues les priſonniers de guerre qu'il fait ſur ſon ennemy, & enleue, pour la meſme fin, les femmes, & les enfans qu'il rencontre dans les lieux, & dans les bourgades qu'il force: d'ailleurs les Seigneurs ont droit, par les loix du pays, de faire eſclaues leurs ſuiets quand bon leur ſemble, nommément quand ils ont failly. Les peres, & les meres ont le meſme pouuoir ſur leurs enfans, & s'en ſeruent ſouuent ou pour en décharger leur famille, ou pour punir leur deſobeïſſance.

Il arriue quelquefois que les Rois vendent leurs propres femmes, qui dans leur captiuité conſeruent touſiours quelque marque de leur premiere dignité : elles gardent tant d'empire ſur les Eſclaues de leur nation, que ſi eſtant chargées de quelque fardeau el-

les les rencontrent en leur chemin, elles s'en déchargent ſur eux, & les obligent de le porter. Tous les Eſclaues qui ont eſté ſuiets des Rois leurs maris les reſpectent autant, & leur obeiſſent auſſi ponctuellement, que ſi elles eſtoient encore leurs Reines. Tant ces peuples ont de veneration pour la Royauté! Si par hazard elles ſe rencontrent ſous vn meſme maiſtre auec des Eſclaues qui ayent eſté leurs ſuiets, elles leur font ſouuent faire tout le trauail qui leur eſt ordonné, ou acheuer celuy qu'elles ont commencé, cependant qu'elles les regardent, & qu'elles ſe repoſent. Ces pretendus vaſſaux ont tant de ſoin de leurs Reines, qu'ils contribuent tout ce qu'ils peuuent à leur nourriture, & à leur entretien, allans pécher ou chaſſer les Dimanches, & les Feſtes, & meſmes dérober ce qu'ils trouuent de meilleur, & de plus delicat, pour leur apporter.

Les Negres qu'on tranſporte aux Iſles ſont de diuerſes nations d'Afrique, d'Angola, du Capuerd, de la Guinée, de Senegal, & de quelques autres terres voiſines de la mer. On compte dans les

Isles iusqu'à treize nations de ces Infideles, qui parlent toutes de differentes langues, sans y comprendre les Sauuages Esclaues, qui sont aussi de diuerses nations. Ce seroit vn trauail infiny d'entreprendre leur instruction en la langue qui leur est naturelle : il faudroit auoir le don des langues pour y reüssir : C'est pourquoy nous attendons qu'ils ayent appris le François pour les instruire; ce qu'ils font le plustost qu'ils peuuent, pour se faire entendre de leurs maistres, desquels ils dependent pour toutes leurs necessitez.

Nous nous accommodons cependant à leur façon de parler, qui est ordinairement par l'infinitif du verbe; comme par exemple, *moy prier Dieu*, *moy aller à l'Eglise*, *moy point manger*, pour dire *i'ay prié Dieu*, *ie suis allé à l'Eglise*, *ie n'ay point mangé* : Et y adioustant vn mot qui marque le temps à venir, ou le passé, ils disent *demain moy manger*, *hier moy prier Dieu*, & cela signifie, Ie mangeray demain, hier ie priay Dieu : & ainsi du reste. On leur fait comprendre par cette maniere de parler tout ce qu'on leur enseigne : Et c'est la

methode que nous gardons au commencement de leurs inſtructions.

Quelqu'vn me dira peut-eſtre, que cette pratique eſt plus facile pour nous, qu'elle n'eſt auantageuſe à ces pauures Infideles, que la mort ne s'eſt pas engagée d'attendre, qu'ils ayent appris le François, & que ſi elle les ſuprenoit deuant leur Bapteſme, ce ſeroit fait de leur ſalut. A cecy ie répons, que dans la neceſſité nous nous ſeruons des Negres qui entendent le François, pour enſeigner à ceux de leur nation les poincts de noſtre creance: ce qui ne ſe fait pas ſans grande difficulté; dautant que la pluſpart de ceux qu'on inſtruit ne comprenent qu'à demy les choſes dont on leur parle, & que nos interpretes ne trouuent pas ſouuent des mots dans leurs langues, qui expriměť ce qu'on leur dit, il faut quelquefois faire bien des geſtes, & dire cent paroles pour en faire entendre vne: mais on fait ce qu'on peut, Dieu fait le reſte.

Le nombre des Eſclaues qui ſont dans les Iſles eſt grand: il ſe monte bien à preſent à douze ou treize mille. C'eſt vne marchandiſe qui ne couſte pas

beaucoup dans leur pays: car vn pere y vendra quelquefois vn de ſes enfans pour ſix ou ſept haches, ou pour quelques autres ſemblables ferremens, ou petite mercerie de peu de valeur. Les marchands en emmenent tous les ans plusieurs nauires chargez: il en arriua trois l'année paſſée à la Martinique qui en mirent à terre ſix à ſept cens: quand ils ſortent des vaiſſeaux, eſtans preſque tous nuds, ils font de l'horreur, & de la compaſſion: on diroit à les voir que ce ſont des Diables, qui ſortent des enfers: ce ſont neantmoins des ames rachetées du ſang du Fils de Dieu, & les treſors des Iſles; vn homme paſſe pour aiſé en ce pays qui a vingt-cinq ou trente Eſclaues. Monſieur le General de Poincy en a ſix ou ſept cens pour ſa part.

Le prix ordinaire d'vn bon Eſclaue eſt de deux mille liures de Petun, ou de cent eſcus en argent: celuy des femmes, & des enfans eſt beaucoup moindre. Les Negres d'Angola ſont ordinairement plus eſtimez que ceux des autres pays. I'auouë que la condition des eſclaues eſt extrémement rude, &

qu'il est infiniment sensible à ces pauures gens de se voir vendus, souuent par leurs peres, & par leurs seigneurs à des estrangers qui les transportent où bon leur semble, & qui les laissent en des pays où on s'en sert comme de bestes de charge: mais toutes ces disgraces leur sont occasion d'vn bonheur inestimable, puisque dans leur esclauage ils ioüissent de la liberté des enfans de Dieu. Vn ieune Negre nous disoit vne fois à ce propos dans l'Isle de la Martinique, *qu'il preferoit sa captiuité à la liberté qu'il auroit euë en son pays, parce que s'il fust demeuré libre il seroit esclaue de Sathan, au lieu qu'estant esclaue des François il auoit esté fait enfant de Dieu*. Ils ne sont pas tous si spirituels ny si clairuoyans.

Les Negres ordinairement n'ont pas beaucoup d'esprit, & sont fort pesans; ce qui est cause qu'il faut bien de la patience, & bien du trauail pour leur apprendre quelque chose: outre tous ces desauantages, ils sont puans comme des charognes, & si hideu[x] à & si malfaits qu'ils causent de l'hor[reur] est mais il n'y a rien que la charité[...]te pas

sus-Christ ne rende aimable : qui ne souffriroit volontiers pour des personnes pour lesquelles nostre Seigneur a répandu son sang ? Ie ne sçay si mes yeux estoient charmez ; mais ie les trouuois pour l'ordinaire bien faits, & agreables aprés leur Baptesme.

Nous leur conferons ce Sacrement quatre fois l'année, aux Samedis des quatre temps, auec toutes les solemnitez ordonnées par l'Eglise. Les François ont coûtume d'y assister pour rendre la ceremonie plus auguste. Nous en baptisons bien six cens toutes les années, comprenant en ce nombre les adultes, & les enfans ; & nous auons cette consolation dans les peines que nous prenons à leur instruction, que si les peres, & les meres, par vne stupidité extraordinaire, n'en profitent pas tousiours, leurs enfans pour le moins sont éleuez dans la vraye foy, & sont bons, & feruens Chrestiens.

A propos des enfans des Negres, ie diray icy vne merueille de Nature qu'on remarque en eux : quand ils viennent au monde ils sont blancs comme les autres enfans ; mais dans huit ou dix

iours de temps ils deuiennent auſſi noirs que leurs peres & meres.

Les François ne ſe ſeruent pas ſeulement de Negres pour Eſclaues ; ils en ont encore de Sauuages, tirez de diuerſes nations de l'Amerique, comme Aroüagues, Saïmagotes, & autres ennemis de ceux qui nous ſont alliez; ces Eſclaues ne ſont pas à beaucoup prés en ſi grand nombre que les Negres; mais ils ſont mieux faits de corps, ont l'eſprit meilleur, ſont plus doux, & plus traitables, & n'ont pas moins d'eſprit que nos païſans de France.

On ſe ſert de toute ſorte de moyens pour gagner à Dieu les vns, & les autres: Les Feſtes, & les Dimanches on leur fait vn Catechiſme à part: & pource que les iours ouuriers ils ſont occupez au trauail, on a dreſſé des billets qui contiennent les principes de la Foy dont on leur fait lecture, on a meſmes traduit en leurs langues le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, & les Commandemens de Dieu, pour le meſme ſuiet; & nous auons fait en ſorte qu'en la pluſpart des caſes il y a quelque François deſtiné pour les faire prier Dieu matin, & ſoir.

Nous les faisons assembler, en quelques quartiers de ces Isles, dans nos Eglises vne heure auant le iour, & cela notamment pendant les Festes, & les Dimanches de Caréme, & nous les partageons en autant de bandes qu'ils sont de differentes nations, afin d'instruire par truchement ceux qui n'entendent pas encore le François. Aprés le Catechisme on leur fait reciter tous ensemble les prieres ordinaires ; & pour conclusion de tout on leur dit la Messe.

Enfin on se sert de toutes les industries possibles pour les porter à Dieu ; on va auec eux dans les granges où ils trauaillent vne bonne partie de la nuit ; on les suit quelquefois dans les campagnes pendant le iour, où, sans les détourner de leur trauail, on leur enseigne les points de nostre foy : quand on les rencontre dans les chemins publics on les arreste pour leur dire vn bon mot, ou pour les faire prier Dieu ; & c'est de là que plusieurs ont pris cette bonne coustume de faire le signe de la croix, quand ils rencontrent nos Peres : on s'insinuë dans leurs esprits par les presens ; vn *Agnus Dei*, vne image, ou

vne medaille sert quelquefois plus qu'vn long discours ; mais les Negres qui sont grossiers , & materiels , font plus d'estat d'vn bonnet , d'vn calçon , ou d'vne chemise , qui sont les presens les plus agreables qu'on leur puisse faire. Voila la conduite que nous gardons à la conuersion des Esclaues : Voicy des effets de la bonté de Dieu sur eux.

Le Diable traite auec tant de tyrannie, & de cruauté ces pauures Infideles, qu'il en reduit plusieurs à cette heureuse necessité de se faire baptiser, pour éuiter la persecution d'vn si cruel ennemy. Ceux qui demeurent auec eux entendent souuent le bruit des coups qu'il leur donne : & on ne peut dire que ce soit vne illusion ; car non seulement ils en portent les marques, mais en sont quelquefois bien malades: pour moy i'ay peine à croire que le Diable, qui fait tant d'efforts pour enleuer vne ame à Dieu, voulust continuer vn traitement qui luy en a tant fait perdre, s'il n'y estoit contraint : mais, soit que la prouidence de Dieu l'ordonne, soit qu'elle le permette, ces pauures gens en tirent vn grand auantage.

Ie diray à ce ſuiet ce que Monſieur Giraud homme d'eſprit, & de probité connuë m'a rapporté, qu'vne nuit le Diable maltraita auec tant d'excés vne de ſes Eſclaues Sauuages, qu'il ne croyoit pas qu'elle en duſt réchaper: I'entendois diſtinctement, me diſoit-il, les coups qu'on luy donnoit, & voyant que cette pauure femme demandoit inſtamment le Baptéme, comme l'vnique remede aux maux qu'elle ſouffroit; i'en fus touché de compaſſion : ie me leuay, & la croyant ſuffiſamment inſtruite ie la baptiſay : depuis ſon Baptéme le Diable ne luy a pas fait la moindre violence.

C'eſt vne creance commune dans les Iſles, confirmée par l'experience ordinaire, que le Baptéme, & les exorciſmes de l'Egliſe ſont les ſeuls moyens pour deliurer ces miſerables Infideles des maux que leur fait ſouffrir cet impitoyable ennemy. I'en ay déia rapporté vn exemple pour le Bapteſme, i'en adiouſteray vn autre pour les exorciſmes.

Vn Negre de l'Iſle de S. Chriſtophle, âgé de vingt-huit à trente ans

me vint vn iour demander le Baptesme auec grande instance, m'alleguant pour raison le mauuais traitement qu'il receuoit du Diable qui l'assommoit decoups, & ne luy donnoit aucun repos. Ie fis refus de luy accorder ce Sacrement, parce que son maistre asseuroit qu'il auoit déia esté baptisé: le Negre soustenoit au contraire qu'il ne l'auoit iamais esté; & pour preuue disoit qu'on ne luy auoit point versé d'eau sur la teste, ny mis de sel à la bouche. Sur ce doute ie m'en informay, & i'appris de celuy qui l'auoit vendu, qu'il n'estoit pas baptisé. Aprés auoir fait reproche au Maistre du peu de soin qu'il auoit apporté en vne affaire de cette importance; i'examinay l'Esclaue, mais ne le trouuant pas suffisamment instruit pour receuoir ce Sacrement, ie le renuoyay pour deux mois, l'obligeant cependant à venir au Catechisme : mais comme il me pressoit, & me faisoit instance sur la persecution qu'il souffroit du Diable, ie luy formay le signe de la croix sur le front, & recitay sur luy quelqu'vn des exorcismes dont l'Eglise se sert aux ceremonies du Baptéme: depuis ce

temps-là il n'a plus esté maltraitté du Diable, & fut baptisé au temps que ie luy auois assigné.

Les Esclaues vrayement Chrestiens ont vne grande confiance en Dieu, & agissent auec vne simplicité qui luy est si agreable, qu'il fait quelquefois des choses extraordinaires en leur faueur. Vn ieune Negre de S. Christophle âgé de quatorze ans, voyant qu'vn petit frere qu'il auoit estoit en danger de mourir, assembla tous les enfans Negres qu'il put rencontrer, & ayant mené toute cette bande de petits innocens deuant l'autel d'vne Chapelle, où le Saint Sacrement reposoit, prit la parole pour tous, & dit tout haut, fondant en larmes, *Seigneur, toy bien sçaué que mon frere luy point mentir, point luy iurer, point dérober, point aller luy à femme d'autre, point luy méchant, pourquoy toy le voulé faire mourir?* Il se tourna en suite vers son frere, & luy dit, *Mon frere, toy te confesser, toy dire comme moy: Seigneur, si moy mentir, moy demander à toy pardon, si moy dérober, si moy iurer, si moy faire autre mal à toy, moy bien fâché, moy demander pardon.* Ayant acheué sa petite ha-

rangue il prit le Crucifix qui eſtoit ſur l'Autel, & le fit baiſer à ſon frere, & à tous ſes compagnons. Cette ſimplicité fut ſi agreable à Dieu, qu'il rendit la ſanté au malade.

Les Eſclaues ne ieuſnent iamais que par neceſſité, ceux neantmoins qui ſont Chreſtiens le font quelquefois par deuotion. La veille des Rois on auoit donné par extraordinaire vn flacon d'eau de vie à quarante ou cinquante Negres (or qui dit eau de vie, parle de la choſe pour laquelle les Negres ont le plus de paſſion) ils s'accorderent pourtant de n'en point prendre ce ſoir là en conſideration de la ſolemnité du iour ſuiuant. Vn de nos Peres ſurpris de cette reſolution, & qui n'en ſçauoit pas le motif, leur demanda pourquoy ils ne beuuoient pas leur eau de vie? vn réponditpour les autres, par cette demande, *pourquoy toy ieuſner la veille de S. Ignace?* pource, dit le Pere, que S. Ignace eſt noſtre Patron; le Negre luy repartit, *Nous ieûner auſſi auiourd'huy, pource que demain Feſte des Rois, & Roy Negre, luy Patron à nous.*

Il eſt difficile de dire le change-

ment qu'on remarque dans les mœurs des Esclaues aprés leur Baptéme, car quoy qu'ils ayent esté nourris dans la brutalité, plusieurs sont si chastes, & si honnestes, quand ils sont Chrestiens, qu'ils subiroient plustost la mort que de commettre la moindre deshonnesteté: D'vn grand nombre d'exemples ie me contenteray d'en rapporter deux. Vne Esclaue Sauuage se voyant sollicitée au mal, par vn François, dans l'Isle Saint Christophle, luy declara qu'elle aimeroit mieux mourir que de commettre vne si meschante action, &, ne se pouuant autrement defendre de ce libertin, elle le frappa si rudement d'vn tison de feu, qu'il fut obligé de se retirer, & de se déporter de son mauuais dessein. La vertu d'vne autre Esclaue ne fut pas moins loüable dans l'Isle de la Martinique, celle-cy estoit Negre, & fut inuitée par son propre maistre à mal faire, & se trouuant violentée par ses instances, luy déchargea vn grand soufflet, par lequel elle se garentit de ses honteuses poursuites. Le courage de ces deux femmes nées dans l'infidelité, est remarquable en ce que sçachant bien

que leur bonheur, & leur vie dépendoit entierement de ceux qui les portoient au mal, elles ne leur resisterent pas seulement, mais les traitterent de la maniere que ie viens de dire : ce qui doit faire honte aux Chrestiens, qui sont si lâches en de pareilles occasions.

Ie ne pretens pas neantmoins persuader par ces exemples, que tous les Esclaues Chrestiens ayent des vertus si heroïques : il s'en trouue parmy eux, aussi bien qu'entre nos Europeans, qui sont portez au vice, & suiets à plusieurs foiblesses. Vn Negre ayant surpris sa femme en adultere, dans l'Isle de S. Christophle, l'alla dire à son Capitou (c'est ainsi qu'ils nomment leurs Maistres) & luy demanda vne autre femme : le Maistre luy répondit qu'estant Chrestien il ne luy estoit pas permis d'en épouser vne autre. *Moy Chrestien*, dit ce pauure homme, *moy donc souffrir cela.* On l'instruisit, & on luy satisfit pleinement sur ce point. Comme les Infideles repudient leurs femmes, & en changent quand ils veulent, ce n'est pas merueille si ce pauure Negre en demandoit vne autre.

CHAPITRE VII.

Missions des Sauuages de la Martinique, & de S. Vincent.

LEs Sauuages Caraïbes sont les habitans naturels des Isles qui portent leur nom : ils en estoient autrefois les maistres, mais les Europeans s'y sont peu à peu si puissamment établis, qu'ils ont esté contraints de leur quitter la place, & de se retirer aux Isles de S. Vincent, & de la Dominique : où la crainte qu'ils ont que les Estrangers ne s'y habituënt, les oblige à se tenir sur leurs gardes, pour leur en empescher l'entrée : l'experience du passé leur faisant craindre l'aduenir. Ie ne mets pas pourtant les Isles de Tabac, & de la Grenade au nombre de celles qui ont esté possedées par les Caraïbes ; dautant que la premiere a esté habitée par les seuls Galibis, nation de terre ferme, & la derniere par les Galibis, & Caraïbes tout ensemble.

Bien qu'il y ait diuerſes opinions ſur l'origine des Caraïbes, & ſur leur alliance auec les Galibis : celle-cy neantmoins eſt la plus vray-ſemblable : que les Galibis, peuple du continent fort nombreux, & fort conſiderable, faiſant la guerre, il y a pluſieurs ſiecles, aux Ignéri, anciens habitans des Iſles, eurent ſur eux de ſi grands auantages, qu'ils tuerent tous les hommes, & les enfans maſles ; & conſeruerent les femmes, & les filles, ſelon la couſtume des Sauuages de ces contrées ; auſquelles ils donnerent pour maris des ieunes hommes de leur nation : d'où il eſt arriué que comme les maris parloient la langue des Galibis, & les femmes celle des Ignéri, les Caraïbes qui en ſont deſcendus ſe ſeruent de deux langues ; l'vne qui eſt propre aux hommes, & l'autre particuliere aux femmes. On voit encore en quelques vnes des Iſles des oſſemens de ces premiers habitans, que les Caraïbes ſçauent fort bien diſtinguer de ceux de leur nation.

Le zele que nos Peres ont touſiours eu pour le ſalut de ces Barbares, leur

a fait rechercher toutes les occasions de trauailler à leur conuersion, qui estoit le principal motif qui les auoit attirez dans l'Amerique: ils iugerent à propos de commencer par ceux de la Martinique, qui estoient comme les domestiques des François, afin que les ayant gagnez, on s'ouurit par leur moyen, vn chemin en terre ferme, où ils auoient appris qu'il y auoit des peuples innombrables: mais le grand nombre des François a tellement occupé ce peu de Peres que nous y pouuions entretenir, que nous n'auons pû, raisonnablement, oster le pain aux enfans pour le donner aux estrangers. Nous n'auons pas laissé neantmoins d'enuoyer de temps en temps des Missionnaires aux Sauuages des Isles, pour apprendre leur langue, & pour les instruire. Les Peres Thomas l'Arcanier, Denis Méland, Iean Schemel, & André Déian ont esté plusieurs fois à ceux de la Martinique: mais comme l'employ qu'ils auoient auprés des François ne souffroit pas qu'ils s'en absentassent long-temps, ils ne pouuoient pas faire de fruit considerable en vn lieu, où ils faisoient si peu de

ſeiour : ils y ont neantmoins fait quelques Chreſtiens, baptiſé bon nombre d'enfans moribonds, & commencé l'inſtruction de pluſieurs Sauuages.

Quelques-vns de nos Peres ont auſſi paſſé à l'Iſle de S. Vincent, habitée par les ſeuls Caraïbes, au nombre de neuf à dix mille, diuiſez en pluſieurs villages, commandez par des Capitaines particuliers. Le Pere André Déian y alla l'année 1652. mais il en fut bientoſt rappellé, pour prendre la place du Pere Antoine Barré, qui portant les Sacremens à vn malade, vn peu auant le iour, auoit eſté mordu par vn ſerpent, dont il fut long-temps incommodé : de ſorte qu'on n'a pû trauailler ſolidement à l'inſtruction de ces pauures Inſulaires, iuſques à l'arriuée du Pere Guillaume Aubergeon, qui y fut enuoyé au commencement de l'année 1653. & s'y employa ſi vtilement, que i'aurois peine à croire ce que ie vay dire, ſi ie ne l'auois veu lors que i'y paſſay auec le Pere Méland pour aller aux Sauuages de terre ferme. La prouidence de Dieu ſe ſeruit de ceux meſme qui ne vouloient point receuoir

d'Europeans dans leur Isle, pour l'y faire passer : car vn marinier François ayant enleué deux Caraïbes de S. Vincent, & les ayant vendus aux habitans de la Tortuë; Monsieur le General de Poincy de qui dépend cette Isle, ne le sçût pas plustost qu'il les fit mettre en liberté, esperant que leur deliurance seroit vne occasion fauorable pour la conuersion de toute leur nation: attendu qu'vn de ceux qui auoient esté pris, estoit le fils d'vn des plus considerables Caraïbes de l'Isle S. Vincent, qui pouuoit beaucoup seruir à ce dessein.

Ces deux Sauuages ne manquerent pas de venir remercier leur liberateur dans l'Isle de S. Christophle: & ayant reconnu le grand desir qu'il auoit de les voir Chrestiens, ils luy demanderent instamment le Pere Aubergeon, qui auoit déia quelque connoissance de leur langue: &, ne se contentans pas d'en auoir parlé à Monsieur de Poincy, ils allerent eux-mesmes en prier le Pere, & luy dirent, *Pere, il faut que tu viennes auec nous, pour apprendre à prier Dieu à ceux de nostre nation.* Le Pere leur répondit, qu'il feroit tout ce qu'on luy

ordonneroit; mais qu'il ne pouuoit leur parler plus long-temps, eſtant obligé d'aller aſſiſter vn homme qui eſtoit malade à l'extremité. Les Caraïbes qui ne furent pas ſatisfaits de cette réponſe, l'arreſterent, & quelque inſtance qu'on leur fiſt, il ne fut pas poſſible de les contenter, qu'aprés qu'on leur euſt dit que Monſieur le General de Poincy auoit parlé en leur faueur, & qu'il auoit obtenu de noſtre Pere Superieur, que le Pere iroit auec eux en leur pays.

Il partit donc de S. Chriſtophle en leur compagnie ſur la fin de l'année 1652. & n'arriua à S. Vincent qu'au mois de Mars de l'année ſuiuante, à cauſe qu'il fut obligé de s'arreſter quelque temps à la Martinique, pour ſe ſeruir de la commodité d'vn batteau qui s'equipoit pour la peſche, & qui le deuoit laiſſer en paſſant, à l'Iſle de S. Vincent.

Le pere de l'vn des deux Caraïbes qu'il ramenoit en leur pays, témoigna autant de ioye de ſa venuë, que du retour, & de la deliurance de ſon fils. Ce bon homme ſçachant le deſſein que le Pere auoit de s'employer à l'inſtru-

ction des Sauuages de l'Isle, le fauorisoit en tout ce qu'il pouuoit : Et comme il estoit homme d'autorité, parmy ceux de sa nation, plusieurs autres à son exemple se faisoient instruire. Le bruit de son arriuée, & de ses emplois se répandit en peu de temps dans toute l'Isle ; on le venoit voir des quartiers les plus éloignez du carbet où il estoit, & chacun l'inuitoit de se transporter dans le sien : ceux qui pour leur indisposition ne pouuoient pas le visiter, luy enuoyoient leurs canots : & tous ne luy faisoient qu'vne mesme priere, qu'il leur monstrast le chemin du ciel, où ils vouloient aller aussi bien que ceux du village où il demeuroit : que ces semonces estoient agreables à vn homme qui n'auoit point de plus forte passion que de conquester des ames à Iesus-Christ !

Le Pere ayant trouué ces pauures gens si bien disposez à embrasser nôtre foy, trauailloit incessamment, & sans relasche à leur instruction. Le matin, aprés auoir fait vne heure d'oraison, il alloit visiter les Sauuages dans leurs cases, faisoit prier Dieu tous ceux

qu'il y rencontroit, & les interrogeoit de quelques poincts du Catechisme: d'vne case il passoit à l'autre; & quand il voyoit que le temps ne luy permettroit pas d'aller dans toutes celles du village où il estoit, il y enuoyoit vn ieune homme François qui s'estoit donné à nostre Compagnie, pour la seruir en la conuersion des Sauuages, & pour accompagner nos Peres parmy ces Infideles.

Aprés cet exercice il se disposoit à dire la Sainte Messe, en suite de laquelle il tenoit escole ouuerte, & apprenoit aux enfans à faire le signe de la croix; il leur enseignoit les prieres qu'ils deuoient faire matin & soir, & les principaux points du Catechisme; il leur monstroit mesme à lire, à écrire, & à chanter les Pseaumes, & les hymnes de l'Eglise.

Les Sauuages ont en chaque village, ou carbet, vne sale commune où ils trauaillent pendant le iour: quelques-vns s'y diuertissent, & d'autres s'y entretiennent auec leurs amis: c'est en ce lieu où les estrangers sont receus; & où tous ceux qui s'y trouuent sont en li-

berté de faire ce que bon leur semble: Aprés l'instruction de la ieunesse, le Pere auoit coustume d'aller en cette sale commune, où il faisoit vne ample explication des principaux points de nostre foy: Il les interrogeoit de la creation du monde, des recompenses des bons, du châtiment des meschans, & des autres veritez de la Religion Chrestienne: & ne se retiroit iamais qu'auec les benedictions de tous ces pauures Barbares. Il s'estoit acquis vn tel pouuoir sur leur esprit, que quand il en rencontroit quelqu'vn en chemin, il l'interrogeoit du Catechisme, & le faisoit mesme quelquefois prier Dieu, l'arrestant pour ce suiet, quelque affaire qu'il pust auoir, & de quelque autorité qu'il fust parmy ceux de sa nation.

Lors que ie passay par S. Vincent i'admiray les grands fruits qu'il y auoit faits en si peu de temps: Ie fus particulierement surpris de voir vn grand nombre de personnes de tous âges, & de tous sexes luy demander auec instance le Baptesme. Ils luy disoient en ma presence, *Quand sera-ce que tu nous baptiseras? hé! Pere baptise nous, fais nous*

Chreſtiens. Mais le Pere, qui craignoit que la neceſſité de nos François des Iſles, n'obligeaſt les Superieurs à le rappeller, comme ils auoient déia fait ceux qui l'auoient precedé en cet employ, n'oſoit leur conferer ce Sacrement, qu'auec toutes les precautions requiſes, de peur de le hazarder mal à propos.

Vn Sauuage de l'Iſle de la Dominique qui ſe trouua pour lors en celle de S. Vincent, luy apporta vn petit enfant qui eſtoit né ce iour là, le priant de le baptiſer ; & demandant pour ſoy la meſme grace, il le coniuroit auſſi d'auoir pitié de ſes compatriotes, & l'inuitoit à ſe tranſporter au pluſtoſt à la Dominique, auec aſſeurance que dans peu de temps toute l'Iſle ſeroit Chrêtienne. Le Pere m'ayant prié de baptiſer ce petit innocent, ie me rendis dans la Chapelle pour ce ſuiet, où ie fus ſurpris de me voir aſſiegé par vne troupe d'enfans qui me demandoient le Baptéme, crians *baptiſe moy auſſi, Pere, baptiſe moy.* Il falloit bien que le S. Eſprit euſt operé en ces ames, pour faire vn ſi grand changement en trois mois de temps.

I'attribuois ce ſuccés au grand zele, & à la ferueur extraordinaire auec laquelle le Pere demandoit à Dieu, plusieurs fois le iour, la conuerſion de ces pauures Infideles. Ie l'ay veu quelquefois proſterné au pied d'vn Autel, les mains iointes, & eleuées vers le ciel, les yeux baignez de larmes, tout embraſé des flames de ſa charité, faire instance à noſtre Seigneur pour le ſalut de ces peuples: Ie pouuois iuger deſlors qu'il offroit à Dieu auec le precieux ſang de ſon fils Ieſus-Chriſt le ſien propre, qu'il deuoit répandre quelques mois aprés.

Il eſtoit ſi vny à Dieu, que pendant ſon ſeiour à S. Chriſtophle on le trouuoit touſiours à genoux dans ſa chambre, & ordinairement les larmes aux yeux, paſſant en prieres tout le temps auquel il n'eſtoit pas occupé auprés du prochain. Lors qu'il fut contraint d'attendre à l'Iſle de Sainte Alouſie la commodité pour paſſer à S. Vincent, on l'alloit chercher dans les bois, quand on luy vouloit parler, & on l'y rencontroit touſiours en oraiſon. Il eſtoit ſi fort attaché à ce ſaint exercice, qu'on ne l'en

pouuoit retirer pour luy faire prendre ſes repas, d'où il arriuoit ſouuent qu'il paſſoit les iours entiers, & quelquefois deux iours de ſuite ſans boire, & ſans manger. Là meſme on l'entendit pluſieurs fois faire de rudes diſciplines, lors qu'il ne penſoit auoir d'autre témoin que Dieu. Le ciel le diſpoſoit, par ces petits ſacrifices, à vn plus grand; & le preparoit par l'exercice continuel de la mortification, à la mort glorieuſe dont ie parleray au chapitre ſuiuant.

CHAPITRE VIII.

Le maſſacre des Peres Aubergeon, & Gueimu, & de deux ieunes hommes François qui les accompagnoient.

LEs iugemens de Dieu ſont des abyſmes! Cet homme incomparable, qui deuoit viure des ſiecles tous entiers, pour le bien de ces peuples Infideles, eſt cruellement maſſacré par les

Sauuages, six mois aprés nostre entreueuë, & auec luy le Pere François Gueimu, qui peu de temps auparauant luy auoit esté enuoyé pour compagnon dans cette Mission. Ils ont donné l'vn & l'autre par tout où ils ont esté & en France, & dans les Isles, des marques d'vne si rare vertu, que leur memoire y sera tousiours en benediction.

Ie passay auec eux de France en l'Amerique, & fus sur le point de receuoir le mesme traitement : mais cette faueur ne s'accorde qu'aux personnes qui ont des vertus heroïques : Ie n'étois pas encore meure pour le ciel ; & mes pechez meritoient vne plus longue penitence. Voicy l'occasion d'vn si funeste accident, si toutefois on doit nommer accident funeste vne mort si souhaitable, & si pretieuse.

Les Caraïbes de la Dominique qui ne pouuoient souffrir l'établissement des François dans l'Isle de Marigalande, ne s'estant pas contentez de les auoir massacrez comme i'ay rapporté cy-dessus, ils tâcherent encore d'engager tous les autres Sauuages dans leur querelle,

& les porterent à vne generale coniuration contre les estrangers. Ils solliciterent, pour cet effet, les Sauuages de S. Vincent d'entrer en cette ligue : mais ceux-cy en furent dissuadez, pour vn temps, par le Baba, pere du ieune Caraïbe qui auoit esté ramené dans cette Isle par le Pere Aubergeon, qui m'écriuit en ces termes sur cette affaire. *Les Sauuages de S. Vincent ayant esté sollicitez par ceux de la Dominique de se ioindre à eux pour faire la guerre aux François, en ont esté détournez par le Baba, tousiours le mesme, ie veux dire tousiours fauorable, & fidele aux François, qui a reietté la proposition qui luy en a esté faite par ceux qu'on luy auoit enuoyez pour ce suiet.* C'est ce que le Pere m'écriuoit touchant cette entreprise des Sauuages de la Dominique, deux mois auant sa mort.

Mais autant que le Baba auoit d'inclination à la paix, ses compatriotes en témoignoient pour la guerre : à cause de quelque autre Isle que les François auoient occupée depuis peu en leur voisinage, dont ils faisoient paroistre beaucoup de mécontentement. Deux accidens arriuerent depuis, qui les firent

enfin

enfin determiner à la guerre : le premier fut, qu'vn François Capitaine de batteau, qui estoit allé au Golfe des Paria pour prendre de la Tortuë, & qui se seruoit en cette pesche d'vn Caraïbe de S. Vincent, se persuada que ce Sauuage auoit quelque part au meurtre d'vn homme de son equipage, qui auoit esté assassiné par les Sauuages de la nation des Paria : sur ce soupçon il le fit lier au mas du batteau, & ne se contenta pas de le maltraitter luy méme, mais le fit fouëtter cruellement par plusieurs de ses hommes. Le Caraïbe estant de retour à l'Isle de S. Vincent, ne manqua pas de faire sçauoir aux autres Sauuages l'outrage qu'il auoit receu, & n'oublia rien pour les porter à venger vn affront qui tomboit sur toute la nation.

Vn autre François, non moins imprudent que le premier, qui trafiquoit depuis quelques années dans l'Isle de S. Vincent, s'estant eniuré prit querelle auec vn des principaux Caraïbes de cette Isle, & l'eust tué si son pistolet n'eust point manqué. Le Sauuage fit paroistre vne grande moderation en ce

rencontre, se retirant dans vn autre quartier de l'Isle sans aucun dessein de vengeance: mais vn de ses amis n'apprit pas plustost ce qui s'estoit passé, qu'il alla massacrer ce miserable dans son lit, où il s'estoit ietté plein de vin, & de fureur.

Le meurtrier ayant fait ce coup, crut qu'il falloit se défaire en mesme temps des autres François qui étoient dans l'Isle: il alla pour ce suiet dans toutes les cases auertir, qu'il auoit commencé à se vanger des François, & qu'il estoit temps d'acheuer: Il fut suiuy de plusieurs Sauuages qu'il conduisit à la maison de nos Peres, qu'ils rencontrerent dans la Chapelle, l'vn (qu'on croit estre le Pere Aubergeon) celebrant la Messe enuiron les sept heures du matin, vne heure aprés le leuer du Soleil; & l'autre au pied du méme Autel se disposant à la dire. Ils assommerent ces deux victimes dans le lieu du sacrifice, & auec ces deux vne troisiéme, qui estoit l'vn des deux ieunes hommes que nos Peres auoient amenez auez eux, & qui seruoit actuellement la Messe: l'autre, voyant cette

boucherie, se ietta dans les bois, pour se sauuer : mais les Sauuages l'ayant suiuy, & attrapé, l'assommerent de la mesme façon que les trois autres, & ietterent leurs corps dans la mer : lesquels cet element reietta si viste, qu'on eust dit qu'il detestoit cette barbarie, & qu'il refusoit de couurir de ses eaux l'excés de leur ingratitude. Cette tragedie arriua le vingt-troisiéme iour de Ianuier de l'année 1654.

Tous deux auoient rendu à Dieu plusieurs bons seruices en France, dont ie ne diray que ce mot. Le Pere Aubergeon fut tiré d'vne basse classe, dans laquelle il enseignoit nostre ieunesse du College de la Rochelle, quand il fut enuoyé dans les Isles : occupation que son zele, & son humilité luy auoient renduë tres-agreable. Et le Pere Gueimu, s'étant consacré à la vie de Missionnaire dans les campagnes de France depuis qu'il fut fait Prestre, y reüssissoit auec tant de succez, qu'il paroissoit bien deslors que des talents si auantageux pour la vie Apostolique, ne pourroient pas se contenir dans les bornes des Prouinces de France : Dieu luy en auoit don-

né vn tout particulier pour la conuersion des heretiques, dont il a ramené bon nombre à l'Eglise. Mais, pour ne pas m'étendre dauantage sur cette matiere, ie me contenteray de dire, qu'ils s'acquitoient tous deux tres-dignement de toutes les fonctions de nostre Compagnie.

Comme cette perte a esté grande, elle nous a esté aussi tres-sensible : mais nous esperons que le sang de ces grands seruiteurs de Dieu sera vne semence feconde du Christianisme, & que le Ciel reparera la perte de ces deux hommes, d'élite par vn nouueau secours de Missionnaires, qui prendront bien tost leur place. Le Pere Aubergeon estoit natif de Chinon en Touraine, & le Pere Gueimu de Castelialoux petite ville de Gascogne : il y auoit vingt ans que celuy-là estoit Iesuite ; & celuy-cy quinze. Ils sont tous deux morts en la fleur de leur âge, & lors qu'ils sembloient estre plus necessaires au monde, pour la conuersion de ces peuples : mais ils ne pouuoient mourir en vn temps plus fauorable, puisqu'ils ont esté sacrifiez eux mesmes, lors qu'ils offroient Iesus-

Christ en sacrifice, pour le salut de ces pauures Barbares.

Les Sauuages firent des sifflets de leurs os, suiuant leur coustume quand ils ont assommé leurs ennemis. On nous a rapporté que les principaux Sauuages de cette Isle ont esté fort faschez de leur mort, & qu'ils conseruent encore leurs ornemens d'Autel, & leurs habits, pour les rendre quand la paix sera faite. Ce massacre a beaucoup retardé leur conuersion, & a esté cause de la perte de plusieurs ames, dont nous auons esté sensiblement touchez.

Ils commencerent dés le mesme iour vingt-trois de Ianuier, à exercer toute sorte d'actes d'hostilité contre les François; & passerent pour ce suiet à l'Isle de sainte Alousie, sous pretexte d'aller visiter le Commandant que Monsieur le General du Parquet y auoit estably, mais en effet pour l'assassiner: ce qu'ils firent, & enleuerent de plus sa femme, deux de ses enfans, & vne femme Negre de ses Esclaues, dont on n'a appris depuis ce temps-là aucune nouuelle.

Tandis que ceux-là se vengeoient des

François de Sainte Alousie, qu'ils pretendoient auoir vsurpé leurs terres, cent cinquante autres se mirent en mer dans trois pirogues pour me venir surprendre, & assommer dans la Prouince d'Oüarabiche, où i'estois parmy les Galibis de terre ferme : mais la diuine Prouidence me garentit de leurs mains, m'ayant obligé de retourner aux Isles la veille du massacre de nos Peres, pour me faire traiter d'vne indisposition qui m'étoit suruenuë : mais quand i'y fusse demeuré plus long-temps, il est croyable que Dieu se fust seruy du mesme moyen pour me conseruer, dont il auoit vsé quelque année auparauant en faueur du Pere Méland ; ce qui arriua de la sorte.

Vn Caraïbe, frere d'vn de ceux qui auoient esté enleuez, & vendus par vn marinier François en l'Isle de la Tortuë, & qui fut depuis râmené dans son pays par les soins, & par l'autorité de Monsieur le General de Poincy, s'estoit rendu à Oüarabiche, pour venger sur le Pere Méland le tort que son frere auoit receu de ce marinier : mais n'ayant pas osé executer cette entreprise, dans

vn carbet de Galibis, sans leur auoir communiqué son dessein, il fut trahy par celuy auquel il auoit découuert son secret; qui appellant aussi tost le Pere Méland luy dit, en presence du Caraïbe, & de plusieurs Galibis, *Mon compere, voila vn homme qui est venu icy pour te tuer; tuë-le, mais tue le hardiment, car il n'en sera autre chose.* Le Pere s'estant informé du suiet de son mécontentement, luy fit entendre qu'il ne pouuoit pas raisonnablement se prendre à sa personne, pour vn déplaisir qu'il auoit receu d'vn méchant homme; du dessein duquel il n'auoit eu aucune connoissance. Mais au lieu de se vanger de luy, le Pere luy fit de beaux presens pour luy gagner le cœur, & l'affectionner à nostre sainte foy.

Voicy vne autre occasion dans laquelle i'ay esté fauorisé d'vne particuliere protection de Dieu. Comme nous estions à l'anchre au retour de terre ferme, à vne Isle des Grenadins, attendans le vent fauorable pour continuer nostre route; le Capitaine de nostre batteau appella ceux qui estoient descendus à terre, & fit appareiller auec tant de

precipitation, qu'on euſt dit qu'il euſt déia veu les ennemis, quoy qu'il n'euſt aucune connoiſſance de leur approche, ny du peril où nous eſtions; mais ſeulement vne penſée forte, & vn mouuement puiſſant qui le preſſoit de partir. Nous viſmes depuis que c'eſtoit vn ordre ſecret de la Prouidence de Dieu : car à peine fuſmes nous en mer, que nous apperçeumes ſix pirogues de Caraïbes qui nous alloient inueſtir; nous n'auions que huit ou dix hommes de defenſe dans noſtre barque, & ils eſtoient trois cens guerriers dans ces pirogues ; n'ayant pû nous ſurprendre, ils nous pourſuiuirent, & nous ne leur pouuions échaper, ſi le deſeſpoir de nos gens ne leur euſt donné de la terreur: ils étoient déia à la portée du fuſil; ils auoient amené toutes leurs voiles, leurs arcs eſtoient aiuſtez pour le combat, & nous les voyïons déia tous preſts à décocher ſur nous leurs fleches empoiſonnées, lors que nous fiſmes quelque ſemblant de nous vouloir defendre, non pas tant dans l'eſperance de la victoire, que dans la reſolution de leur faire acheter nos vies bien chere-

ment : nous auions dans noſtre batteau deux méchans pierriers qui nous ſauuerent : car comme nous les eûmes braquez l'vn ſur le deuant, & l'autre ſur l'arriere de noſtre barque, & pointez ſur leurs pirogues, les Sauuages les apperceuans, & craignans leur décharge, firent diligence de ſe remettre à la voile, & s'en allerent à l'Iſle de la Grenade; où ils attaquerent vn quartier fort éloigné, qui ne pouuoit pas facilement eſtre ſecouru, maſſacrerent quelques François auec leurs eſclaues, & bruſlerent pluſieurs caſes.

Nous auons ſceu depuis, que le danger que nous auions couru, auoit eſté plus grand que nous n'auions penſé : pource qu'ils auoient encore d'autres pirogues armez en guerre proches de nous, que nous ne pouuions pas découurir. Qui nous peut nuire quand Dieu nous veut proteger ? Non ſeulement cette petite armée nauale d'Infideles ne nous fit point de mal, mais meſmes prit la fuite à la rencontre de huit ou dix perſonnes que nous eſtions dans ce batteau.

Les Caraïbes ont fait pluſieurs cour-

ſes pendant toute l'année paſſée dans diuers quartiers des Iſles de la Grenade, & de la Martinique; pillant, & bruſlant les caſes, aſſommant les hommes, & enleuant les femmes : quoy qu'ils ne faſſent la guerre que par ſurpriſe, ils ont pourtant beaucoup incommodé nos François, dont ils ont maſſacré ſoixante ou quatre-vingts, en diuers rencontres; ayant perdu trois ou quatre cens hommes de leur coſté. Monſieur le General du Parquet Seigneur & Gouuerneur des Iſles de la Martinique, de la Grenade, & de ſainte Alouſie, a eſté contraint de leur faire la guerre, & d'armer, non ſeulement contre les Sauuages de Saint Vincent; mais meſme contre ceux de la Martinique, & de la Grenade; parce que dans les courſes que ceux-là faiſoient ſur nous, ceux-cy contre la parole qu'ils auoient donnée ſe ioignoient aux ennemis, & maſſacroient les François qu'ils pouuoient ſurprendre.

Quand ie partis neantmoins des Iſles pour venir en France, qui fut le ſeiziéme iour de Feurier de cette année 1655. il y auoit grande diſpoſition à la

paix, & il ne s'y commettoit plus aucun acte d'hostilité de part ny d'autre: Ie prie le grand Maistre des cœurs de les vouloir reünir; afin que nous puissions retourner à l'Isle de S. Vincent, pour rallier le bercail dispersé par le massacre de ses Pasteurs. Au cas que cette paix tant desirée se fasse, Monsieur du Parquet, qui a tousiours eu beaucoup d'inclination pour la conuersion de ces pauures Barbares, a dessein de leur enuoyer pour ostages deux de nos Peres, & de les obliger à en donner reciproquement d'autres, des plus considerables de leur nation. Le seiour parmy ces Barbares ne sçauroit estre que perilleux : mais tant s'en faut que le danger détourne nos Peres d'accepter cet employ, qu'au contraire il augmente leur zele; chacun desirant cette commission, pour pouuoir continuer ce que ces braues ouuriers auoient si heureusement commécé. Deux choses peuuent empécher vne si belle entreprise: sçauoir le petit nombre de Missionnaires, & le peu de moyen de les entretenir: mais nous esperons que Dieu

ne laiſſera pas ſon ouurage imparfait. Outre le maſſacre des Peres Aubergeon, & Gueimu, il nous en eſt encore mort deux, la méme année, le Pere Gaſpar Iaquinot le dixiéme d'Auril, & le Pere Antoine Barré le treiziéme de Decembre, tous deux capables de rendre de bons ſeruices. Cette Miſſion ne peut eſtre que bien affoiblie de la perte de quatre Miſſionnaires de ce merite dans vne ſeule année. Il ne nous reſte en toutes les Iſles que dix Preſtres, & deux Freres pour toutes les fonctions dont nous auons parlé cy-deſſus ; ſi on ne nous enuoye du ſecours, il eſt impoſſible de nous en acquiter.

Ie prie tous ceux qui liront cette Relation, de ioindre leurs vœux auec les noſtres, & de prier le Maiſtre de la moiſſon d'enuoyer autant d'ouuriers qu'il en faut pour faire vne ſi belle recolte. Mais nous allons voir de plus grandes neceſſitez, en terre ferme, qui meritent bien que chacun s'y intereſſe plus particulierement, afin que la diuine Prouidence y pouruoye de la façon qu'elle iugera la plus auantageu-

ſe pour le ſalut de ces peuples innombrables, qui viuent ſans connoiſſance de Dieu, & qui meurent hors d'eſperance de ſalut.

F I N.



RELATION DES MISSIONS DES PP. DE LA COMPAGNIE DE IESVS en l'Amerique Meridionale.

SECONDE PARTIE, *DE LA TERRE FERME.*



SECONDE PARTIE DE LA RELATION DES MISSIONS DES PP. de la Compagnie de Iesvs, en l'Amerique Meridionale

DE LA TERRE FERME.

CHAPITRE PREMIER.

Premier Voyage du Pere Méland en la Terre Ferme, & la description du Pays.

Novs n'auons parlé iusques à present que de quelques Isles de l'Amerique Meridionale ; il est temps que nous mettions le pied en la terre ferme: & que suiuant l'ordre que nous auons

tenu en la premiere Partie, nous traitions premierement du pays en general, des auantages qu'on y trouue, & des merueilles de nature qui s'y rencontrent, & puis nous parlerons des Sauuages qui l'habitent, de leurs mœurs, de leurs coûtumes, de leurs dispositions a receuoir la foy, de nos emplois en ce continent, & des belles esperances que nous auons d'y voir bien-tost établir l'Empire de Iesus-Christ : mais il est necessaire qu'auant toute autre chose, nous découurions les moyens dont la Diuine prouidence s'est seruie pour nous ouurir la porte de cette contrée, aprés laquelle nous soûpirions depuis vn bon nombre d'années.

Le Pere Denis Méland ancien Missionnaire de l'Amerique, ayant esté employé en diuerses occasions à l'instruction des Caraïbes, qui sont, comme i'ay déja remarqué, les Sauuages des Isles, auoit contracté de longues habitudes auec eux dans l'esperance de passer bien tost par leur moyen aux nations infidelles de la terre ferme : mais voyant qu'ils n'estoient pas si propres à cette entreprise que les Galibis venus du con-

tinent, qui s'estoient établis auec les Caraïbes dans vn quartier de l'Isle de la Grenade;il s'y transporta l'année 1651.& sçeut si bien s'insinuer dans leurs esprits, que deuant la fin de cette année ils l'introduisirent en terre ferme par la bouche du Dragon sur la riuiere d'Oüarabiche, dans la Prouince qui prend son nom du méme fleuue.

Le Pere fut reçeu dans vn Carbet, ou vilage de Galibis auec de grands témoignages d'affection, qui redoublerent à la veuë de quelques haches, serpes, couteaux, & autres petits presens qu'il leur distribua,& qui leur furent d'autant plus agreables que les habitans de ce Carbet, qui estoit éloigné de 40. lieuës de la mer, n'entretenoient aucun commerce auec les Europeans, non plus que les autres Sauuages de la méme prouince. Il falloit les appriuoiser de la sorte pour gagner leur affection, & pour leur debiter plus vtilement les marchandises du Ciel, ie veux dire la connoissance des mysteres de nostre Foy, qui estoit l'vnique fin qu'il s'estoit proposée allant en leur pays.

Il s'appliqua, pour cet effet, auec grand soin à apprendre leur langue; ce

que fit aussi de sa part vn ieune garçon François qu'il auoit mené auec luy: leur principale occupation, pendant plusieurs mois, fut l'étude de cette langue, laquelle le Pere tâchoit de reduire en preceptes, par des reflexions continuelles qu'il faisoit, & le ieune garçon se contentoit de remarquer la façon plus ordinaire de parler des Sauuages, pour s'en seruir aux occasions: Ils conferoient souuent ensemble de ce qu'ils auoient appris dans leur conuersation.

Le Pere accõpagnoit quelque fois les Galibis dans leurs courses, & aux visites qu'ils faisoient de leurs parens, & amis éloignés de leur carbet. Et comme il n'estoit pas encore assez sçauant en la langue pour l'instruction des adultes, il s'occupoit au Baptéme des petits enfans qu'il trouuoit en danger de mort, dans les vilages qu'il visitoit. La contention d'esprit qu'il apportoit à l'étude de cette langue (à laquelle il employoit 10. heures chaque iour) la mauuaise nourriture qu'il prenoit auec les Sauuages, & les grandes fatigues de ses voyages, le ietterent enfin dans vne dangereuse maladie qui nous fit desesperer de sa santé; & qui

nous fut d'autãt plus ſenſible, qu'il nous eſtoit impoſſible de le ſecourir, tous nos Miſſionaires eſtans occupés au deſſus de leurs forces : mais il plût à Dieu nous le rendre, & nous le ramener aux Iſles en bonne diſpoſition, vn an aprés qu'il en eſtoit party.

Le ſuiet de ſon retour fut le deſir qu'il auoit de repreſenter à nos Superieurs la neceſſité de tant de pauures Barbares qu'il auoit veus en terre ferme, leur affection pour les François, la docilité de leur naturel, & la facilité de leur conuerſion. Il demandoit pour ce ſuiet pluſieurs ouuriers ; mais la diſette que nous en auions fut ſi grande, qu'on l'obligea de ſe contenter d'vn compagnon, qu'il fallut méme attendre quelques mois, n'ayant pû ſi toſt quitter le quartier de l'Iſle de ſainct Chriſtophle qu'il ſeruoit ; nous en parlerons au chapitre ſuiuant: employons le reſte de celuy-cy à donner vne brieue connoiſſance de cette contrée de l'Amerique dont nous auons à nous entretenir en cette ſeconde partie.

Le pays dont i'ay promis de parler en ce lieu, ſe voit marqué dans les Cartes de l'Amerique depuis la riuiere des

Amazones, du costé du Süest, iusques à Comana vers le Noroüest, & est terminé au Nordest par la mer, & au Sud s'estend sans bornes, & sans limites, dans des espaces presqu'infinis qu'on n'a pas encore découuerts. La Guiane fait vne bonne partie de ce pays, qui a esté autrefois si fort renommée, pour les esperances que les Espagnols auoient d'y trouuer des mines d'Or inépuisables, qu'ils en appellerent vn quartier *El daurado*; elle est bornée des deux riuieres des Amazones, & d'Orinoc, qui sont d'vne prodigieuse grandeur.

Oñ dit que ceux qui découurirent les premiers la riuiere des Amazones luy donnerent ce nom, pource qu'ayans mis pied à terre sur la riue de ce grand fleuue, ils n'y rencontrerent que des femmes, & que, s'estans rembarqués pour monter plus haut dans cette riuiere, ils virent grand nombre de Sauuages sous les armes, & parmy eux plusieurs femmes fort grandes qui animoient les hommes au combat. Elle est prodigieusement large, & profonde, & le reflux de la mer y monte iusques à cent lieuës dans les terres: Elle en a 60. ou 70. de largeur en son em-

bouchure ; au delà de laquelle elle roule des flots d'eau douce bien auant dans la mer. Vn Auteur Anglois, qui a fait la description de la Guiane, en parlant comme témoin oculaire, dit qu'il a luy méme puisé de l'eau douce dans son courant à 30. milles, c'est à dire à dix lieuës de terre. Son embouchure est quasi sous la ligne, n'en estant éloignée que de demy degré d'vne part, & de deux seulement de l'autre: mais cette coste s'en écarte peu à peu, montant vers Comana au Noroüest; en sorte neantmoins que la Bouche du Dragon, qui est l'endroit le plus auancé vers le Septentrion, n'en est distante que de 10. degrés. Cette riuiere prend sa source dans le Peru, depuis laquelle iusques à la mer où elle se perd, on compte plus de dix-huit cens lieuës, suiuant le rapport du Pere Christophle Acunna de nostre Compagnie qui en a fait le voyage, & qui en a donné la description au public.

Il y a vne chose digne de remarque prés de l'embouchure de ce grand fleuue, c'est qu'on y trouue vne espece d'argile verte, admirable en deux proprietés qui luy sont particulieres : la premiere, qu'elle est molle tandis qu'elle est

dans l'eau, & qu'on luy peut imprimer toutes les figures, & donner toutes les formes qu'on veut ; mais quand elle eſt expoſée à l'air, elle ſe durcit de telle ſorte que le Diamant n'eſt guere plus dur que les pierres qu'on en fait. La ſeconde, que ces pierres ont cette vertu digne d'admiration, que ſi vne perſonne atteinte du haut mal en porte vne ſur ſoy, elle n'eſt point ſujette aux accidens de cette maladie. I'ay veu des haches formées de cette argile, dont les Sauuages ſe ſeruoient à couper du bois lors qu'ils n'auoient point l'vſage des noſtres ; leur trenchant eſtoit ſemblable à celles de fer dont nous vſons; mais il ſe terminoit en vne poignée, pour les tenir à la main en trauaillant.

Il ne faut pas penſer que la riuiere des Amazones poſſede toute ſeule les auantages de ce grand pays ; les autres ont leurs beautés, & leurs commodités, & particulierement celle de Caïene, qui a déja pluſieurs fois attiré de France quantité de perſonnes pour habiter l'Iſle qu'elle forme, fort prés du Continent; elle n'eſt pas pourtant la plus conſiderable, Coupenam, Surinam, Balime, &

Macourou ſont beaucoup plus grandes mais aucune n'approche de la grandeur, & de la prodigieuſe étenduë de celle d'Orinoc, à laquelle on donne cent lieuës de largeur en ſon embouchure, y comprenant les petites Iſles qu'on y rencontre, & qui en incommodent beaucoup l'entrée. Ce n'eſt pas de merueille ſi elle eſt ſi grande, & ſi vaſte, puis qu'outre vne grande quantité de petites riuieres, & de ruiſſeaux, douze ou quinze beaux fleuues la groſſiſſent en ſa courſe, qu'elle fait en partie au delà de la ligne. Elle termine d'vne part la Guiane, & de l'autre la prouince d'Oüarabiche : celle-cy du coſté de l'Oüeſt ; & Noroüeſt ; & celle-là vers l'Eſt, & le Süeſt : & ſe rend finalement dans la mer, au 8. degré d'éleuation du Pole Artique, ou Septentrional.

Sainct Thomas eſt placé dans l'extremité de la Guiane ſur le bord de cette grande riuiere, aſſés auant dans les terres : les habitans Eſpagnols y ſont en fort petit nombre, & n'ont point de commerce auec les Europeans, mais ſeulement auec les Sauuages du pays qu'on nõme Caribes ; & auec les Aroüagues, &

les Saïmagotes leurs voisins, & leurs confederés, qui sont ennemis des Galibis, des Coré, des Arotes, des Pariâ, des Caraïbes, & de quelques autres nations qui ont fait ligue offensiue, & deffensiue contre eux, & contre les Espagnols leurs alliés. Vne partie des Saïmagotes de la prouince d'Oüarabiche a depuis quelque temps fait la paix auec nos Galibis, & nous esperons que les autres de la méme nation, & de la méme prouince en feront bien-tost autant, ce qui ne contribuera pas peu à la propagation de l'Euangile en ce pays.

Cecy suffira pour le dessein que i'ay pris de donner vne grossiere connoissance de cette coste de l'Amerique qui fait la principale, bien que non pas la plus grande partie de cet espace du continent dont nous auons à nous entretenir. Les Cartes, & les Liures qui traittent de cette contrée, ne faisans point mention du fleuue d'Oüarabiche ny des belles terres qu'il arrouse; ie me sens obligé d'en dire icy quelque chose, pour en faciliter la route à ceux qui auroient dessein d'y venir.

Quand on se presente au destroit

qu'on nomme communément *Bocca del Drago*, ou la Bouche du Dragon, on trouue, entre l'Isle de la Trinité, qui est à main gauche; & la pointe de terre ferme, que les Sauuages appellent *Baroüé enétale*, c'est à dire le Nés de terre ferme; trois petites Isles également distantes l'vne de l'autre, & placées de rang dans deux lieuës d'étenduë qu'il y a entre ces deux terres: Ce pays est montagneux le long de la mer, & méme la Trinité est toute coupée de montagnes du costé qu'elle s'approche de ces petites Isles: bien que de l'autre part de l'équerre qu'elle forme, descendant vers l'embouchure d'Orinoc, ce soit vne terre fort vnie, & fort égale: les Espagnols s'y sont placés dans les montagnes, & y ont bâty vne bourgade qu'ils nomment sainct Ioseph, où ils sont au nombre de 200. hommes, éloignée de 4. ou 5. lieuës de la Bouche du Dragon. Le reste de cette belle, & grande Isle est habitée des Sauuages, qu'on appelle Maboüyes, que les Espagnols ont conuertis à la Foy, & auec lesquels ils viuent en bonne intelligence: ces pauures gens n'osent sortir de cette Isle, à cause

qu'ils ont pour ennemis tous les autres Sauuages du voisinage, qui le sont pareillement des Espagnols: nous esperons que la Foy reunira leurs cœurs, & leur seruira de lien d'amour, & de concorde: poursuiuons nostre route.

Nauigeant du Nord au Sud on entre dans le golfe des Paria qui donne son nom à vne nation de Sauuages qui est amie des François; & passant plus auant vers l'Oüest-suroüest on arriue enfin à vn grand cul de sac qui se forme au fonds de ce golfe: c'est au milieu de cet enfoncement qu'on trouue la riuiere d'Oüarabiche, qui a deux lieuës de largeur en son embouchure, & deux branches principales, dont l'vne descend de l'Oüest, & l'autre du Suroüest. Il y a toute apparence qu'elle peut porter des nauires iusques à la ionction de ces deux branches, qui se fait en forme de fourche à 25. lieuës de la mer, dont le reflux monte 5. ou 6. lieuës plus auant, dans l'vne, & dans l'autre. Celle de main droite est nommée la riuiere des Saïmagotes, pource qu'elle conduit aux Carbets de cette nation, & celle de la gauche retient le nom de la prouince, &

s'appelle d'Oüarabiche; les batteaux, ny les autres vaiſſeaux portans voile n'y ſçauroient nauiger, à cauſe qu'elle ſerpente beaucoup : il faut de neceſſité ſe ſeruir de Pirogues, ou de quelqu'autre ſorte de Barques, qu'on conduiſe à la rame.

Ce fleuue eſt paré en ces deux bords d'vne tapiſſerie de haute-lice toûjours verte, qui réjoüit, & termine la veuë: ce ſont des Parétuuiers, arbres qui iettent des racines au bout des branches, leſquelles ſe courbans vers la terre y forment d'autres arbres, ſans ſe ſeparer de leur ſouche, l'vn ne montant pas plus haut que l'autre, l'eſpace de 25. lieuës. On diroit à voir ce bel ouurage de la nature que quelque ſoigneux jardinier les tond, & les coupe de meſure tous les iours.

Cette riuiere eſt fort poiſſonneuſe; on y trouue méme des Crocodiles bons à manger, beaucoup plus petits, & d'autre nature, mais pourtant de la méme forme que ceux qui deuorent les hommes, qu'on nomme Caïmans, & qu'on rencontre en quelques autres endroits de noſtre Amerique. On y voit de grandes troupes d'oiſeaux au bec plat, qu'on

nomme Spatules, plus grands que des Pigeons, & d'vn incarnadin fort éclatant: les ieunes sont d'vn plumage blanc, qui auec le temps deuient rouge: ils sont si défians qu'il est fort malaisé d'en prendre: Ie n'en ay veu que dans cette riuiere, quoy que ie ne doute pas qu'il n'y en ait aux autres de cette Prouince, sur lesquelles ie n'ay point nauigé.

Ie finiray ce Chapitre par vne merueille de nature qui se voit à Oüarabiche: c'est qu'outre les sources d'eau douce qu'on y rencontre, il y en a vne d'eau salée sur vne petite eminence à 40. ou 50. lieuës de la mer, qui lors qu'elle monte iette vne grãde quantité d'eau, & quand elle est basse, tarit tout à fait, & ne laisse que de la vase. Il faut que Dieu, le grand maistre de eaux, aussi bien que de toutes les autres creatures, y conduise cet élement, par des canaux soûterrains. Reprenons nostre histoire.



CHAPITRE II.

Second voyage du Pere Méland en Terre ferme, & ce qui nous arriua en chemin.

QVelque inſtance que fit le Pere Méland pour obtenir bon nombre de Miſſionnaires pour la terre ferme la neceſſité en fut ſi grande dans les Iſles, qu'on ne pût luy en accorder qu'vn ſeul. Le ſort tomba heureuſement ſur moy; & ie fus aduerti de me diſpoſer à ce voyage, & de luy ſeruir de compagnon.

Pluſieurs ieunes hommes de ceux dont nous auons parlé en la premiere partie, qui auoient pris vne forte reſolution de s'employer à leur ſalut, & à celuy du prochain, ſe ſeruans de cette occaſion, nous firent grande inſtance pour nous accompagner en terre ferme, & y trauailler conioinctement auec nous à l'inſtruction des Sauuages : nous n'en choisîmes neantmoins que trois à ſaint Chriſtophle, & en prîmes vn quatriéme à la Martini-

que ; les autres ayans esté renuoyez à quelqu'autre occasion.

Tandis que ie me disposois à ce voyage, le Pere Méland se mit en chemin ; & se rendit à la Martinique, où ie l'allay trouuer quelque temps apres : Et luy declaray que le sentiment de nos PP. de saint Christophle estoit que nous cherchassions vn poste dans la Guiane pour nous établir ; afin que si celuy d'Oüarabiche venoit à nous manquer, nous pussions nous y retirer pour y trauailler à la conuersion des Sauuages. Vne occasion assez fauorable s'en presenta ; vn François ayant enleué au mois d'Auril de l'an 1653. quelques Esclaues de la riuiere de Coupenam dans la Guiane ; & les ayant menez à la Martinique, pour les vendre ; nous iugeâmes que si nous les ramenions en leur pays nous y serions fauorablement receus par leur moyen : si bien qu'ayant trouué deux femmes de la nation des Galibis, nous les acheptâmes auec vne petite fille qu'elles auoient de l'âge de deux ou trois ans, de laquelle l'vne estoit la Mere, & l'autre la grand'Mere.

Dieu qui vouloit sauuer cette petite creature, permit qu'elle tombât dans

vne maladie qui l'affoiblit si fort qu'on ne croyoit pas qu'elle eut vn iour de vie. Ie ne l'osois baptiser sans le consentement de ces deux femmes, de peur qu'elles ne dissent en leur pays que le Baptéme auoit fait mourir leur fille : & ne pouuois demander ce consentement, pour ne sçauoir pas leur langue : il m'estoit d'ailleurs impossible de luy conferer ce Sacrement sans qu'elles s'en apperceussent, à cause qu'elle estoit toûjours entre leurs bras. Comme i'estois en cette perplexité, Dieu me fit naistre l'occasion de la baptiser à leurs yeux, sans qu'elles s'en donnassent de garde : car la Mere ayant apporté vn vase plein d'eau de la riuiere, pour lauer sa petite malade, ie fis l'officieux, & prenant de l'eau auec la main, comme pour la lauer conioinctement auec elle, i'en versay sur sa teste prononçant tout bas les paroles *Sacramentales*, & la nommay Marie, pour reconnoître la faueur que i'auois obtenüe dans ce rencontre par l'intercession de la sainte Vierge : peu d'heures apres ce petit Ange s'enuola au Ciel, expirant quasi dans vn moment. Mais reuenons à nostre voyage.

Nous nous embarquâmes à la Martinique le Pere Méland, & moy ; auec ces quatre ieunes hommes François dont i'ay parlé, & ces deux femmes Esclaues, le 20. iour de Iuin de l'an 1653. & ayans esté contrains d'arrester prés d'vn mois en chemin, pour attendre le vent fauorable, nous fûmes enfin obligez de quitter nostre premier dessein d'aller à Coupenam ; & de nous rendre à l'Isle de saint Vincent ; où nous laissâmes ces deux femmes, pour estre renuoyées dans leur pays par le premier Pirogue de leur nation ; & les recommandâmes pour cet effet au Pere Aubergeon Missionnaire de laditte Isle, qui ne manqua pas d'en prendre vn grand soin, & de les faire embarquer quelque temps aprés.

Nous estans remis en mer, pour continuer nostre route vers le quartier d'Oüarabiche, nous fûmes surpris d'vn calme bien ennuyeux, qui nous arresta long-temps aux autres rades de cette Isle ; & fut suiuy d'vn furieux Houragan qui nous eut fait perir irremissiblement si nous eussions encore esté à l'anchre ; mais par vne prouidence particuliere de Dieu, i'obligeay nos matelots à se mettre

à la voile, nonobſtant qu'ils me repreſentaſſent qu'il ne faiſoit point de vent, & qu'ils ſeroient en danger d'eſchoüer à la coſte ; & de s'y briſer. Nous vîmes en moins d'vn quart d'heure qu'il eſtoit temps de ſortir delà ; car nous n'eûmes pas plûtoſt appareillé que l'Houragan commença, dont les premieres bouffées de vent qui en furent les preludes, & les auant-coureurs, nous donnerent le moyen de nous eſleuer en mer, & d'en éuiter le danger.

En cette méme rade ſe rencontra vn autre batteau François qui n'en fut pas quitte à ſi bon marché : car il échoüa aux Grenadins, & s'y briſa miſerablement. Nous eſtions cependant bien auant dans noſtre route, Dieu permettant que cét Houragan, dans ſa plus haute violence, nous ſeruit de vent arriere pour nous porter où nous voulions aller.

On appelle Houragan dans les Iſles vne tempeſte extraordinairement violente, qui agite la mer auec tant de furie qu'elle ſemble monter iuſques au Ciel, & s'entr'ouurir iuſques aux abyſmes : les nauires qui ſont pour lors aux rades, ou dans les ports, ſe briſent à la coſte ; pour

ce que cette tempeſte fait dans l'eſpace de vingt-quatre heures tout le tour du compas, & il ſouffle de toute ſorte de vens: en ſorte que ſi vous eſtes à couuert de l'vn, l'autre ne manquera pas de vous perdre, ſur terre elle renuerſe les maiſons; jonche d'arbres les campagnes; coupe au pied tous les Magnocs, de la racine deſquels on fait le pain; briſe les Petuns, & les Cannes de Succre; noye tous les viures; & ruine toutes les eſperances d'vne année. On dit en commun prouerbe que petite pluye abbat grand vent, on voit icy tout le contraire: la pluye eſt continuelle pendant le Houragan, & le vent ne s'apaiſe pas: le Ciel s'obſcurcit ſi prodigieuſement que du iour il en fait la nuit: il ne ſe trouue aucun lieu d'aſſeurance ny ſur la terre, ny ſur la mer: on abandonne les maiſons de peur d'y eſtre accablé par leur ruine: on n'oſé ſe tenir dans les bois, de crainte d'eſtre écraſé par la cheute des arbres: le lieu le plus aſſeuré eſt la raſe campagne; mais la pluye, qui tombe à ſeaux, perce dans vn moment les habits: & ce qui eſt de plus facheux, il faut ſouffrir cette incommodité pendant vingt-

quatre heures, ſans y pouuoir apporter de remede.

Les Iſles ſont ſuiettes aux Houragans, mais la terre ferme en eſt exempte : Il n'eſt à craindre que quatre mois de l'année, qui ſont Iuillet, Aouſt, Septembre, & Octobre. On dit que les tremblemens de terre, qui ſont aſſés frequens aux Iſles, en ſont les auant-coureurs, & luy ſeruent de pronoſtique : pour en parler ſainement, la veritable cauſe nous en eſt inconnuë, quoy que les Caraïbes la reiettent ſur les Europeans, & aſſeurent qu'auant leur venuë dans ces contrées ils n'en auoient iamais veu. Les anciens habitans François ſemblent fauoriſer leur ſentiment : car ils diſent qu'au commencement qu'ils y vindrent, à peine y en auoit-il vn en dix années : & que depuis ils les ont veus reglés de ſept en ſept ans : s'il eſt ainſi, il faut que les pechés des hommes s'y ſoyent bien multipliés; puiſque nous en auons veu quatre en trois années conſecutiues, vn en l'an 1651. vn autre en 52. & 2. en l'année 1653. dont celuy-cy, à l'occaſion duquel i'en parle, arriua le 13. iour de Iuillet; & le deuxiéme, le premier iour d'Octobre.

Il eſt vray que cette tempeſte qui met en feu la mer, & tous les autres élemens en confuſion ne traitte pas également mal toutes les Iſles ; bien que toutes s'en reſſentent d'vne façon, ou d'autre : car elle exerce pour l'ordinaire ſa violence ſur vne, ou deux ſeulement. Celle du treiziéme Iuillet fut ſi funeſte à ſaint Vincent, qu'elle renuerſa les caſes, & en entraina pluſieurs dans la mer, fit mourir quelques Sauuages, arracha tous les viures, & y laiſſa des marques qui ne ſeront effacées de bon nombre d'années. Le Pere Aubergeon qui pour lors eſtoit dans cette Iſle, m'écriuit, que le bon vieillard Caraïbe, qui l'auoit receu auec tant de bien-veillance dans ſon Carbet, voyant le deſordre de cet Houragan, luy auoit dit, Ne t'étonne pas mon compere, le *Maböïa* (c'eſt a dire le Diable) ne peut ſupporter que tu nous enſeignes le chemin du Ciel, c'eſt luy qui a excité cette tempeſte qui paſſera bientoſt, ne t'en étonne pas.

Le Houragan de l'année 1652. ne s'eſtoit pas fait moins reſſentir à Saint Chriſtophle : car il briſa, au quartier de la pointe de Sables, où ie demeurois pour lors,

quatre ou cinq nauires chargés de marchandises, qui n'attendoient que l'heure de leuer l'anchre : entre ces vaisseaux il y auoit vne grande flute Hollandoise qui resista plus long-temps à la mer que les autres, & me donna moyen de secourir deux hommes qui n'attendoient que la mort sur l'arriere de ce vaisseau; comme ils ne sçauoient pas nager, ils n'osoient se ietter à la mer, comme auoient fait leurs compagnons : l'vn estoit Catholique, habitant de la Gardeloupe, & l'autre Huguenot, & Chirurgien de sa vacation : comme ie les vis en ce danger, ie leur fis signe du riuage où i'estois, qu'ils demandassent pardon à Dieu de leurs pechés, & qu'ils se disposassent à en receuoir l'absolution ; ce qu'ils firent, s'estans tous deux mis à genoux pour cet effet, les yeux, & les mains vers le Ciel : & peu de temps aprés ils se tournerent de mon costé, & baisserent la teste, pour demander l'absolution ; L'heretique aussi bien que le Catholique, l'ayant reçeuë, le Huguenot se ietta en mer, pour tâcher de se sauuer, mais la mer estoit si rude qu'il y fut bientost englouty. Le Catholique se tint

quatre ou cinq heures durant sur vne piece du débris de ce vaisseau, pendant lesquelles nous nous efforçâmes de le tirer de ce danger, mais inutilement: I'auois obligé plusieurs François, Anglois, Hollandois, Sauuages, & Negres à se mettre à la nage, pour l'aller secourir; mais le vent, & la mer les en repoussoient si rudement qu'ils ne purent iamais en approcher, non pas méme luy faire tenir vne corde, à laquelle on auoit attaché vne pierre, pour luy ietter. Mais enfin Dieu luy voulant donner la vie, six ou sept ieunes hommes s'aduiserent d'aller à luy, portans chacun vn baston en vne main, sur lequel ils s'appuyoient quand le flot les enleuoit, & de l'autre ils s'attachoient à vn de leurs compagnons: ce qui leur reussit si bien qu'ils l'amenerent à terre tout meurtry des coups que les pieces de ce vaisseau fracassé luy auoient donnés dans l'agitation de la mer. Mais reprenons nostre route, de laquelle ce Houragan nous a detourné.



CHAPITRE III.

Nostre arriuée à Oüarabiche, & le depart du Pere Méland pour saint Thomas.

APrés auoir employé beaucoup de temps inutilement à attendre le vent fauorable pour aller à Coupenam, & auoir esté arrestés sur mer par plusieurs calmes pendant nostre voyage ; nous arriuâmes enfin heureusement à nostre Carbet d'Oüarabiche, le neufiéme iour d'Aoust de l'année 1653. & fûmes receus des Galibis auec de grands témoignages de ioye, & d'amitié. Ces pauures gens nous rendoient tous les seruices dont ils se pouuoient aduiser ; nous mesuroient des yeux, & ne se pouuoient saouler de nous regarder : ils ne sortoient de nostre Case que sur la nuit , & nous disoient que tous les Carbets du pays s'estoient réjouys de nostre arriuée.

Ils nous mirent en main deux lettres, que quelques Sauuages venus de saint

Thomas auoient apportées à Oüarabiche en l'absẽce du P. Méland: l'vne, qui estoit Latine, estoit écrite par Dom Martin de Mendosa, qui commande dans cette place, & se qualifie Duc de la Guiane, & Gouuerneur perpetuel de l'Isle de la Trinité: & l'autre, qui estoit Françoise, par vn de ses principaux officiers, nommé Dom Frantique: celle-cy seruoit d'adresse à la latine, qui n'auoit point de superscription.

Ce Gouuerneur faisoit sçauoir au Pere Méland qu'il se reconnoissoit obligé à Dieu de luy auoir donné la connoissance de sa venuë dans la Prouince d'Oüarabiche: & le supplioit de se transporter à saint Thomas, où il rencontreroit des rafraichissemens capables de luy faire oublier les fatigues d'vn long, & penible voyage; & des peuples tres-nombreux à instruire, & à catechiser, qui ne desiroient rien tant que le Baptéme, & la connoissance de nos mysteres; satisfaction qu'il ne leur pouuoit donner, pour n'auoir aucun Ecclesiastique qui les pût assister en cette necessité. L'adiointe de l'officier disoit le méme en substance; & toutes deux l'asseuroient qu'il y auoit

de plus grands biens à faire en ce lieu-là, que par tout ailleurs. Voycy la copie de ces deux lettres aux mémes termes qu'elles furent écrittes. Commençons par la Françoise, au dessus de laquelle estoient ces mots :

La presente, soit donnée au Reuerend Pere. En Oüarabiche.

MON R. P.

La presente sera pour vous aduertir que les Sauuages nous ont appris qu'il y auoit en Oüarabiche vn Religieux lequel estoit là pour enseigner la foy Catholique : & le Seigneur Gouuerneur vous demande que si vous voulés venir en toute asseurance pour enseigner grande quantité de Sauuages qui ne demandent que de se rendre Catholiques : Nous n'auons point icy de Religieux, & se faisant vous obligerés le Seigneur Gouuerneur, & tout le reste des Espagnols. Autre chose ne vous sçaurois que mander ; sinon que ie demeureray

Fait à Orinoc le 29. de Septembre 1652.

Vostre Seruiteur *Dom* FRANTIQVE.

Voicy la copie de la lettre Latine, qui estoit sans inscription, la Françoise luy seruant d'adresse, comme nous auons dit.

RR. P.

Non sine diuini numinis singulari beneficio factum puto vt ad notitiam meam vestræ paternitatis ibi assistentia perueniret, quia cum ad exemplum Christi Domini, & Apostolorum, palam, & non in occulto, maxime apud infideles sermocinari debeant Euangelicæ doctrinæ prædicatores, quod ibi repugnare video. Vestram paternitatem huc voco, desiderans vt Pagani fauore vestræ præsentiæ, luce fidei illuminati ianuam Baptismi optatius & facilius ingrediantur: hic totum habebit vestra paternitas quod ad iter impellat, hic quod itineris longi labores subleuet, vbi tot gentes, & nationes, absque strepitu armorum, sed spiritus persuasione Euangelicam doctrinam accipient, propter cum Christianis communicationem, quæ illos

ad fidem suscipiendam suauiter dispositos semper habet. Valeat vestra Paternitas.

Ex ciuitate S. Thomæ d'el SS. Sacramento de Guayana. 12. mensis Octobris anni 1652.

Humilis Seruus vestræ Paternitatis.
D. Martinus de Mendosa y de la Itos.

Bien que ces lettres semblassent fauoriser nostre dessein, non seulement en ce qu'elles nous appelloient dans vn nouueau poste; mais encore pource que l'établissement de cette mission asseuroit celle d'Oüarabiche, à laquelle les seuls Espagnols pouuoient apporter quelqu'empéchement: Nous prîmes neantmoins du temps pour deliberer de cette affaire, iugeans bien que si cette demande sembloit d'abord auantageuse à la conuersion des Sauuages, elle nous deuoit estre suspecte, venant de la part d'vn Espagnol ennemy des François. Enfin, aprés auoir agité cette affaire, nous arrétâmes que le Pere prendroit ses seuretés; qu'il ne passeroit point à saint Thomas qu'il ne fut mieux informé de

l'intention des Espagnols, & qu'en attendant il demeureroit auec les Galibis les plus voisins de la riuiere d'Orinoc.

Il partit donc d'Oüarabiche le seiziéme iour de Sept. de l'année 1653. Mais ce ne fut pas sans beaucoup d'opposition de la part de nos Galibis, qui pour nous détourner de ce dessein nous rapportoient les cruautés que les Espagnols auoient autrefois exercées sur les pauures habitans du pays : & nous representoient que comme alliés des Galibis, & ennemis des Espagnols, nous auions suiet de craindre, qu'ils ne nous appellassent dans le lieu de leur domaine pour se défaire de nous.

Le Pere ayant appris qu'vne bande de Galibis se disposoient pour aller querir les ossemens de quelques vns de leurs guerriers qui auoient esté tüés prés de la riuiere d'Orinoc, s'addressa au chef de cette trouppe, pour obtenir de luy qu'il put y aller en sa compagnie : ce qu'il luy promit; mais ayant changé d'auis il retira sa parole, allegant pour excuse que *ses Boüitouli*, c'est à dire ses camarades, *s'y estoient opposés, & qu'ils luy auoient representé qu'il seroit repris, & maltraitté de toute*

leur nation, s'il arriuoit que les Espagnols, qui estoient méchans, le fissent mourir. Le P. qui méprisoit tous ces dangers, ne laissa pas de partir pour Orinoc, où il arriua heureusement auec trois ieunes hommes François, nonobstant la difficulté des chemins, & le débordement des riuieres.

Vn bruit courut, quelque temps aprés son depart, qu'il estoit mort : Ie n'entendois autre chose des Sauuages, sinon que le Pere auoit esté attaché au Pilory, par les Espagnols, & qu'ils l'auoient fait pendre par leurs Esclaues Negres : quelques vns adioûtoient, qu'ils l'auoient veu attacher à vn arbre, où il estoit demeuré pendu trois iours ; au bout desquels ils auoient enleué son corps. Tous ces discours ioints à la creance que les Galibis auoient, que les Espagnols, ennemis des François, l'appelloient à S. Thomas pour le mal-traitter, leur faisoient adiouter foy à cette mauuaise nouuelle ; qui se répandit si auant dans le pays, que les Sauuages les plus proches d'Orinoc, aprés en auoir donné auis à tous les autres de la Prouince d'Oüarabiche, m'enuoyerent vn homme exprés pour me coniurer d'en auertir les François des Isles

afin de venger conioinctement auec eux vn acte si cruel. Celuy qui pressa le plus cette affaire fut vn des principaux Capitaines des Galibis, lequel proposoit de diuiser les troupes Françoises en deux corps, pour en faire passer l'vn par l'embouchure d'Orinoc, & l'autre par la Prouince d'Oüarabiche.

Cette mort m'estant confirmée de tant d'endroits, ie me crus obligé d'en donner auis à nos Peres, afin qu'ils fissent pour luy les suffrages, & les prieres ordinaires de nostre Compagnie : Mais trois mois aprés que ie leur eus fait sçauoir cette nouuelle, ie receus vne lettre du Pere Méland, dattée du vingt-quatriéme iour de Ianuier de l'année 1654. qui portoit que, *Nonobstant toutes les fatigues, les incommodités du chemin, & les accés d'vne facheuse fiéure il estoit arriué à Saint Thomas, où les Espagnols auoient pris d'abord quelqu'ombrage de luy à cause de trois ieunes hommes François qui estoient en sa compagnie, & de l'absence du Gouuerneur de la place : ce qui l'auoit obligé de demeurer auec eux l'espace de six semaines entieres sans sortir de leur habitation, pour leur oster tout suiet de soupçon ; aprés lesquelles*

il

il auoit pris la liberté de paroître au dehors, & de visiter les Sauuages du voisinage ausquels deuant que d'aller à Saint Thomas il auoit laissé en garde quelques petits presens qu'il leur vouloit distribuer. Il ne s'estoit pas souuenu cette fois qu'il ne faut rien monstrer aux Sauuages qu'on ne leur veüille donner : aussi n'en eut-il d'autre réponse, sinon que ne le voyans point, pendant vn si long-temps, ils auoit cru qu'on l'auoit fait mourir, & ainsi qu'ils s'estoient seruy de ce qu'il leur auoit laissé entre les mains.

Ce fut le fondement du faux bruit qui courut pour lors de sa mort, pource que les Sauuages voisins des Espagnols ayans donné leurs soupçons pour des nouuelles certaines aux Galibis, & ceux-cy à toutes les nations confederées de la Prouince, on tint sa mort pour indubitable dans tout le pays. Le Pere adioûtoit dans sa lettre, que les Espagnols qui auoient esté détrompés, & qui auoient reconnu la sincerité de ses intentions luy auoient donné tout pouuoir d'exercer en ce quartier les fonctions de nostre Compagnie, & d'y trauailler à l'instruction, & conuersion des Sauuages. De

puis cette lettre nous n'auons appris aucune nouuelle de luy, & en attendons tous les iours.

CHAPITRE IV.

Des auantages, & des merueilles de ce pays.

Bien que cette partie du continent soit ſuiette à quelques vnes des incommodités qui ſont aux Iſles; elle a neantmoins de ſi grands auantages, qu'ils ſont capables d'en faire oublier toutes les diſgraces : la terre y porte le petun, les cannes de ſuccre, l'Indigo, le coton, la caſſe, le gingembre, & generalement tout ce qui rend le ſeiour des Iſles ou agreable, ou profitable; & de plus beaucoup d'autres commodités dont elles ſont dépourueuës.

Cette terre eſt arrouſée de pluſieurs grandes riuieres, qui l'embeliſſent, & qui la rendent feconde. Elle eſt ornée de belles campagnes que les Eſpagnols nomment *Sauanes*, pleines d'herbage pour le beſtail: mais inutiles aux Sau-

uages qui ne nourrissent point d'animaux domestiques. I'en ay veu d'vne si grande étenduë que ie n'en pouuois pas découurir le bout. Elles sont bordées de bois de haute fûtaye de plusieurs especes inconnuës en Europe, & d'vne hauteur, & grosseur prodigieuse; qui sont verds en toutes les saisons de l'année, & qui portent des gommes aromatiques propres à diuers vsages: On rencontre ces forêts le long des ruisseaux, & des riuieres: les bords de la mer en sont aussi tous couuerts, mais c'est chose rare de trouuer des arbres dans les Sauanes dont ie viens de parler.

On se sert en ce pays pour le chaufage de bois de diuerses couleurs, rouge, blanc, verd, colombin, marbré, & méme de celuy qu'on appelle bois de Lettres si fort estimé dans l'Europe, qui seroient tous excellents pour de beaux ouurages. La Feugere qui n'est en France qu'vne petite plante, y croît en arbre de la grosseur de la cuisse, & de 18. & vingt pieds de hauteur: son bois est varié d'vn rouge noir, & d'vne couleur blanchatre. Les Roseaux y deuiennent de grands arbres. Les citroniers,

les orangers, & les limoniers y sont dans leur climat. On y trouue quantité de Palmistes de plusieurs especes; Nos Sauuages se seruent du fruit qu'ils portent pour en tirer l'huile de *Caraba* dont ils oignent leurs corps, & leurs cheueux: On dit que cette huile a plusieurs belles proprietés: ie m'en seruois pour brûler, & la trouuois incomparable pour cet vsage, n'ayant aucune mauuaise odeur, & la flame en estant aussi belle que de la cire blanche. Il y a vne autre sorte d'huile souueraine pour les blessures, qui est fort commune, & qui coule d'vn arbre quand on a fait incision dans son écorce: c'est vn baume que les François appellent *Caupaü*, & les Sauuages *Colocaï*: I'en ay veu des effets merueilleux.

Le Sené croist dans les campagnes de ce pays, sans y estre semé, ny cultiué. Les Abeilles sont fort communes dans les bois, le creux des arbres leur sert de ruche: elles sont beaucoup plus petites que celles d'Europe, & de couleur noire, aussi bien que leur miel, & leur cire: & ce qui est plus admirable, elles n'ont point d'aiguillon. Il y a des mines de

toutes ſorte de metaux, & méme d'or, & d'argent, ſelon l'opinion commune: on péche des perles en quelques vnes de ſes coſtes.

La multiplicité des oiſeaux qui ſont en ce continent eſt tout a fait admirable: il y en a peu de ceux de noſtre Europe: I'y ay veu pourtant des griues, des cailles, des ortolans, des Ramiers, des perdris, des feſans, & des tourterelles: mais le nombre des eſpeces particulieres à ce climat eſt preſqu'infiny: Ie ne feray mention que de quelques vnes. I'ay veu des Aigles d'vn plumage gris-blanc vn peu different des noſtres. Il s'y trouue vne eſpece d'oiſeau plus grand qu'aucun de ceux qu'on voit en Europe, il a les plumes griſes, les iambes, & le col fort long, & quaſi ſemblable à l'Autruche: Vn de nos François qui en auoit bleſſé vn d'vn coup de fuſil & qui luy auoit rompu l'aile, fut obligé de mettre la main à l'eſpée, pour ſe deffendre de cet oiſeau qui venoit à grand pas pour luy arracher les yeux de la teſte: il l'en frapa ſi adroitement qu'il luy coupa le col; mais, comme il ſe voulut mettre en deuoir de l'emporter, il trouua qu'il peſoit

autant qu'vn gros mouton. Les Occo font des oiseaux noirs qui ont vne hupe sur la teste, & font plus grands que les chapons. Les canars ont vne fois autant de corps que ceux de France.

Ie puis mettre au nombre des choses qui font les plus agreables à la veuë, cette belle varieté de plumage de tãt d'especes d'oiseaux qui sont perchés sur les arbres, & qui font comme vn beau tableau diuersifié de toute sorte de couleurs : le fons est d'vn beau verd qui ne consiste pas seulemẽt aux feüilles des arbres, qui, comme i'ay dit, sont toûjours verdoians en ce climat; mais aussi aux plumes des perroquets, & des Pericles, qui ont le plumage verd, & sont aussi communs en ce pays que les moineaux en France: sur ce fons la nature forme vn second Arc-enciel sur terre, qui n'a pas peu de rapport auec le Celeste ; on y voit vn mélange des éclatantes couleurs que fait le plumage des oiseaux, du rouge, du nacarat, de l'incarnat, du bleu celeste, de l'orangé, du iaune, du violet, du blanc, du noir, du feüille-morte, & d'autres couleurs toutes fort agreables à la veuë, tant il est vray que la nature se

ioüe dans ces beaux ouurages, & que Dieu se plaist à se faire admirer dans ses Creatures.

Les Spatules, dont i'ay parlé cy-dessus, ne s'auancent guere dans les terres, & ne bougent de l'embouchure des riuieres; mais les Flamans entrent plus auant dans les bois, & dans les campagnes, ce sont des oiseaux aussi grands que des coqs-d'inde, & d'vn beau plumage; rouge ordinairement, & quelque fois varié de plumes noires, blanches, & rouges: les ieunes sont toûjours blancs, aussi bien que les Spatules; mais leurs plumes rougissent à mesure qu'ils croissent, & deuiennent grands: ils ont le col long de trois pieds, & les iambes d'vn pied & demy: leur bec est grand, fait en forme de cueilliere, moitié noir, & moitié rouge. Les Arras ont autant de chair que les pigeons de France, sont d'vn plumage bleu, & nacarat, & ont le bec crochu: Les Ganiuets leur sont quasi semblables en grandeur du corps; mais de couleur differente: leurs plumes sont beaucoup plus éclatantes, & variées d'orangé, de rouge, & de bleu. Il y a vne espece de Pies beaucoup plus grandes

que les noſtres , qui ont vn long bec crochu , de couleur d'incarnat , & de iaune, où feuille-morte : elles ont le plumage noir, la queuë longue, des plumes rouges aux extremités des ailes ; & ſur le deuant vne bauete blanche : cet oiſeau ne marche iamais qu'en ſautant cõme les Pies, & eſt appellé des Sauuages *Coaké.*

Ie ne parle point des poules qu'ils nourriſſent auſſi bien que nous, & dont ils mangent les œufs , méme quand ils ſont couués, ny d'vn million d'autres eſpeces d'oiſeaux que i'ay veus, ou dont i'ay oüy parler. I'ajoûteray ſeulement que tous les oiſeaux de ce pays ſont bons à manger, & méme ceux de proye, comme les Autours , & les Tiercelets. Ie paſſe aux reptiles , & aux poiſſons , pour parler en ſuite des animaux de terre.

On trouue en ces contrées quantité de reptiles excellens à manger : outre les tortuës de mer dont ie parleray plus bas,on en rencontre dans les riuieres , & dans les Sauanes , ou prairies ; comme pareillement dans les bois ; qui ſont toutes de differente eſpece, deux fois plus grandes que celles de France, & d'vn manger fort delicieux. Ce pays produit

quatre ou cinq ſortes de Lezars, qui ſont d'vn tres bon gouſt, & qui n'ont rien d'horrible, ny de deſagreable que le nom, & la figure. Il s'y rencontre des Grenoüilles d'vne ſi prodigieuſe grandeur qu'vne ſeule eſt capable de remplir vn plat tout entier : on y eſt quelque fois agreablement trompé, en prenant la chair pour celle d'vn poulet. On void de quatre ou cinq ſortes de Tatous qui ſont d'vn excellent manger ; c'eſt vn reptile qui marche à quatre pieds, auſſi bien que la tortuë, auec laquelle il a beaucoup de reſſemblance, de la méme grandeur que celles dont ie viens de parler, & portant ſa maiſon comme elles ; mais on diroit à le voir, qu'il eſt armé de fer, parce que ſon écaille eſt compoſée de bandes, qui entrent les vnes dans les autres, & qui ſont ſemblables à celles de nos braſſars, & cuiſſars de fer.

I'auouë que tous les reptiles de ce pays ne ſont pas ſi agreables, ny ſi vtiles aux habitans que ceux dont ie viens de parler. Il s'en trouue qui ſont ennemis de l'homme, comme des ſerpens de pluſieurs eſpeces. Ceux qu'on appelle Serpens à ſonnete, qui ſe iettent ſur les

hommes lors qu'ils y penſent le moins, ſont fort à craindre ; mais la nature toûjours ſage, leur à donné vne bource auec vne petite pierre dedans qui fait du bruit, comme vne clochete de plomb, lors qu'ils ſe remüent, & qu'ils ſe diſpoſent à s'élancer ſur les hommes, pour les auertir du danger : & c'eſt pource ſuiet qu'on les nomme Serpens à ſonnete. On en void d'autres ſur les riuieres, qui ſont auſſi gros, & auſſi longs que les plus grandes poutres des maiſons ; mais plus ils ſont peſans, moins ſont ils à craindre, pource qu'on a le moyen de les éuiter, & de s'en garentir. Les Scorpions de ce climat, ne ſont point veneneux : ils ne laiſſent pas neantmoins de picquer, & de faire enfler la chair de la groſſeur d'vne noiſete ; mais dans 24. heures de temps, on eſt guery ſans appliquer aucun remede, c'eſt ce que i'ay remarqué des reptiles de ce pays qui peuuent eſtre nuiſibles à l'homme. On y eſt encore importuné de quantité de fourmis, comme auſſi des Mouſtiques, & des Maringoïns (ce ſont de petits moucherons qui donnent bien de l'excercice) & méme d'vne eſpece de cirons

qu'on appelle Chiques, qui s'éleuent de la poussiere, s'insinuent entre cuir, & chair; & y font vlcere, si on n'est soigneux de les en tirer promptement. En échange de ces incommodités, on ne void en ce climat ny puces, ny punaises, ny autre vermine semblable, dont la persecution est si facheuse en Europe.

L'abondance du poisson est tres grande non seulement en ces mers, & dans les grandes riuieres, mais méme dans les plus petites. Quand nos Sauuages reuiennent de la chasse, les mains vuides, ils vont à la péche; & en moins de demi-heure on les voit reuenir tous chargés de poisson. Ils prenent les petits Crocodiles auec l'arc, & la fléche : car cette sorte d'animal, qui a coûtume d'éleuer sa teste hors de l'eau, comme pour ioüir de la beauté de la lumiere, donne belle prise à nos Archers pour les tüer à coups de fléche; ce qu'ils font ordinairement du premier ou second coup. Outre les poissons d'eau douce de toute sorte d'especes qui se péchent dans les riuieres, la Mer en fournit vne tres-grande quantité qu'on prend le long de ces costes, & à l'embouchure des riuieres.

Ie ne parleray en ce lieu que de deux, qui ſont les plus conſiderables, & qui ſont particuliers à ce pays.

Les Tortuës ſont de méme forme que celles qu'on voit en Europe; mais beaucoup plus grandes : elles ont ordinairement trois pieds de long, & deux & demy de large. On les prend ſouuent quand elles vont faire leurs œufs à terre: car comme c'eſt vn animal lourd & peſant, on n'a qu'à le renuerſer ſur le dos pour l'empécher de gagner la mer. Les femelles ſont ſi fecondes que ſe ſentans prés de leur terme elles déchargent vne grande quantité d'œufs, dans vne foſſe qu'elles font exprés ſur le bord de la mer; aprés les auoir couuers de ſable, elles ſe retirent dans leur élement, & les laiſſent éclore par la force du Soleil : on les voit au bout de quelque temps ſortir du ſable comme de petites grenoüilles, & ſe ietter en la mer.

Les œufs de Tortuë ſont fort bons à manger, ils ſont tous ronds, & gros comme ceux des poules ordinaires, ils n'ont point de coquille; mais ſeulement vne petite pellicule blanche, qui conſerue la glaire, & le moyeu: vne ſeule Tortuë

produit quelque fois iuſques à douze ou quinze cents œufs. Elle peut nourrir, cinquante ou ſoixante perſonnes pendant vn iour. C'eſt vne manne non moins abondante que delicieuſe en ce pays, particulierement quand on la mange toute fraiche : Il eſt vray que quand elle a eſté gardée quelque temps dans le ſel, elle deuient fort inſipide, & d'aſſés mauuais gouſt; mais elle peut ſeruir pour la nouriure des Eſclaues.

Le Caret eſt vne eſpece de Tortuë dont on fait moins de cas pour le manger que de la Tortuë franche; mais qui eſt beaucoup plus eſtimée pour les écailles qu'on en tire, qui ſont ſi fort recherchées en France, & dont on fait de ſi beaux ouurages. Cette marchandiſe eſt preferable aux autres, principalement en ce qu'elle n'eſt point ſuiette à ſe gâter, & que le tranſport en eſt facile.

Le Lamentin eſt vn grand, & puiſſant poiſſon, de quinze ou vingt pieds de longueur, qui a le mufle de Bœuf : on le prend comme la Balene : la chair en eſt auſſi agreable que celle du Veau, quand elle eſt mangée fraîche; mais lors qu'elle eſt ſalée elle perd beaucoup de ſa ſaueur.

Cet animal a quelques os dans la teste, qu'on dit estre souuerains pour dissoudre la pierre, & faire ietter le sable. Nos marchands viennent tous les ans, faire la péche de ce poisson, à la coste de ce continent ; & particulierement vers la riuiere des Amazones.

CHAPITRE V.

Continuation de la méme matiere.

IL me faudroit dresser vn amphitheatre beaucoup plus grand que ceux des anciens Romains, pour y faire voir cette innombrable multitude d'especes d'animaux qui ne parurent iamais dans nostre Europe: nous y verrions grande quantité de Maïpouli, que quelques vns estiment estre des Vaches sauuages, parce qu'elles sont fort semblables à celles que nous auons dans la Zone temperée : elles ont la peau de méme, le corps aussi gros, le pied fourchu ; mais plus petit, & la queuë & les oreilles du tout semblables : cet animal n'a point de cornes, & a la teste faite comme vn Asne : la chair en est

quasi rouge; mais elle ne laisse pas d'estre d'aussi bon goust que celle du Bœuf.

Il y a trois ou quatre sortes de Sangliers vn peu plus petits que les nostres; mais d'vn manger aussi delicat, ils marchent en troupe, & sont fort communs en ce pays. On y rencontre pareillement plusieurs especes de lapins , de conils, & de lieures : L'Oulana est l'incomparable, dont la chair est meilleure, & plus agreable qu'aucune autre de l'Europe : c'est vne espece de lieure qui est beaucoup plus grand que les nostres , bien qu'il aye les iambes plus petites ; il n'a gueres moins de corps qu'vn Agneau d'vn an.

Ce pays nourrit aussi quatre sortes de Tigres, dont les trois ont la peau marquetée; mais la quatriéme a le poil rougeatre, est semblable a vn Veau de six mois, & à la chair delicate, & fort bonne à manger. On ne voit autre chose sur les arbres que des Ecureüil, des Singes, & des Guenons de toute sorte d'especes, que les Sauuages mangent , & qu'ils trouuent bons à leur goust. Ie laisse quantité d'autres animaux ;qui sont propres à ce climat.

Il ſe trouue en ce pays des cheuaux, des brebis, des chevres, des aſnes, des Bœufs, & des pourceaux qui ont eſté portés par les Eſpagnols. Les cheuaux, & les vaches ſe ſont ſi fort multipliées en quelques endroits de l'Amerique qu'on ne les tuë que pour en auoir le cuir. Les Sauuages nourriſſent quelques chiens domeſtiques, ſemblables aux noſtres; mais ils ſont communément plus petits. Il y a dans les forets deux eſpeces de Cerfs, les vns ſont grands comme les noſtres, & leur ſont ſemblables en toutes choſes, excepté que leur bois n'a point de branches: & les autres ſont beaucoup plus petits: Iettons encore vn coup d'œil ſur la terre, ſur la mer, & ſur le Ciel, pour y remarquer quelques autres merueilles, & en loüer, & benir leur Auteur.

Les oiſeaux, & les animaux ſont plus feconds ce pays qu'en Europe, ils mettent au iour leurs petits beaucoup plûtoſt: ce qui vient de la chaleur extraordinaire du climat qui fait auancer les productions des animaux auſſi bien que tous les fruits de la terre.

C'eſt auec raiſon qu'Ariſtote a dit

qu'vne ſouueraine intelligence auoit mis la main à l'ouurage de la nature. Les oiſeaux de ce pays ne ſeroient pas en aſſeurance dans leurs nids, & ne pourroient éleuer leurs petits auprés des ſinges, & des guenons qui ſont dans nos forets, s'ils ne ſe ſeruoient de precaution, & de l'inſtinct que la nature leur donne : comme ils ſe voient banis des bois par ces voleurs, ils nichent ſur les riuieres ; & ſuſpendent leurs nids auec vn filet de la longueur d'vn pied, à l'extremité des branches qui panchent ſur le courant de l'eau : afin que ces beaux danſeurs qui ſautent ſi bien de branche en branche n'y puiſſent pas toucher ſans faire vn ſaut perilleux. I'ay veu des milliers de nids ſuſpendus de cette ſorte ſur la riuiere d'Oüarabiche ; ces oiſeaux ayment mieux tomber entre les mains des Sauuages qui vont, & viennent dans leurs Pirogues, qu'entre les griſes de ces cruels ennemis, Dieu eſt merueilleux en toutes ſes œuures.

Les poiſſons volans qu'on voit en ces mers ſont de la forme, & de la grandeur des harans ; l'Auteur de la nature voyant qu'ils ne ſe pourroient pas deffendre des

attaques des autres poiſſons, les a pour-ueus d'ailes pour en éuiter la perſecution : leur vol eſt ordinairement de huit, ou dix pas ; mais i'en ay veu ſouuent voler ſi loing que ie les perdois de veuë : leurs ailes ne ſont pas de plume comme celles des oiſeaux ; mais de la méme matiere que l'extremité de la queuë des poiſſons.

Les merueilles qui concernent le Ciel, ſont d'autant plus admirables, qu'elles ne ſont pas communes aux autres climats : Ie ne parleray point des conſtellations differentes de celles de l'Europe ; la plus remarquable deſquelles eſt la croix du Sud qui tourne autour du Pole antartique, & qui paroiſt fort éleuée à Saint Chriſtophle ; mais beaucoup dauantage en terre ferme, à cauſe de la proximité de la ligne. Ie me contenteray de deux petites remarques, dont l'vne eſt que les iours & les nuits ſont preſque toûjours égaux ; & le ſont entierement, ſans aucune difference, hiuer & eſté, ſous la ligne.

L'autre eſt que les crepuſcules y ſont beaucoup moindres qu'en Europe, & qu'aux plus grands iours ils ne durent pas

plus de demy-heure. Ce qui donnera peut-eſtre de la peine à nos Aſtrologues, qui tiennent pour maxime aſſeurée que l'Autore commence le matin, & le crepuſcule finit le ſoir, quand le Soleil eſt au ſeiziéme, dix-huitiéme, ou vingtiéme degré au deſſous de l'horizon; car ils ne ſçauroient trouuer leur compte en ce climat, ou il faut qu'ils auoüent que le crepuſcule commence; & finit, quand le Soleil eſt au ſept ou huitiéme degré de l'horizon, puis qu'il ne fait que quinze degrés dans vne heure : d'où, par ſuite neceſſaire, ils doiuent inferer qu'il n'y a point de regle vniuerſelle en cette matiere, & que d'autant plus que le Soleil tombe à plomb; & plus directement, moins grand auſſi eſt le crepuſcule : comme il arriue en noſtre terre ferme de l'Amerique; où la ſphere eſt quaſi renuerſée, & où le Soleil biaiſe moins au tour de l'horizon qu'il ne fait en Europe.

Il faut adioûter que l'air y eſt plus pur, & plus net, à cauſe que le Soleil par ſes violentes chaleurs y diſſipe bien dauantage les vapeurs, & les exhalaiſons; d'où il arriue qu'il eſt moins propre à reflechir la lumiere, & conſequemment le cre-

puſcule qui ſe forme par cette reflexion doit eſtre plus petit ; l'air n'eſtant eſpaiſſi que des exhalaiſons , & des vapeurs qui s'éleuent continuellement de la terre, & de l'eau , leſquelles le Soleil n'a pas encore pû diſſiper. Mais ie m'apperçois que ie fais icy l'Aſtrologue, pourſuiuons noſtre deſſein.

CHAPITRE VI.

Du grand nombre des Sauuages de ces contrées , & de leur police.

LEs Auteurs qui ont écrit de ces contrées, & qui ne parlent que des nations voiſines de la mer, en nomment vne ſi grande quantité que c'eſt choſe étonnante : ils diſent qu'il y a des Yaïos, des Maraons, des Sapaï, des Nourakes, des Piragoti, des Mayi, des Aricouri, & vne infinité d'autres peuples, dont le denombrement ne pourroit eſtre qu'ennuyeux. Le Pere Méland nous a dit diuerſes fois que dans les courſes qu'il auoit faites auec les Galibis, il auoit veu

plus de soixante nations differentes: sur la seule riuiere d'Oüarabiche, en cinquante lieuës de pays i'en ay remarqué 6. à sçauoir les Paria à l'entrée, & prés de son embouchure: les Arôtes vingt ou vingt-cinq lieuës au dessus: les Saïmagotes à la droite, & les Aroüagues à la gauche: les Galibis plus auant que ceux-cy: & les Coré prés de sa source. On peut iuger du reste de ce que ie viens de dire.

Les Sauuages de ces contrées sont extremement feconds, à cause de la chaleur du climat, & de la bonté du pays, ce qu'on peut iuger par le grand nombre de personnes qui habitent dans la Prouince d'Oüarabiche, où i'ay demeuré cinq ou six mois: pendant lequel temps ie n'ay pas remarqué deux fois le méme visage, parmy les estrangers qui me venoient visiter, nonobstant qu'il ne se passât point de sepmaine que ie ne visse deux ou trois bandes de Sauuages de quinze ou vingt personnes, & souuent de trente ou quarante, qui venoient de loin au carbet où i'estois, & d'où ie ne pouuois sortir à cause de mon indisposition. Ie ne crois pas beaucoup m'éloigner de la verité, si i'asseure que ce pays

eſt, peu s'en faut, auſſi peuplé que les campagnes de France, & que la Guiane, que ie n'ay pas veuë, probablement ne l'eſt pas moins, pource que la terre y eſt la méme, & que les mémes auantages s'y rencontrent pour l'entretien de la vie.

Ie viens au témoignage d'autruy, & m'arréte à celuy de l'Illuſtriſſime Eueſque de Chiapa, Barthelemy de las Caſas, Eſpagnol de nation, & Religieux de l'ordre de ſaint Dominique, qui en parle comme témoin oculaire : il aſſeure dans le liure qu'il a fait des tyrannies, & des cruautés que les Eſpagnols ont exercées dans l'Amerique, que les terres du continent qui ſont les plus proches de l'Iſle qu'on nomme Hiſpaniola (dans laquelle il dit auoir veu plus de trois millions de Sauuages) *ſont remplies de perſonnes*, *comme les fourmilieres de fourmis*, & que *Dieu a mis en ce pays le goufre, ou la plus grande quantité de tout le genre humain*, & qu'il *créa ces gens infinis*. Ie n'adjoûte rien à ſes parolles, ie les rapporte fidelement comme elles ſont couchées dans ſon traducteur. Il me ſemble que c'eſt exprimer vne multitude qu'on ne ſçauroit nombrer, & que ce ſeroit perdre inutilement

le temps de m'arréter dauantage à prouuer que ces contrées sont fort peuplées. Ie passeray donc outre dans mon dessein, & traitteray dans la suite de ce chapitre de leur police.

A vray dire les Sauuages n'ont point de police, chacun fait ce que bon luy semble, ils n'ont ny loix, ny Magistrats, & ne reconnoissent que leurs Capitaines, qu'ils respectent, & ausquels ils obeïssent, mais par inclination plûtost que par deuoir: ils n'ont aucune superiorité, ny dependance les vns des autres, ils ne recompensent point les belles actions, & ne punissent pas les mauuaises. Voicy la forme qu'ils tiennent pour la condamnation des criminels. Comme ils ne reconnoissent point d'autre crime que l'homicide, aussi est il le seul qu'ils punissent: ce qu'ils font de cette sorte. Les Capitaines s'assemblent pour faire le procés au criminel, & dans cette Tournelle il est condamné à receuoir vn coup de Boutou, c'est à dire vn coup de massuë, sur la teste; mais leur coûtume est de differer trois ou quatre mois l'execution de la Sentence, pendant lequel temps le coupable peut se retirer; les prisons,

& les fers n'estans pas en vsage parmy ces peuples. De sorte que c'est plûtost vn banissement, qu'vn Arrest de mort: cette punition neantmoins ne laisse pas d'étre considerable, puisque les criminels sont obligés de quitter leur pays, d'abandonner leurs parens; & de transporter ailleurs leur famille. I'auouë que cette lâcheté à venger les crimes est en eux aucunement reprehensible, à cause de la licence de tout faire qui est fomentée par ce moyen.

Les enfans n'obeïssent à leurs parens qu'autant qu'il leur plaist; car ils n'exercent aucun châtiment sur eux, & ne les menacent pas méme de parolle: ils les font obeïr par douceur & par amour, plûtost que par crainte. Leur obeïssance, & leur respect enuers eux est neantmoins si grand, que ie ne crois pas qu'il y en ait de plus obeïssans, ny de plus respectueux dans le monde.

Il n'y a point de vilage, ou de Carbet qui n'ait son Capitaine: qu'ils éleuent à cette dignité de la sorte. Aprés auoir fait chois d'vn homme qui se soit signalé en guerre contre les ennemis, ou qui ait mis à mort quelque beste feroce, ils le font

ieûner à la Caſſaue, & à l'eau, pendant vn mois, l'obligent d'aualer pluſieurs fois du ius de Petun à pleines éculées, & le foüetent rudement auec de grands foüets, qu'ils nomment *Macoali*: que s'il endure toutes ces choſes auec courage, & ſans témoigner de douleur, il paſſe pour Capitaine. Ils ont cette creance, & cette ſuperſtition, que s'ils n'vſoient de cette ceremonie, ils ne ſeroient pas heureux à la guerre. Ils font encore le méme traittement à pluſieurs autres perſonnes pour les faire reüſſir en leur eſtat & condition. I'ay peine à croire que tous les Capitaines des Carbets particuliers s'aſſuietiſſent à cette ceremonie; peut-eſtre n'eſt elle ordonnée que pour ceux qui ont charge de conduire les autres à la guerre: on en pourra découurir la verité auec le temps.

La façon de faire la guerre eſt la méme parmy tous les Sauuages de l'Amerique: ils ne donnent iamais de bataille; mais ils dreſſent des embuches à leurs ennemis, & font ſouuent des courſes ſur leurs terres pour les ſurprendre. Ils aſſomment ce qu'ils trouuent d'hommes, & d'enfans, & enleuent les filles, & les

femmes pour en faire des esclaues ; qui, à vray dire, n'en ont que le nom, puis qu'ils les traittent comme si elles estoient de leur propre nation, & que souuent méme ils les épousent. S'ils vont au combat cōme des Renars se seruans de finesse ; ils font leur retraitte comme des Lievres, craignans qu'on ne leur coupe chemin.

Ils ont pour maxime de ne laisser iamais les corps de ceux qui ont esté tués entre les mains de leurs ennemis : & s'exposent à toute sorte de dangers pour les retirer, perdans souuent beaucoup plus de monde en cette occasion, qu'ils ne font dans le combat.

Leurs armes pour fraper de loin sont l'arc, & la fléche : le Boutou leur sert quand ils viennent aux mains, ils n'ont point encore l'vsage des armes à feu dans la terre ferme, & en ont grande apprehension : dont ie ne veux point d'autre preuue que ce qui arriua quelque temps deuant mon depart d'Oüirabiche. Le garçon François, qui estoit auec moy en ce pays, ayant tiré vn coup de mousquet dans la teste d'vn Taureau, quelques Sauuages qui estoient presens, & qui se tenoient à l'écart, furent si fort étonnés

de voir cette beſte renuerſée, les quatre pieds en l'air, qu'ils firent vn grand cry de ioye, ſe diſans les vns aux autres; Que ne feroit ce garçon contre nos ennemis, puiſque d'vn ſeul coup il a mis par terre vn ſi grand animal?

Les Sauuages de ce pays ne ſont pas cruels, non pas mémes enuers leurs plus grands ennemis, qu'ils ne tourmentent pas, & qu'ils ne font point languir comme les Canadois: leur coûtume eſt de les aſſõmer d'vn coup de Boutou. Quelques vns ont voulu dire qu'ils les mangeoient, comme font pluſieurs autres nations de l'Amerique; mais ie n'ay pas remarqué cette pratique en nos Sauuages: ſeulement eſt-il vray qu'ils coupent quelque fois vne main, ou vn pied du corps mort de leur ennemy, qu'ils font roſtir à petit feu, iuſqu'à ce qu'il n'y ait plus de ſubſtance; pour les conſeruer ſans putrefaction. Ce qu'ils font plûtoſt par parade, & pour faire monſtre de leur valeur, que par gourmandiſe, ou par cruauté. Ils produiſent ces triſtes reliques dans leurs aſſemblées, & en preſentent vne petite miete ſur la pointe d'vn couteau aux plus conſiderables; dont la pluſpart refuſent de manger.

Vn Arôte me voyant vn iour fort careſſé dans vn village voiſin du nôtre, où ie m'étois tranſporté pour diſpoſer au Bapeſme vn Capitaine Galibi qui auoit eſté mordu d'vn Serpent, & me voulant faire, comme tous les autres, quelque petit preſent, m'apporta pour regale, dans vn panier, vn pied, & vne main d'Aroüague, & m'inuita d'en manger, de quoy luy ayant témoigné de l'horreur, & declaré que Dieu eſtoit fâché contre ceux qui mangeoient leurs ennemis, il ferma ſon panier, & ne m'en parla pas dauantage. Traittons maintenant de leurs mariages.

Quãd la recherche a eſté faite, & qu'elle a eſté agreé par les parens, ils font vn feſtin à leur mode, auquel ils inuitent tous les Sauuages du voiſinage: où, aprés qu'on a bien beu, le mary ſe met ſur le lict de nopces, & la ieuneſſe y conduit peu de temps aprés la femme, & deſlors ils ſont cenſés mariés. Ces mariages pourtant ne ſont pas indiſſolubles; vn mary peut repudier ſa femme, ſuiuant la coûtume du pays: ce qui ſe fait neantmoins rarement. La ſeparation des biens n'y eſt point en vſage, pource que toutes choſes eſtans quaſi communes parmy ces peuples, elle n'y peut auoir de lieu.

Bien que la pluralité des femmes soit permise à nos Sauuages, la plusparr neantmoins se contentent d'vne seule: dont la cause, à mon aduis, est la crainte qu'ils ont d'estre obligés à trauailler pour les nourrir; & non l'amour de la vertu qu'ils ne connoissent pas. Ils doiuent de plus seruir leurs beau-peres, comme s'ils estoient leurs esclaues : ce que ie vis à Oüarabiche, où ayant fait marché auec vn Sauuage, pour quelques reparations de ma case, il fit faire la besoigne à son fils, & à son gendre, & retint le salaire dont i'auois conuenu auec luy. I'appris depuis que la coûtume estoit telle parmy ces peuples. De sorte que s'ils ont quelque satisfaction à auoir plusieurs femmes, ils l'achetent si cherement, qu'il y en a fort peu qui la recherchent; & ie ne doute pas qu'il ne nous soit facile de leur faire renoncer à ce droit pretendu.

Nonobstant cette pluralité de femmes, il n'est pas croyable combien grande est la paix de leur famille: bien loing d'auoir des jalousies, & des disputes les vnes contre les autres, elles s'entr'aiment comme sœurs, se respectent, & s'étu-

dient à viure d'intelligence : ce que l'vne veut, l'autre le veut aussi, auec vne deference qui n'a rien de sauuage. Ie ne doute point que la consideration de leur mary commun ne soit le ciment de leur amitié, qui leur fait aimer les enfans des autres femmes, autant que les leurs propres.

Les Femmes ont vn si grand respect pour leurs maris, qu'elles les seruent & leur obeïssent, comme si elles estoient leurs esclaues : elles leur preparent & leur portent leur manger dans la place publique, où ils ont accoûtumé de prendre leur repas, se tenans ordinairement debout pour les seruir ; & quand ils ont presqu'acheué de manger elles prennent vn morceau de ce qui reste. Le soir estant venu elles portent le *Amact*, où le lict de leur mary dans le bois, & le matin le rapportent dans le Carbet : comme la coûtume de ces peuples est de porter leur lict par tout où ils vont, leurs femmes ont accoûtumé de leur rendre ce seruice, quand ils ne s'éloignent pas du lieu de leur demeure : ce que ie leur voyois pratiquer dans les visites qu'ils me rendoient, leurs femmes marchants

deuant, & venant attacher leur Amact en ma case; d'où elles se retiroient incontinent: la visite estant finie, la femme reuenoit promptement reprendre le lict, pour le porter aprés son mary.

Ce que i'admire le plus, est, que les femmes pratiquent ces choses auec vne grande douceur, & sans en témoigner de mécontentement. Les maris aussi de leur costé n'abusent pas du pouuoir qu'ils ont; mais ils respectent leurs femmes, & les aiment tendrement.

CHAPITRE VII.

De leurs coûtumes, & façons de faire.

IE ne fais pas état de raconter en ce lieu toutes les coûtumes des Sauuages qui habitent ces contrées; mais de parler seulement de celles dont i'ay eu quelque connoissance. Commençons par leurs funerailles.

Ils pleurent deux ou trois iours durant les defunts, & leur rendent les der-

niers deuoirs auec beaucoup de ceremonie: quand quelque femme, ou quelqu'enfant, ou vne personne du commun est decedée, ils mettent le corps assis sur vn petit siege fort bas dans vne fosse profonde, & étroite qu'ils font dans la case où elle est morte, & l'ayant couuerte de quelques branches, & feüilles d'arbre, ils iettent dessus quelque peu de terre, & font pendant quelques mois du feu tout au tour, pour en empécher la mauuaise odeur, & purifier l'air corrompu. Ils vsent d'vne autre sorte de ceremonie à l'endroit de leurs Capitaines, & de leurs guerriers: faisans brusler leurs corps, & en beuuans les cendres parmy leur ouïcou, ils gardent les corps des deffuncts deux & trois iours, qu'ils passent en des pleurs continuels.

Qui diroit que les danses qui sont à toutes les autres nations des témoignages de ioye, & d'allegresse, sont à ces peuples bien souuent des signes de dueil, & de tristesse? I'ay veu aux funerailles d'vne femme de la nation des Galibis qui mourut au Carbet où ie demeurois, que tandis que les vns pleuroient dans la case auprés du corps mort, les autres chan-

toient

toient dehors d'vne voix fort lugubre, interrompant leurs paroles de pleurs, & de ſanglots ; & danſoient fort modeſtement, en s'appuyans ſur des baſtons.

Comme les danſes ne ſont pas toûjours des marques de la reioüyſſance de ces peuples, les larmes ne ſont pas auſſi des ſignes infaillibles de leur triſteſſe; leur coûtume eſtant de pleurer aux occaſions de ioye extraordinaire. Ie fus ſurpris vne nuit d'entendre des pleurs, & des hurlemens, & i'eus crainte qu'vne femme qui eſtoit malade dans noſtre Carbet, ne fut decedée; ce qui m'ayant obligé de me leuer, & dem'en informer, on me dit le ſuiet de ces larmes, qui eſtoit la venuë de quelques eſtrangers arriués le ſoir precedent, dont nos Galibis ſe reioüyſſoient, en renouuelant les pleurs qu'ils auoient commencés dés le ſoir.

Les Sauuages font des Bals auſſi bien que les Europeans : Ils ont pour ſale la place publique de leur Carbet ; les flambeaux ſont la Lune, & les eſtoiles, & les violons des calebaſſes, remplies de petits caillous, qu'ils portent, & qu'ils ſecoüent d'vne main, frapans en méme temps la terre du pied droit : leurs airs ont toû-

jours deux parties ; ils danſent, & chantent fort moderément, & tout debout en la premiere ; mais en la ſeconde, ils le font auec plus de violence, & d'vn ton fort éleué, ſe tenans courbés à demy corps, la main gauche appuyée ſur l'épaule de leurs voiſins. A la fin de chaque chanſon ils ſe redreſſent, & crient tous enſemble, ſans chanter, *Irié...Irié...Irié*.

Ie les ay veus ſouuent danſer, & ay remarqué leur modeſtie en 2. poincts : le premier, que les Caraïbes, qui ſont toûjours nuds ; ſe couuroient d'vn petit tablier ſur le deuant quand ils danſoient auec les Galibis : & le ſecond que ie n'ay iamais veu danſer les femmes, ny les filles ; mais les ieunes hommes ſeulement.

Le maiſtre de la ceremonie, & celuy qui donne le ton aux autres, a vn chapeau de paille ſur la teſte en forme de Tiare, auec vne triple couronne ; auquel ils attachent de belles plumes d'oiſeaux du pays à petits bouquets ſuſpendus auec des filets de coton, qui vont & viennent quand ils danſent. Cet ornement à fort bonne grace, & s'appelle en langage Galibi, *Apomaliri*, d'vn mot qu'ils forment *d'Apóllire*, qui ſignifie plume, & de

Toümaliri, qui eſt vn bonnet, ou bien vne calote.

Les autres parures, & les autres ornemens que portent nos Sauuages, conſiſtent en des carcans, des braſſelets, & des iarretieres qu'ils font de Raſſade, c'eſt à dire de quantité de petits grains de verre enfilés, qui ont quelque luſtre ſemblable à l'email. Les femmes mettent leurs braſſelets au poignet, & les hommes au deſſus du coude: elles portent dés l'âge de trois ans des brodequins de fil de coton, de couleur rouge, qui leur preſſent les iambes de telle ſorte qu'ils les empéchent de groſſir: ces brodequins montent depuis la cheuille du pied iuſques au iarret; & ſont terminés en bas par vn petit rebord large de deux doigts. Les ieunes hommes ont pour écharpe des baudriers de dents de diuers animaux, dont ils font pluſieurs tours: à les voir on diroit que ce ſont des arracheurs de dents. Les hommes, & les femmes ont coûtume de porter des pendans, non ſeulement aux oreilles; mais méme à la levre baſſe, & à l'entre deux des narines: ces pendans ſont faits d'vn certain metal qui reſſemble au cuiure doré, & qui

ne se ternit iamais. Les hommes portent de plus, des plaques de ce méme metail, larges comme la paume de la main, qu'ils appellent *Caràcoli*, & qui batent sur leur poictrine. Il me sembloit quelque fois, les voyant venir chargés de toutes ces pieces, que c'estoit des mulets de bagage, ausquels on a de coûtume d'atacher des plaques de leton.

Comme nos Sauuages sont toûjours nuds, à la reserue d'vn petit ouurage de coton que les hommes portent deuant, & les femmes deuant, & derriere, ils se seruent de peinture au lieu d'habits, & se rougissent tout le corps de Rocou, qui est vne graine d'arbre qu'ils détrempent auec de l'huile de Palmiste, qu'ils nomment *Caràba*. Ils adioûtent quelque fois sur ce fons diuers ouurages de couleur noire, dont ils font des dentelles larges de quatre doigts, le long des cuisses, pour representer le haut de chausses; ils figurent le pourpoint auec diuers passemens desquels ils distinguent le haut des manches, & les basques. Ils portent aussi quelque fois des moustaches faites de méme peinture, & releuées à l'Espagnole. Les femmes peignent sur leur front,

& iuſques à la moitié du viſage des crépes ſemblables aux noſtres ; auſquels elles adioûtent quelque fois des larmes qui leur tombent des yeux, & pluſieurs autres gentilleſſes, qui ſe font auec innocence, & ſans aucune vanité.

Ces peintures deffendent aucunement les Sauuages de la perſecution des Mouſtiques, & des Maringoins, que nous appellons Couſins; qui, comme i'ay dit ailleurs, ſont fort importuns en ces contrées; & qui les obligent d'auoir deux ſortes de caſes, l'vne dans leurs Carbets toute ouuerte ſur le deuant, pour y demeurer pendāt le iour; & l'autre dans les bois bien fermée, afin que ces moucherons n'y puiſſent pas auoir d'accés, pour y repoſer durant la nuit : ces petits animaux ſe retirans de iour dans les bois, & la nuit occupans les campagnes. Ces caſes de repos ne ſont pas pourtant ſi bien fermées qu'il ne s'y en rencontre toûjours quelqu'vn ; mais ils les en chaſſent auec la fumée du feu qu'ils ont coûtume d'allumer ſous leurs licts pour moderer la fraîcheur des nuits qui ſont longues, & en ſuite, vn peu froides en ce climat.

Les Sauuages font du feu auec vn

petit baston de bois dur, qu'ils tournent auec violence entre leurs mains, l'appuyans par vn bout sur vne piece d'vn autre bois bien sec : la vîtesse du mouuement en fait bien-tost sortir la fumée, & incontinent aprés le feu. Ils ont trouué semblablement l'inuention de mettre en ouurage la terre, de laquelle ils font leur vaisselle, leur baterie de cuisine, leurs pots, leurs plats, & leurs assietes; leurs platines mémes pour faire cuire la Cassaue, sont de cette matiere, aussi bien que leurs *Canaris*, ou vaisseaux à mettre leur boisson, dont i'ay veu quelques vns aussi grands que des Tonneaux de vin. Quoy qu'ils n'ayẽt pas l'vsage du plomb, ils ne laissent pas de vernir leur vaisselle, quasi aussi proprement que nos Europeans. Ce vernis est gris, rouge, iaune, & de plusieurs autres couleurs.

Mais leur industrie paroist plus grande en la fabrique de leurs Barques, qu'en toute autre chose, ils en ont de deux sortes, à sçauoir, les Pirogues, & les Canots. Les Pirogues sont longs de cinquante, & soixante pieds, & larges de cinq ou six, ils les font tous d'vne piece, d'vn arbre qu'on appelle *Açaiou* que

quelques vns eſtiment eſtre vne eſpece de Cedre, qui a trois qualités excellentes pour cet vſage; la premiere, qu'il deuient prodigieuſement gros, & grand, la ſeconde que ſon bois eſt fort leger; & en troiſiéme lieu que les vers ne s'y engendrent point, ce qui vient peut-eſtre de ſon amertume. Ces barques longues ſont capables de porter cinquante ou ſoixante hommes, & leur ſeruent ordinairement pour la guerre ou pour les voyages de long cours: ils les creuſent fort adroitement auec le feu, dont ils ſe ſeruent non ſeulement pour les vuider; mais auſſi pour les élargir.

Leurs Canots ſont beaucoup plus petits, ronds par le bas, & ſe renuerſent facilement; mais les Sauuages qui nagent tous comme des poiſſons, ne s'en mettent pas beaucoup en peine: quand cet accident leur arriue, ils redreſſent leur canot, en vuident l'eau, & ſe remettent dedans pour continuer leur courſe, comme ils ſont tous nuds, ils ne ſe ſoucient guere de faire ſecher leurs habits.

Leur façon de nauiger eſt toute autre que la noſtre. Ils ne ſe ſeruent point de Carte ny de Bouſſole pour prendre les

vens, & tenir leur route; mais ils se gouuernent de nuit par les étoiles, & le iour par le Soleil: leurs rames sont de la longueur de 4. ou 5. pieds seulement, qu'ils tiennẽt, toutes droites, poussans l'eau en arriere, d'vne façon cõtraire à la nôtre. Ils s'accordent si bien en ramãt qu'vn auiron ne passe pas l'autre; frappant pour cet effet le Pirogue auec la rame, cõme pour battre la mesure, & nauiger de concert. L'office du Capitaine qui commande n'est pas de gouuerner; mais de ietter l'eau qui entre dans le Pirogue auec vn vase destiné à cet vsage. Si quelqu'vn s'épargne, & demeure les bras croisés, tandis que les autres trauaillent, personne n'en murmure, & ne luy en fait reproche.

Nos Sauuages accoûtument leurs enfans dés leurs plus ieunes anneés à mépriser les douleurs, pour les rendre plus courageux dans les cõbats. Ils ramassent pour cet effet de gros fourmis qu'ils mettent dans vn lict destiné à cet vsage dans la sale commune du carbet; où ils iettent plusieurs fois l'année leur ieunesse, depuis l'âge de trois ans iusques à dix-huit. Cet exercice est bien rude: car ces ani-

maux les tourmentent cruellement, & leur font éleuer la peau de la grosseur d'vne noisette.

Les hommes sont fort laborieux, & ne s'espargnent point au trauail : ils vont à la chasse, & à la péche : ils font, & reparent les cases ; & s'employent à faire des meubles, pour l'vsage de leur famille ; comme leurs paniers, leurs hotes, leurs sieges, & leurs *matoutous*, c'est à dire leurs petites tables qu'ils font d'vne plante qu'ils appellent *Arôma*, dont ils se seruent au lieu d'osier. Les femmes sont encore moins oisiues que les hommes ; elle s'occupent aux affaires de leur ménagerie, elles font le pain de la racine de Magnoc, & leur breuage d'oüicou, elles preparent les viandes, & rendent toute sorte de seruices à leurs maris, & à leurs enfans : font l'huile de *Caraba*, dont ils se seruent pour se peindre, & pour oindre leurs corps; accompagnent leurs maris au trauail de leurs jardins, & s'employent en toutes les necessités de leurs maisons. Si elles ont quelque temps de reste, elles s'occupent à faire des lits de coton, presque de la méme façon que nos Tisserans

font les toiles. Les hommes, & les femmes indiferemment, trauaillent à filer le coton, & à le retordre, ce qu'ils font ſans roüet, & ſans quenoüille, le roulans auec la main ſur leur cuiſſe; mais les ſeules femmes mettent ce fil en œuure, & en font leurs *Bâti*, ou *Acâto*, c'eſt à dire leur licts.

CHAPITRE VIII.

De leurs mœurs, & de leurs diſpoſitions à receuoir la Foy.

Comme ie crains qu'õ ne prẽne pour des fables, & pour des inuentions de mon eſprit ce que ie diray de la bonté de ces peuples; ie rapporteray deuant toute autre choſe le témoignage de cet Euéque D. Barthelemy de las Caſas, au liure que i'ay allegué cy-deſſus, quãd i'ay parlé de la multitude innombrable d'infidelles qui habitent ces contrées: Voicy ce qu'il dit des mœurs de nos Sauuages, & de leur diſpoſition à receuoir la Foy.

Dieu crea ces gens infinis de toute ſorte,

tres simples, sans finesse ou cautele, sans malice, tres obeyssans, & tres fideles; fort humbles, fort patiens, tres pacifiques & paisibles, sans noises & remuemens, sans querelles, sans étrifs, sans rançune ou haine, nullement desireux de vengeance. Et en vn autre endroit du méme liure, il les appelle encore *Agneaux tres doux*. Ce sont des qualités rauissantes, & qui marquent de tres bons naturels. Il continuë, & parle de cette sorte. *Ils ont l'entendement tres net & vif, estans dociles & capables de toute bonne doctrine, tres propres à receuoir nostre sainte Foy Catholique, & à estre enseignés en bonnes & vertueuses mœurs, ayans moins d'empéchemens, & de détourbiers pour ce faire que tous les autres gens du monde; & sont tant enflamés & échaufés, & importuns dés qu'vne fois ils ont commencé à gouster des choses de la Foy pour les sçauoir entendre; & en l'exercice des Sacremens de l'Eglise, & seruice diuin, que veritablement les Religieux ont besoin d'vne singuliere patience à les supporter.* Il les appelle *importuns* en vn poinct qui les rend bien aymables! plaise à Dieu qu'ils continuënt dans cette inclination à s'informer des choses necessaires à leur salut,

& dans cette importunité !

Ie crois qu'aprés ce témoignage, ie puis dire mon ſentiment auec plus grande liberté : & que perſonne n'aura ſuiet de ſoupçonner que ie paſſe les bornes de la verité quand ie diray que ces peuples viuent dans vne merueilleuſe innocence, & qu'on diroit à les voir qu'ils n'ont pas peché en Adam comme les autres hommes, parce qu'on ne remarque en eux que peu, ou point d'inclination au vice.

Il eſt vray qu'ils ont quelque ſuperſtition, & que beuuans quelque fois par excés ils bleſſent ou tuent ceux auec leſquels ils prennent querelle pendant leur yureſſe ; mais encore en ces deux poincts ſont-ils aucunement excuſables; puiſque pour le premier ils ſuiuent les connoiſſances qu'ils ont reçeuës de leurs ancétres, & qu'à l'égard du ſecond ils n'eſtiment pas mal-faire de paſſer en leur boiſſon les bornes de la neceſſité. Parlons de leurs ſuperſtitions plus en particulier.

Les Sauuages de ce pays n'ont point de Religiõ reglée: Ils ſe ſont perſuadés auſſi bien que quelques Philoſophes anciens,

que le monde n'a iamais eu de commencement ; mais a toûjours esté dans ces viciſſitudes de iours & de nuits, de generatiõs & de corruptions, de chaud & de froid, de beau-temps & de pluye, de maladie & de ſanté, de vie & de mort, & de tous ces autres changemens, que nous voyons auiourd'huy.

Ils ont la creance de l'immortalité de l'ame ; & quelques vns eſtiment que les gens de bien vont au Ciel aprés leur mort, & les méchans ſous la terre : les autres neantmoins croyent vne eſpece de metempſycoſe moins déraiſonnable que celle qu'ont établie quelques anciens, qui ont eſtimé que l'ame d'vn homme ſe trouuoit ſouuent dans le corps d'vne beſte pour l'animer : nos Sauuages ne ſont pas ſi groſſiers, & ceux qui m'en ont entretenu ne m'ont iamais dit autre choſe, ſinon que quand ils mouroient leur ame entroit dans le corps d'vn petit enfant qui venoit au monde.

Ils ſçauent qu'il y a des Diables, & des eſprits mal-faiſans, qui ſont ennemis des hommes ; mais ils s'abuſent en ce qu'ils les reconnoiſſent pour les au-

theurs de toutes leurs maladies, & en ce qu'ils penſent que les Boïayes, qui ſont leurs Infirmiers, leurs Medecins, & leurs Exorciſtes tout enſemble, ont le pouuoir de les chaſſer.

Ils ſe perſuadent finalement que leurs Boïayes, n'auroient pas le pouuoir de chaſſer les Diables, s'ils n'eſtoient éleués à cet office par de rudes épreuues, & que leurs enfans premier nés ne ſçauroient proſperer, ſi les parens ne paſſoient par les mémes rigueurs; non plus que leurs Capitaines ne pourroient reüſſir en guerre, s'il ne ſubiſſoient ce rude traitement. Mais il ne ſuffit pas aux Boïayes d'auoir ſouffert toutes ces cruautés; ils s'abſtiennent auſſi pendant toute leur vie de certaines viandes qui leur ſont deffendües.

Ie n'ay pas remarqué d'autres ſuperſtitions parmy ces peuples: mais ie puis aſſeurer que celles dont ie viens de parler ſeront auantageuſes aux ouuriers Euangeliques qui s'employeront à leur inſtruction: puis qu'ils croyent déja qu'il y a des eſprits, il ſera aiſé de leur perſuader qu'il y en a de bons, auſſi bien que de méchans; & particulierement vn qui eſt

ſouuerainement bon, & createur de toutes choſes, qui a donné aux Chreſtiens le pouuoir de chaſſer les Diables, & non à leurs Boïayes : il ſera facile de faire croire les recompenſes des bons, & le châtiment des méchans à des perſonnes qui tiennent déja pour aſſeuré que les méchans vont ſous la terre, aprés leur mort, & les bons dans le Ciel. Enfin nous n'aurons pas de peine à leur faire renoncer à ces ieûnes ſuperſtitieux, & à ces tourmens qu'ils font ſouffrir à tant de perſonnes, & d'introduire en la place les ieûnes de l'Egliſe, & les penitences de la vie Chreſtienne, dautant que ce traittement leur eſt ſi rude, & ſi inſupportable, que quand ils en ſortent ils paroiſſent maigres comme des ſqueletes, & défaits comme des morts.

Ie me ſeruois de cette methode, & remarquois par le ſuccés, qu'elle eſtoit efficace pour les détromper, & pour leur perſuader les myſteres de nôtre Foy. I'en rapporteray vn exẽple qui me ſeruira de preuue. Comme ie faiſois vne inſtruction familiaire à pluſieurs Galibis, & leur parlois du pouuoir de la Croix de Ieſus-Chriſt, ie leur dis que le Diable, qu'ils

asseuroient estre vn esprit, ne pouuoit estre frapé, ny tué par leurs Boïayes: non plus que l'ame d'vn homme quand elle sortoit du corps, qu'ils ne voyoient, ny ne pouuoient fraper, pource qu'elle estoit pareillement vn esprit : ils témoignerent tous estre conuaincus de cette verité, & se prirent à rire de leur simplicité. I'ajoûtay que les Chrestiens qui croyoient aussi bien qu'eux qu'il y auoit des Diables, ne les craignoient pas, par ce qu'ils les combatoient, & les chassoient auec le signe de la Croix; & que s'ils vouloient eux-mémes s'en seruir, le formant sur leurs enfans, & sur leurs propres personnes; ou en porter l'Image suspenduë au col, au lieu de *Caracoli*, ils auroient le méme pouuoir, & se garantiroient de sa tyrannie : ces pauures gens entendans ce discours en firent paroître vne grande ioye, repetans auec admiration ces mots dont ie m'estois seruy, *Patônebo Iesu aïoubôutouli, Iôlocan telaôné emâné.* La Croix de Iesus nostre Capitaine chasse promptement le Diable, *telaôné emâné, telaôné emâné*, elle le chasse promptement, elle le chasse promptemēt, & sans luy donner aucun

aucun loisir d'attendre. L'effet de ce Catechisme fut, que petits & grands m'importunerent pendant plusieurs iours de leur donner des Croix, pour les porter au col : i'entendois à toute heure ces parolles, *Patri amiaro patônebo*, Pere donne moy vne Croix : & il y en eut quelques-vns qui ne se contentans pas d'vne, en portoient trois ou quatre qu'ils auoient ramassées de diuerses personnes.

Mais pour reprendre le discours de leurs erreurs, ce n'est pas merueille qu'ils se trompent en tous ces poincts, puisqu'ils n'ont iamais eu cognoissance de nostre Foy, qui est le flambeau qui nous éclaire, sans lequel nous serions aussi bien qu'eux en tenebres : il y a plûtost sujet de s'estonner de ce qu'estans persuadés que les Diables sont les autheurs de toutes leurs maladies, ils n'ont pas eu la pensée de se les rendre fauorables par des sacrifices, & par des prieres.

Les Sauuages de cette partie de l'Amerique aiment tant l'honnesteté, que ie n'ay iamais remarqué en eux chose aucune qui tendit à lubricité. On ne void point parmy eux de baisers, moins encore d'attouchemens, ils viuent, &

conuerſent enſemble auec autant d'innocence que de petits enfans ; & ne commettent iamais aucune action deshonneſte nonobſtant leur nudité, à laquelle neantmoins ils cherchent le moyen de pouruoir : ceux qui peuuent recouurer vne chemiſe s'eſtiment heureux, & la gardent pour les iours de leurs aſſemblées : iuſques la méme que les Galibis parmy leſquels i'ay vécu en terre ferme, me prierent à mon depart d'Oüarabiche de leur porter de la graine de chanvre ; & de lin, pour faire de la toile dont ils ſe peuſſent couurir.

Nos Sauuages ont particulierement en haine deux vices ; le menſonge, & la cholere ; & ils eſtimēt les menteurs, & les choleres des méchans : s'ils ſurprennent quelqu'vn en menſonge, ils ne ſe fient plus en luy. Pendant tout le temps que i'ay demeuré auec eux, ie n'en ay veu qu'vn ſeul en cholere, qui fut le Capitaine de noſtre Carbet, à l'occaſion dont ie parleray cy aprés. Ils font vn cas particulier de ceux qui ont non ſeulement l'humeur ; mais auſſi la voix, & la parole douce : & qui ſont d'vn naturel complaiſant : c'eſt pour ce ſuiet qu'ils ſe plaiſent

plus auec les François qu'auec les Eſpagnols, dont, à leur dire, ils ne peuuent ſupporter l'humeur fiere & arrogante.

Vn vieillard qui auoit demeuré quelque temps auprés d'eux, nous racontant vn iour ce qui luy auoit déplu en leur façon de traitter les Sauuages, nous aſſeuroit que les Eſpagnols les obligeoient à trauailler à la terre, ſans y vouloir toucher du bout du doigt: & contre faiſant le commandant Eſpagnol, *Il releuoit*, diſoit-il, *ſa mouſtache des deux coſtés; & puis, mettant les mains derriere le dos, il nous regardoit d'vn œil hautain, & imperieux, & nous diſoit, Maïna bônà*, au jardin: *& derechef releuant ſa mouſtache il repetoit les mêmes mots, Maïna bônà*, allés au iardin, allés trauailler au iardin. *Les François* adioûtoit ce bon homme, *n'en font pas de même, ils mettent les premiers la main à la beſogne, & nous traitent auec plus de douceur.* Ce mot ſeruira d'inſtruction à ceux qui voyageront en ces contrées.

Ils ont vn grand reſpect les vns pour les autres, ils ne conteſtent point de parole, & ne ſe contrediſent iamais. Quand ils parlent à quelqu'vn qu'ils cōſiderent,

ou pour ſon âge, ou pour ſa qualité, ils ont coûtume de repeter le diſcours qu'il leur fait, de la façon que nous repetons les argumens de Philoſophie, ou de Theologie : ce qu'ils font pour montrer qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, & pour témoigner à celuy qui leur parle le reſpect qu'ils luy portent. Les Capitaines, & les vieillards en vſoient de cette maniere en mon endroit, quand ie les entretenois des principes de noſtre Religion.

A propos dequoy ie diray que ces pauures gens me témoignoient en toutes occaſions beaucoup de reſpect, & d'amitié ; mais ils m'en donnoient des marques particulieres en vne choſe que ie n'euſſe pas attendu d'eux, lors que ceux du Carbet où ie demeurois, s'abſentoient pour quelque temps, & méme pour vn ſeul iour, ils venoient, en partant, prendre congé de moy dans ma caſe, & me diſoient le lieu où ils alloient & qu'ils y dormiroient tant de nuits ; ils ſe ſeruent de cette façon de parler, pource que comme ils meſurent les mois par les lunes, & non par le cours du Soleil, ils ont auſſi coûtume de compter les nuits, &

non les iours quand ils veulent designer quelque temps. Disons vn mot de leur hospitalité.

Ces peuples font vn estat particulier de l'hospitalité ; ils l'ont si fort à cœur que quand vn passant, ou vn étranger vient loger chez eux , ils leur font festin pendant trois iours, & leur donnent à chaque repas vne Cassaue fraiche. Ils sont si charitables les vns enuers les autres qu'ils n'ont quasi rien de propre; & chacun a droit d'aller prendre dans leur iardin ce qui luy agrée, si quelqu'vn a du gibier, les autres ont droit d'en aller manger auec luy, sans attendre qu'on les inuite; quand ce seroit méme vn inconnu de quelqu'autre nation, s'il les void prendre leur repas, il se va seoir auprés d'eux, met la main au plat, & boit & mange comme s'il estoit de la famille, sans y apporter d'autre ceremonie.

Ie m'asseure que qui fera reflexion sur ce que ie viens de rapporter de leurs mœurs, remarquera, que cet Euéque Espagnol dont nous auons rapporté le témoignage, a eu raison d'en parler dans les termes qu'il a fait. Le bon naturel que Dieu leur a donné, est vne grace qu'on

ne ſçauroit aſſés priſer, puiſque ce qu'eſt vn bon fondement à vne belle, & grande maiſon, la nature l'eſt à la grace, le propre de laquelle eſt de perfectionner la nature; de ſorte que i'ay raiſon d'aſſeurer que des perſonnes qui viuent auec tant de ſimplicité, & qui ont de tels auantages de naiſſance, ſont des tables raſes ſur leſquelles il ne ſera pas difficile d'imprimer les maximes du Chriſtianiſme.

Mais i'ay grand ſujet d'apprehender que ces pauures infideles ne s'éleuent au iour du iugement contre pluſieurs Chreſtiens, & qu'ils ne les condamnent auſſi bien que les Niniuites condamneront les Iuifs, ſuiuant la parole du Sauueur: pource que ces Barbares, ſans ſçauoir les myſteres de noſtre Foy, & ſans auoir les lumieres de l'Euangile; ſans la grace & ſans la force que les Chreſtiens reçoiuent des Sacremens; & ſans vn million d'autres aydes que Dieu leur donne; viuent neantmoins plus innocemment que la pluſpart d'entr'eux. En quoy nous pouuons admirer la bonté de Dieu qui paroît viſible ſur ces nations, ouurant, ce ſemble, le chemin à ſon Euangile dans vne terre, qui n'attend plus qu'vn bon

nombre d'ouuriers, pour receuoir cette graine celeste & rendre le centuple.

CHAPITRE IX.

Mon occupation en Terre ferme.

PEu de temps aprés le depart du Pere Méland pour ſaint Thomas, i'enuoyay vn ieune homme François aux Iſles, pour faire ſçauoir à nos Peres l'eſtat de noſtre miſſion d'Oüarabiche, & le projet de celle que le Pere Méland eſtoit allé commencer ; ce qui fut cauſe que ie reſtay ſeul auec vn garçon de ſeize ans, ſans pouuoir parler, ny trouuer aucun interprete pour me faire entendre aux Sauuages Galibis parmy leſquels ie viuois.

Dieu me preſenta vne occaſion fauorable pour apprendre leur langue, m'enuoyant vne enflure prodigieuſe aux iambes, & aux pieds, qui m'arreſtoit au village où ie m'eſtois logé, & m'empéchoit d'aller aux nations confederées, & voiſines, de ſorte que i'employois tous les iours pluſieurs heures à cet étude, duquel

i'estois souuent diuerty par les Sauuages du Carbet où ie demeurois, & par plusieurs autres qui venoient de loing pour me voir : mais ces distractions ne m'estoient pas tout à fait inutiles, apprenant toûjours quelques mots de leur langue dans leur entretien ; comme la nuit ie demeurois seul dans le village auec le ieune François qui me tenoit compagnie; parce que les Sauuages se retiroient dans les bois, & dans leurs cases de repos, i'en passois vne bonne partie à disposer mes remarques, & à faire vn Dictionnaire, pour mon vsage, & pour celuy des Peres qui seroient employés à leur conuersion. Les memoires du Pere Méland me seruirent beaucoup à ce dessein.

Cette langue est si riche, & si abondante que i'ay quelquefois remarqué vingt-quatre mots pour signifier la méme chose : ce qui m'obligea à faire deux Dictionnaires, l'vn où ie ne mettois qu'vn mot pour exprimer vne chose, & qui estoit suffisant pour apprendre à la parler : l'autre qui estoit necessaire pour l'entendre ; d'autãt qu'on y trouuoit tous les termes qui ont vne méme significatiõ.

Ce qui augmentoit l'affection que i'auois d'apprendre cette langue, estoit que ie la trouuois quasi vniuerselle, & presqu'aussi commune dans la terre ferme Meridionale que la Latine est familiere en Europe. Aussi-tost que i'en sçeu assés pour me faire entendre, ie commençay à enseigner la Doctrine Chrestienne, & à disposer ceux qui me venoient voir à receuoir la Foy; & sans sortir de la case où mon indisposition m'arrestoit. Ie préchay, & fis connoître Iesus-Christ à plusieurs peuples, dont la plus part faisoient vn long chemin pour me venir voir. Entre tant de nations differentes il ne se rencontra que les Comanagotes qui ne m'entendissent pas: car tous les autres, comme les Paria, les Arôtes, les Coré, les Saïmagotes, & les Caraïbes qui venoient des Isles visiter leurs amis; ils comprenoient fort bien ce que ie leur voulois dire. Quand ie ne trouuois pas des termes, pour leur faire entendre les mysteres dont ie traittois, ie leur monstrois les images qui les representoient: & si cecy ne suffisoit pas, quelque Galibi de ceux que i'instruisois, prenoît la parole, & leur repetoit ce que i'auois dit.

Les Sauuages qui me venoient visiter estoient chargés ordinairement de toute sorte de viures dans l'esperance de nous les vẽdre pour des couteaux, des haches, de la rassade, & autres danrées dont ils auoient besoin. Ie prenois cette occasion pour leur declarer le dessein qui m'auoit attiré dans leur pays, qui estoit de leur enseigner le chemin du Ciel, & de les rendre bien-heureux aprés cette vie: ie leur expliquois en suite les principaux mysteres de nostre Foy, & tâchois auant toutes choses de leur donner quelque connoissance de l'vnité de Dieu, & de la Trinité des personnes. Ie leur parlois aussi du bon-heur dont ioüissoient les bons Chrestiens dans le Ciel, & des châtimens épouuentables que souffrent les méchans en enfer. Enfin ie les entretenois sur les poincts les plus importans de la vie, & de la mort de nostre Seigneur, & du mystere de l'Incarnation. Ils prenoient grand plaisir de voir dans mes images ce que ie leur auois enseigné de viue voix. Nostre Capitaine, qui dans ce rencontre faisoit le maistre des ceremonies, ne manquoit pas de me prier de les leur monstrer, quãd ie m'en oubliois;

& particulierement vn, *Ecce homo*, dont il faisoit grande estime. Ces pauures Barbares estoient surpris d'estonnement quand ie leur disois que ce grand esprit qui est par tout, & qui a tout fait, auoit creé au commencement du monde vn homme, & vne femme, qui sont le pere, & la mere de toutes les nations de la terre, & qu'ainsi nous estions tous freres, & les enfans d'vne méme famille: leur admiration s'augmentoit beaucoup quand ie leur disois que ce premier homme s'appelloit *Adam*, & cette premiere femme *Eue*, ne pouuans comprendre de qui i'en auois pû apprendre le nom. Comme il falloit faire vn Catechisme à toutes les bandes qui venoient, il ne se passoit quasi point de iour auquel ie n'en fisse deux ou trois sans comprendre les instructions que ie faisois dans les rencontres aux particuliers.

Vn Capitaine Galibi, de l'Isle de Tabag, accompagné de vingt-cinq ou trente personnes de sa nation, se fit remarquer sur tous les Sauuages qui me vindrent voir: car m'ayant ouy dire que ie n'estois venu de France que pour leur apprendre les moyens d'aller au Ciel, il

me fit toutes ces demandes. *Quoy, tu n'es donc pas venu icy pour traiter des licts de Coton, des oiseaux, & d'autres marchādises du pays?Non*, luy dis-je. *Où est ta fēme? l'as tu laissée aux Isles ?* ie luy repartis que *les Peres qui luy venoiēt enseigner le chemin du Ciel ne se marioient point, pour s'employer sans empeschemēt au seruice de Dieu, & aller plus librement porter sa connoissance par tous les pays du monde* : Il fut estonné de cette réponse, & admiroit ce que ie luy disois; *Mais ton Pere* , adioûta-t'il , *quand tu es party de France a t'il consenty que tu vinsses en des contrées si éloignées , seulement pour ce suiet ?* & sans attendre ma réponse il dit à vn Vieillard qui estoit de sa troupe, *Voy ce Pere , il n'a quitté la France , pays beaucoup meilleur que le nostre, & où il estoit bien à son aise , que pour nous enseigner le chemin du Ciel !* & se tournant vers moy, il me dit, *Quand nous t'aurons crû, & lors que nous serons Chrestiens comme toy , tu nous quitteras , & tu t'en iras ailleurs.....* se souuenant de ce que i'auois dit que les Peres qui leur venoiēt enseigner la Foy, ne se marioient point pour estre plus libres à aller précher Iesus-Christ en tous les lieu du monde, ie le détrompay , &

luy asseuray que mes Freres, ou moy, ne les abandonnerions iamais, pourueu qu'ils voulussent nous croire, & se faire Chrestiens.

Qui fera reflexion sur les reparties de ce Capitaine, pourra remarquer que les Sauuages de ce pays ne manquent pas d'esprit, puis qu'ils penetrent si facilement dans nos pensées, & qu'ils forment sur le champ des difficultés, & des instances qui font voir qu'ils sont tres capables d'estre instruits.

Ie faisois tous les iours sur les sept heures du matin le Catechisme dans la Chappelle ; où les peres, & les meres auoient grand soing d'enuoyer leurs enfans : plusieurs personnes de tout âge, non seulement du lieu où i'estois ; mais encore des Carbets voisins, s'y rendoient pour entendre ce que ie disois de nostre creance : ie commençois toûiours cet exercice par le signe de la Croix, que tous les Sauuages faisoient auec moy ; aprés lequel nous recitions tous ensemble le *Pater*, *l'Aue*, *le Credo*, *& les Commandements de Dieu*, en leur langue. Ie leur expliquois en suite quelque mystere de nostre Foy, que ie leur faisois voir

dãs les images qui le repreſentoient: puis i'interrogeois les petits enfans, & méme les hommes, & les femmes, ſur les poincts que i'auois déja expliqués : pour concluſion ie diſtribuois les prix à ceux qui auoient mieux dit: les enfans s'eſtimoient bien recompenſés quand ie leur donnois vne ou deux épingles, dont ils ſe ſeruent pour prendre de petits poiſſons ; mais ils eſtoient rauis quand ie leur faiſois preſent d'vn hameçon : La recompenſe des hommes eſtoit vn petit couteau, ou vne de cés trompes dont les laquais, ou perſonnes du commun ioüent en France; & celle des femmes eſtoit vne aiguille, quelques pendans d'oreille, ou ſemblables petits bijous pour leſquels elles ont paſſion.

Les hommes ne diſoient ordinairement mot dans ces aſſemblées, & ſe contentoient d'écouter ; mais les femmes, qui naturellement n'ont pas de repugnance à parler, me faiſoient diuerſes queſtions ſur les poincts que i'expliquois. Voicy vne demande que me firent vn iour trois ou quatre femmes venuës d'vn Carbet voiſin pour entendre le Catechiſme: m'ayant oüy dire que Dieu

s'eſtoit fait homme pour l'amour des hommes, elles ſe mirent à diſputer enſemble ſur cet article ; mais elles parloient ſi bas que ie ne les pouuois entendre : ie les priay de me vouloir dire le ſuiet de leur differend, vne prenant la parolle, me répondit, monſtrant vne de ſes compagnes, *elle demande ſi Dieu que tu dis s'eſtre fait homme pour l'amour des hommes ne s'eſt pas außi fait femme pour l'amour des femmes ?* comme i'eſtois encore aſſés nouueau en la langue ; ie ne diſtinguay pas ſuffiſamment les mots *d'Ouclian* qui ſignifie vn homme, & *Oulian*, qui veut dire vne femme, & luy répondis qu'oüy ; mais m'eſtant auſſi-toſt apperçeu de l'equiuoque, ie luy demanday ſi elle diſoit *Ouclian*, ou bien *Oulian ?* elle me repartit qu'elle auoit toûjours dit *Oulian* ; ie pris incontinent la parolle, & fis entendre à tout le monde que *le Fils de Dieu s'eſtoit ſeulement fait homme pour les hommes, & pour les femmes, & qu'il n'eſtoit pas neceſſaire qu'il ſe fit femme pour ſauuer les femmes ; puis que l'homme & la femme eſtoient de méme nature, bien que de ſexe different.*

Trois ou quatre iours aprés, traittant

encore de ce myftere, quelques autres femmes qui n'y eftoient pas la premiere fois me firẽt la méme queftion, à laquelle ie fatisfis par la méme reponfe. Elles me demanderent auffi à la fin de mon Catechifme: *fi Marie Mere de Dieu, dont elles voyoient vne grande image dans la Chapelle, eftoit habillée lors qu'elle viuoit fur la terre, comme elle eftoit reprefentée dans l'image, ou fi elle alloit nuë à leur façon?* Ie leur répondis *que toutes les nations du monde auoient des habits; que la fainte Vierge auoit toûiours efté veftuë decemmẽt, & dans la modeftie; & qu'elles mémes fe couuriroient, & auroient de la confufion de fe voir nuës, quand elles feroient Chreftiennes.*

Si meffieurs de la Religion Pretenduë auoient veu, comme moy, combien les images contribuent à l'inftruction des Sauuages, ils n'en condamneroient pas l'vfage auec tant de temerité: ils feroient pleinement conuaincus des impoftures de leurs Miniftres, qui difent que fi les Catholiques qui font fçauans n'adorent pas les images, & n'ont pas recours à elles comme ayans pouuoir de les exaucer, au moins le vulgaire ignorant leur attribuë

attribuë quelque ſorte de Diuinité, & tombe ſouuent dans l'idolatrie à leur ſuiet : ces meſſieurs, dis-je, pourroient ſe détromper par la ſeule demande que me firent ces pauures femmes Sauuages qui diſtinguoient ſi bien Marie de ſon image, quand elles s'informoient *ſi Marie eſtoit habillée comme elle eſtoit repreſentée dans l'image*, qu'elles voyoient.

Le Capitaine de noſtre Carbet entra vn iour dans la Chapelle, & n'y voyant perſonne, parce que ie m'eſtois retiré dans la Sacriſtie, s'approcha de l'Autel, où eſtoit l'Image de noſtre Dame, & la monſtrant de la main, s'écria *Ené ébaton Marie Dioſſâno*, voila l'Image de Marie Mere de Dieu : puis mettant le doigt ſur noſtre Seigneur qu'elle portoit entre les bras il adioûſta, *Ené ébaton ſibîou Marie Dioſſômourou* : voila l'Image du petit enfant de Marie qui eſt fils de Dieu: & leuant les yeux plus haut, & les arrétãt ſur vn Crucifix qui eſtoit ſur l'Autel, il dit d'vn ton affectueux, & plein de tendreſſe, *Ené ébaton Ieſu Dioſſômourou boüitounou bocò ieïmoï patônebo*, voila l'Image de Ieſus fils de Dieu qui a eſté attaché à la Croix pour l'amour des hom-

mes. Celuy-cy ne diſtinguoit-il pas bien l'Image de ſon prototype, auſſi bien que les femmes dont nous auons parlé ?

On peut inferer de ce que nous venons de dire, que ces pauures gens n'ont pas ſeulement vne grande docilité, & vn grand deſir de ſe faire inſtruire ; mais qu'ils ſont encore tres capables de profiter de ce qu'on leur enſeigne. I'ay peine à croire, veu la difficulté que i'auois de m'expliquer, qu'ils n'ayent eu vne aſſiſtance particuliere du ſaint Eſprit pour m'entendre : car ils conceuoient ſouuent des choſes tres difficiles, & que ie ne pouuois enoncer. Ce qui me confirme dans cette creance eſt, que quand ie leur parlois des choſes qui ne regardoient point la Foy, ils ne comprenoient pas le plus ſouuent ce que ie voulois dire; mais lors que ie les inſtruiſois de nos myſteres, ils conceuoient ſi bien les poincts que ie leur traittois, qu'à peine auois-ie acheué de parler qu'ils me faiſoient des inſtances preſſantes, & fort à propos. I'ay veu quelque fois auec admiration de petits enfans, qui à peine pouuoient parler, repeter auec vne facilité, & vne fidelité incroyable ce que

i'auois dit en mon Catechiſme : ce qu'ils ne faiſoient pas par routine, parce que ie les interrogeois ſans garder l'ordre des matieres dont ie leur auois parlé.

CHAPITRE X.

Des Baptémes que nous auons faits à Oüarabiche.

LA crainte que nous auons de voir des Apoſtats dans ces nouuelles Egliſes fait que nous apportons de grandes precautions à donner le Baptéme aux Sauuages qui nous le demandent: mais comme ce ſeroit imprudence de le conferer indifferemment à tous, auſſi ſeroit-ce cruauté de le refuſer dans l'extreme neceſſité.

Ie baptiſay ſur la fin du mois de Septembre de l'année 1653. vne vieille femme qui eſtoit à l'extremité. Le Pere Méland la voyant ſouuent indiſpoſée l'auoit inſtruite en particulier ; mais ne l'ayant pas trouuée aſſés feruente, il n'a-uoit pas oſé luy confier le Baptéme : c'eſt pourquoy il me pria lors qu'il partit pour

ſaint Thomas de le luy donner quand ie la verrois en danger de mort: peu de temps aprés ſon depart elle tomba dans vne grande maladie, laquelle ie n'eus pas plûtoſt appriſe que ie la baptizay, & luy donnay le nom de Marie: à peine eut elle receu ce Sacrement qu'elle commença à prendre de la nourriture, ce quelle n'auoit peu faire depuis plusieurs iours. Ie la laiſſay en parfaite ſanté à mon depart d'Oüarabiche.

Le Pere Méland baptiza deux petites filles l'année 1652. On ne croyoit pas que l'vne deut ſuruiure vn moment à ſon Baptéme: pour l'autre comme elle eſtoit paralytique de tout ſon corps, on tenoit ſa mort infaillible; mais contre l'attente de tout le monde, elles ont troué toutes deux la ſanté de l'ame, & du corps dans le Baptéme: Depuis leur gueriſon leurs parens ont toûjours eu en grande veneration ce Sacrement.

Au mois de Ianuier de l'année 1654. quelques iours deuant mon depart, i'apperceu qu'vn enfant qui eſtoit encore à la mammelle, mouroit entre les bras de ſa mere, qui eſtoit ſœur de la petite paralytique, dont ie viens de parler; Ie

dis à cette bonne femme, *Tu vois bien que ton fils va mourir; si tu veux que ie le baptize il ira au Ciel, où il verra Dieu, & sera eternellement bien-heureux:* elle me repartit, *Tu dis que si ie veux que tu baptize mon fils il ira au Ciel, & verra Dieu? I'en suis contente, baptize le.* Ie voulu qu'elle eut auparauant le consentement de son mary, qui n'estoit qu'à trois pas de nous: de peur qu'il ne prit occasion de parler contre ce Sacrement, quand son fils, qu'on croyoit deuoir expirer à toute heure, seroit mort. Elle courut aussi-tost à son mary, & luy dit, *Voila le Pere qui nous promet que s'il baptize nostre fils il ira au Ciel; Ie veux resolument que mon fils aille au Ciel, puis qu'il y peut aller:* son mary respondit *qu'il le vouloit aussi.* Et incontinent elle me l'apporta dans la Chapelle pour le faire baptizer. Comme ie me disposois à luy donner ce Sacrement, le pere de cette femme suruint, qui me voyant prendre le surpelis, & l'estole, me dit, *Mon compere tu veux baptizer mon petit fils parce qu'il est en danger de mourir; que ne baptize tu aussi ma fille qui est fort malade?* Ie luy répondis qu'on l'allast querir, & que ie la baptizerois

auec ſon petit fils : ſa femme me l'apporta tout incontinent , & ayant veu que i'allois baptizer ſon enfant, elle ſe laiſſa emporter aux mouuemens d'vne ioye ſi extraordinaire, qu'on eut dit, que i'allois faire vne Royne de ſa fille. Ie la nommay Catherine, & le petit garçon Gabriel.

Ie rapporteray finalement l'heureuſe mort d'vne ieune femme Sauuage, de la nation des Galibis, laquelle auoit eſté ſi long-temps malade qu'elle paroiſſoit plûtoſt vn ſquelette qu'vn corps animé: ie menois quelque fois dans la caſe où elle eſtoit de petits enfants du Catechiſme que i'interrogeois en ſa preſence, pour luy faire mieux conceuoir les articles de noſtre creançe, & luy en laiſſer vne plus forte impreſſion dans l'eſprit: Ie ne la preſſois pas pourtant de ſe faire baptizer, parce que ie ne la croyois pas ſi proche de ſa fin ; mais ie fus ſurpris quand on me vint dire qu'elle eſtoit à l'extremité; ie m'y tranſportay, & la trouuay ſans mouuement , & ſans connoiſſance , la reſpiration ſi engagée , & le pouls ſi bas, que ce qui luy reſtoit de ſignes de vie eſtoit des indices infaillibles d'vne mort prochaine : comme ie faiſois

tous mes efforts, pour tirer quelque marque de repentance, & quelque témoignage qu'elle desiroit le Baptéme. Vn habitant de l'Isle de la Grenade, nommé Gabriel, qui estoit venu voir la malade auec moy, m'auertit qu'elle estoit déja froide, & qu'il ne falloit plus vser de remise : ie suiuis son aduis, & la baptizay sous condition qu'elle fût en estat de profiter de ce Sacrement, ce que i'auois lieu de croire, puis qu'elle auoit toûjours fait paroître vne grande docilité pour les mysteres de nostre Foy.

Cette pauure femme ayant demeuré prés de vingt quatre heures dans l'estat que ie viens de dire, reuint à soy, & recouura la parolle, & le iugement, qu'elle auoit aussi net, & aussi present que si elle eut esté en parfaite santé. Ie n'eus pas plûtost appris cette bonne nouuelle que ie priay le marchand qui parloit, & qui entendoit mieux la langue que moy, de l'aller voir, & de luy demander de ma part, si elle se souuenoit que ie l'eusse baptizée le iour d'auparauant, & si elle vouloit mourir Chrestienne ? Elle dit franchement qu'elle estoit resolüe de mourir à la façon des Sauuages : le mar-

chand luy repreſenta que ſi elle mouroit dãs cet eſtat, elle ſeroit miſerable, & qu'elle brûleroit à iamais auec le Diable; mais que ſi elle ſe faiſoit Chreſtienne, elle iroit au Ciel, où elle iouïroit d'vn bon-heur qui ne finiroit iamais. Ces paroles firent tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle le pria inſtamment de m'appeller à la méme heure. I'y allay, & ie trouuay que Dieu s'eſtoit déja rendu maiſtre de ſon cœur; à peine pouuois-ie croire le changement que i'y remarquois. Cette femme éleuée dans le ſein de la barbarie, conceuoit à demy mot ce que ie luy diſois de nos myſteres, elle faiſoit à chaque moment des actes de Foy, d'amour de Dieu, & de deteſtation de ſes pechés, & elle eſtoit ſi puiſſamment preuenuë du ſaint Eſprit, qu'elle ne ſembloit agir que par luy: luy ayant demandé ſi elle vouloit aymer Dieu, elle fit vn effort s'éleuant, & étendant les bras pour l'embraſſer, comme ſi elle l'eut veu preſent; & dit d'vne parole qui partoit plus du cœur que de la bouche, *Ichêira*, c'eſt a dire ie l'ayme, ie le veux aymer. Elle me demandoit le Baptéme auec des inſtances ſi preſſantes, & ſi affectueuſes qu'elle

eut arraché des larmes du plus insensible, ce qui fut cause que la voyant dans vne si belle disposition, ie luy donnay pour vne seconde fois le Baptéme, sous condition que le premier n'eut pas esté valable, & la nommay Catherine ; mais comme Dieu ne nous l'auoit renduë que pour nous l'oster, elle mourut vne ou deux heures aprés, si transportée de ioye, qu'il estoit facile de iuger que ces grandes consolations estoient des auant-gousts du Paradis, & de l'eternité bien-heureuse.

CHATPRE XI.

Les Sauuages demandent des François en leurs Terres.

CE n'est pas vne foible marque du dessein que Dieu a pour la conuersion de ces peuples, de les auoir disposés à demander des François, qui aillent estendre le Royaume de Iesus-Christ, en conquerant de nouuelles terres à la France ; dautant qu'il est dif-

ficile que les missionaires qu'on y enuoyera, pour sages, & pour zelés qu'ils soient, puissent reussir auprés des Sauuages, s'ils ne sont appuyés d'vne colonie Françoise, non seulement à cause que l'exemple des bons Chrestiens est vn puissant motif pour les exciter à embrasser nostre Foy ; mais aussi parce qu'il se peut faire, qu'vn d'entr'eux par ressentiment d'vne iniure qu'il aura receuë de quelque François, se venge aussi bien sur les innocens que sur les coulpables, s'il espere le pouuoir faire auec impunité: de quoy nous auons vn exemple tout recent en ce qui est arriué aux Peres Aubergeon, & Gueimû, dans l'Isle de saint Vincent. Vne bonne colonie nous mettra à couuert de ce danger, & les Galibis qui demandent des François, nous protegeront contre les autres peuples: car comme cette nation est vne des plus redoutables de la terre ferme, leurs voisins n'oseront pas nous nuire, de peur de les offenser.

Les principales raisons qui leur font desirer les François, sont, qu'ils se persuadent que par leur moyen ils debiteront les marchandises du pays, & pour-

ront auoir en eſchange des haches, des ſerpes, des couteaux, & pluſieurs autres choſes ſemblables, dont ils ne ſe peuuent point paſſer: & qu'eſtans ennemis irreconciliables des Eſpagnols, & de quelques nations Sauuages, ils auront vn grand appuy des colonies Françoiſes. Il eſt bon neantmoins que les François ne s'intriguent point dans leurs guerres, autrement ils ſe fermeront la porte dans les nations ennemies qu'ils ne pourront reconcilier.

Ils s'aſſemblerent trois ou quatre iours auant mon depart pour deliberer ſur cette affaire, & determiner s'ils appelleroient les François dans leurs terres. Le reſultat de leur conſeil fut, qu'on chargeroit Macau, Capitaine de noſtre Carbet de faire en ſorte que le marchand de la Grenade, qui s'en deuoit retourner aux Iſles, priât inſtamment les Capitaines des François de leur enuoyer des habitans pour demeurer auec eux. Macau s'aquita ſoigneuſement de ſa commiſſion; mais il eut vn differend dans cette aſſemblée qui fait voir l'affection qu'il a pour les François: car vn autre Capitaine s'oppoſant à leur établiſſement, il

s'emporta si fort, que prenant vn couteau à la main, il courut à luy pour le tuer, ce qu'il eut fait, s'il n'en eut esté empéché par ceux qui estoient presens. Il vint incontinent à moy, pour me décharger son cœur, & me fit paroître tant de ressentiment, & tant de fureur contre celuy qui nous auoit esté contraire, que i'auois peur qu'il ne l'assassinât. Cet homme neantmoins contre lequel il estoit si fort en cholere n'auoit dit que ce mot, *Si nous appellons les François, ils voudront estre les maistres.* I'ay suiet de croire qu'il y auoit vn peu de boisson sur le ieu: car comme ie luy en parlay deux iours aprés, il me témoigna en auoir de la confusion, & changea aussi-tost de discours.

Les Galibis ne sont pas les seuls peuples dans la prouince d'Oüarabiche qui desirent les François: les Coré, les Arôtes, & les Paria, leurs alliés, ne nous soûhaitent pas auec moins d'ardeur: il arriua neantmoins vn accident l'an 1653. qui nous pensa mettre mal auec les Paria.

Vn libertin François, qui auoit voulu, comme on croit, débaucher vne femme Sauuage, ayant esté tué sur le bord

de la mer, par quelques-vns de cette nation ; cet accident les obligea de ſe tenir long-temps ſur leurs gardes, dans l'apprehenſion qu'ils eurent que les François ne leur fiſſent la guerre, pour venger cette mort. Mais, ayans appris que i'eſtois à Oüarabiche, ils deputerent vn Capitaine de leur nation pour me prier de leur vouloir moyenner la paix auec les Gouuerneurs des Iſles, témoignans vn grand déplaiſir du malheur qui eſtoit arriué ; & offrans de leur donner des Eſclaues, s'ils vouloient leur accorder cette grace.

Ce pauure Capitaine ſe tint quelques iours à l'écart dans vn village éloigné du noſtre de deux ou trois lieuës, n'oſant paroître deuant moy, de crainte qu'il auoit que ie ne le tuaſſe, pour tirer raiſon du meurtre qui auoit eſté commis. Il employa quelques Galibis pour ſçauoir de moy ſi i'eſtois fâché contre luy, & me fit dire *qu'il n'auoit point trempé dans ce maſſacre, & qu'il eſtoit plus Galiby que Paria, ayant vécu plus long-temps parmy eux qu'auec ceux de ſa propre nation.* Il aioûtoit de plus *qu'aprés qu'il m'auroit parlé il iroit venger l'iniure qu'on auoit*

faite aux François , & qu'asseurement il pendroit le meurtrier à vn arbre, aussi tost qu'il l'auroit rencontré: qu'il me demandoit seulement la faueur de me pouuoir entretenir en asseurance. Ie fus bien aise de rencontrer vne occasion si fauorable de noüer amitié auec cette nation : ce qui me fit répondre à ceux qui me parloient de sa part, *qu'il n'auoit rien à apprehender de moy, que i'estois Galibi d'affection, aussi bien que luy , qu'il pouuoit venir sans crainte , & s'asseurer que ny moy , ny le François qui estoit en ma compagnie ne luy ferions aucun mal.* Quelque asseurance que ie luy eusse donné , il n'osa iamais venir dans ma case qu'acompagné de trente ou quarante Sauuages, qui entrerent les premiers , & se rangerent en haye, comme s'ils eussent esté les gardes du deputé. Quoy qu'il fut si bien escorté , & que ie n'eusse ny la volonté, ny le pouuoir de luy nuire , il se tenoit toûjours à l'écart, & le plus éloigné de moy: Il luy fallut parler long-temps, & méme luy faire des presens , auant que de le pouuoir r'asseurer. Mais ayant enfin reconnu que ie n'auois point de mauuais dessein contre luy , il suyuit Macau qui

luy seruoit d'interprete, & d'introducteur, & se vint seoir auprés de moy.

M'ayant exposé sa commission, & témoigné vn grand déplaisir du malheur qui estoit arriué, ie luy remonstray auec douceur le sujet que les François auoient de se ressentir de cette mort, & luy promis d'écrire à monsieur le Gouuerneur de la Grenade, qui auoit esté le plus offensé en cette affaire, ce que ie fis quelque temps aprés; en sorte que la paix leur a esté accordée, & la bonne intelligence entr'eux, & nos François, renouuellée.

Les Galibis de Balime, qui ne nous connoissent que par reputation, nous demandent pareillement depuis trois ans, & font tout leur possible pour auoir des François. Le méme habitant de la Grenade, duquel i'ay déja parlé, m'a rapporté qu'estant dans leur pays, ils luy auoient donné commission de prier de leur part Messieurs les Gouuerneurs des Isles de leur enuoyer vne colonie pour habiter leurs terres.

Balime est vne riuiere de la Guiane, qui a son emboucheure à six lieuës du fleuue d'Orinoc, & à deux de cleuy de Maçourou : elle peut porter des na-

uires iusques à cinquante lieuës dans les terres où sont les Galibis qui demandent des François. Ils en attendoient encore au mois de Mars de l'année 1654. Car ie parlay en ce méme temps à des Sauuages de Balime, qui me confirmerent ce que cet habitant de la Grenade m'en auoit dit, & m'asseurerent qu'ils auoient ordre de luy faire reproche de ce qu'il n'executoit pas sa promesse, ils me dirent de plus, qu'ils auoient déja bâty vn fort, dans lequel les François se pourroient loger aussi-tost qu'ils seroient arriués. Vn Sauuage Chrestien, nommé Bacoulé, baptizé autre fois par les Espagnols, homme de grand credit parmy les Galibis de ce lieu, sollicite puissamment cette affaire, & fait tout son possible pour la faire reussir.

Voila deux grandes portes ouuertes à l'Euangile, pourueu que les François qu'on y enuoyera ne nous les ferment pas, comme d'autres ont fait en quelque partie de la Guiane, par les cruautés qu'ils ont exercées sur ces pauures infidelles, & par vne conduite desaprouuée de tout le monde, particulierement de ceux qui les ont enuoiez. Il faut souuent

bien

bien du temps pour guerir vne playe, qui ſe fait en vn moment, & nos regrets n'empéchent pas la perte de tant d'ames, qui periſſent par la faute d'autruy; c'eſt pourquoy ie coniure tous ceux qui voudront s'vnir, & faire vne compagnie, pour fauoriſer la conuerſion des Sauuages, de faire vn grand chois des perſonnes qui compoſeront la colonie qu'ils y enuoyeront: On n'y peut apporter trop de precaution, & ſur tout à légard de ceux à qui on en donnera la conduite: car s'ils ne ſont vertueux, & s'ils n'ont vne grande affabilité pour gagner les Sauuages, & beaucoup de prudence, & d'adreſſe pour ménager leurs eſprits, il eſt bien difficile qu'ils y puiſſent reuſſir.

CHAPITRE XII.

Mon depart d'Oüarabiche pour les Iſles, & mon retour en France.

DIeu m'ayant affligé d'vne indiſpoſition qui ne diminuoit point, ie pris réſolution d'aller aux Iſles, pour changer

d'air, & pour y trouuer quelque remede, ie tenois mon dessein secret, de peur que les Sauuages ne s'y opposassent, ils le découurirent neantmoins deux iours deuant mon depart, & m'en firent des reproches en des termes fort obligeans; car Macau me vint trouuer en ma case, & me dît, *Mon compere que t'ay-ie fait? pourquoy me veux-tu quitter? tu veux retourner aux Isles: t'ay-ie fâché en quelque chose? quelqu'vn de mes gens t'a-t'il déplu? crains-tu nos ennemis? dis moy ie te prie pourquoy tu nous veux abandonner?* Ie luy répondis que ce n'estoit pour aucune de ces raisons; mais pour aller chercher quelque remede à mon mal, qui augmentant tous les iours, deuiendroit auec le temps incurable, & me rendroit tout a fait inutile parmy eux, que ie les aymois tous tendrement, & que ie luy promettois, qu'au cas que ie ne pusse pas reuenir, ie luy enuoyerois en ma place deux de mes Freres, qui estoient aux Isles.

Cette promesse sembla rendre la vie, & la parole à ce pauure homme: car, reprenant son air, & sa gayeté ordinaire, il me dit, *Voila qui va bien, mon compere, fais donc comme tu dis; mais aduertis tes*

freres, que quand ils viendront, ils amenent auec eux six autres François dans mon Carbet, ie feray des viures pour tous: Que s'il vient quelques autres François ils s'iront loger aux villages prochains, où bon leur semblera.

I'adjoutay que ie n'auois point d'autre déplaisir en le quittant, sinon qu'il n'estoit pas Chrestien: il me repartit, *I'en ay regret aussi bien que toy, & ie souhaite de l'estre; mais tu ne veux pas que ie le sois sans y auoir bien pensé: I'attendois que tu sçeusses vn peu mieux nostre langue, pour te proposer mes doutes: tu vois bien le soin que i'ay de t'enuoyer tous les iours mes enfans, afin que tu les instruise: d'où tu peux iuger que ie veux estre Chrestien?* Il pouuoit encore adioûter vne autre preuue de l'inclination qu'il auoit à la Religion Chrestienne, c'est qu'il me vint prier quelque temps deuant mon depart, d'aller instruire, & baptizer vn Capitaine Galiby, qui auoit esté mordu d'vn Serpent.

Quelques iours deuant mon depart le garçon François qui estoit auec moy à Oüarabiche, me vint prier de le laisser en terre ferme, pour se perfectionner en la

langue des Galibis, & par ce moyen se rendre plus vtile aux Peres qui y seroient enuoyés ; Ie luy accorday facilement sa demande, qui estoit conforme à mon desir, & le confiay à Macau Capitaine de nostre Carbet. Entre les ordres que ie laissay à ce ieune Missionnaire, ie luy recommanday *de visiter souuent nos nouueaux Chrestiens, & d'aller dans tous les Carbets du voisinage pour y instruire, & pour y baptizer les adultes dans l'extréme necessité ; & sur tout les enfans qu'il iugeroit estre en danger de mort.* Ie luy donnay aussi charge d'auertir dans tous les villages, *qu'on l'enuoiât querir au besoin ; & de faire prier Dieu tous les iours les enfans, & de leur continuer les instructions que ie leur faisois, aux heures, & de la façon, qu'il me l'auoit veu pratiquer.* Ie l'auertis aussi *de penser tellement aux autres, qu'il ne s'oubliât pas soy méme : que demeurant seul, & si ieune au milieu de la Barbarie, & de tant de nations infidelles, il deuoit estre continuellement sur ses gardes, & que comme il seroit sans Prestre, & sans Sacremens, il deuoit faire souuent des actes de contrition, se tenant toûjours prest de mourir, puis que luy, & tous les hommes ne sça-*

uoient pas le moment, auquel ils seroient obligés de comparoître deuant Dieu.

Aprés luy auoir donné ces auertissemens, ie m'enbarquay; & partis d'Oüarabiche le 22. iour de Ianuier l'année 1654. pour me rendre à la Martinique; où ie n'arriuay neantmoins que long-temps aprés, à cause des vens contraires, & du seiour que ie fus contraint de faire en l'Isle de la Grenade.

Les Chirurgiens qui sont tout ensemble Medecins dans les Isles, ne m'eurent pas plûtost veu, qu'ils me condamnerent à retourner en France: asseurans que ie ne me remettrois iamais que dans l'air natal, & dans vn climat plus temperé. I'essaiay neantmoins toute sorte de remedes pendant vn an; mais inutilement, & fus enfin obligé de suiure leur aduis, & de repasser en France: où Dieu m'a fait la grace de reprendre vn peu mes forces; mais comme ie croy qu'il ne me les a renduës, qu'en consideration de ces pauures Barbares, i'estimerois faire vn acte d'iniustice, si ie ne les sacrifiois entierement à leur seruice. C'est pourquoy ie me dispose à retourner, pour seruir de guide à nos Missionaires, qui ne sçauent

ny le chemin, ny la langue du pays.

Ie n'attens plus pour ce voyage que les moyens d'y pouuoir passer, & vn bon nombre de Peres capables d'executer vn si grand dessein. C'est l'ouurage de Dieu, c'est son affaire : tous les cœurs des hommes sont entre ses mains; il leur inspirera ce qu'il iugera le plus à propos pour son seruice, & pour le salut de tant de millions d'Ames.

Au reste ce voyage n'est pas long, & difficile au poinct qu'on se pourroit persuader, on le peut faire en 5. ou 6. semaines, & mémes en moins de temps. Il ne se passe point de mois qu'il ne parte des vaisseaux pour ces pays, & les Corsaires, que plusieurs apprehendent, ne sont à craindre que sur les costes de l Europe, on n'en rencontre point dans cette route. Mais quand il nous faudroit souffrir beaucoup, & essuyer de grands dangers, ce seroit auoir peu de zele, de ne vouloir pas entreprendre pour le seruice de Dieu, & pour la conuersion de tant de peuples, vn voyage que tant de marchands, & tant d'autres particuliers font tous les iours pour des interéts temporels. Il n'y a que celuy qui nous a rache-

tés par sa mort, & par son sang, qui sçache ce que vaut vne ame: nous pouuons dire, neantmoins sans craindre de nous tromper, qu'vn seul Sauuage de tant de millions, qui ont esté damnés depuis six mille ans, & des autres qui se perdront, si on ne les secourt, vaut mieux que toutes les richesses, & tous les thresors des Indes.

C'est chose digne de compassion, que dans quatre cens lieuës de coste; qu'on compte depuis la riuiere des Amazones iusques à Comana, & dans des terres presqu'infinies, qui s'étendent du Nord au Sud, il n'y ait aucun Prestre, ny Religieux qui puisse instruire en la Foy vne innombrable multitude de peuples qui y sont compris! les autres nations de l'Amerique peuuent estre secouruës des Espagnols, & des Portugais; mais personne ne pense au salut de celles-cy!

Ie regarde ces pauures malheureux, comme autant de personnes, qui ont fait naufrage, & qui emportés par les flots, tendent les mains à ceux qui les peuuent secourir: n'est-ce pas cruauté de les laisser perir miserablement, les

pouuant si facilement sauuer ? Nous ne sçaurions contribuer que de nos sueurs, & de nos trauaux, & s'il est besoin de nostre sang à la conuersion de ces peuples; mais tout le monde y peut cooperer par les vœux, & par les prieres.

Nous ferons le plûtost que nous pourrons deux seminaires en terre ferme ; l'vn de petits garçons , dont nous prendrons le soin , l'autre de petites filles, dont nous donnerons la conduite à quelques sages, & vertueuses femmes. C'est le meilleur moyen pour conuertir bien-tost tout le pays, & pour gagner les peres, & les meres par les enfans.

Mon cher Lecteur priés Dieu qu'il donne sa benediction à cette entreprise , & dittes luy souuent auec nous, & auec le grand Apostre des Indes S. François Xauier :

Createur de l'Vniuers , souuenés vous que les ames des Infidelles sont vos images, & l'ouurage de vos mains,

& neantmoins les Enfers se remplissent tous les iours au mespris de vostre nom, & à l'auantage de vos ennemis, de ces miserables, & infortunées Creatures ! Grand Dieu, ayés egard au sang que Iesus-Christ, vostre fils, a répandu pour eux, aussi bien que pour tous les autres hommes ; & à la cruelle mort qu'il a souffert pour leur salut. Hé ! Seigneur, ne permettés pas à l'auenir que vostre fils nostre Sauueur & nostre Maistre, soit méprisé des Infidelles ; mais faites qu'ils connoissent aussi bien que nous, celuy qui merite d'estre aymé, & d'estre honoré eternellement de toutes les Creatures. Ainsi soit il.

FIN.



EXTRAIT D'VNE LETTRE De Sainct Christophle, du 14. Iuin 1655. contenant quelques nouuelles du Pays.

Cette relation estant imprimée, nous auons receu des lettres de S. Christophle, qui portent quelques nouuelles assez considerables, pour n'en point priuer le public, voicy les principales.

LEs François ont esté fort alarmés de l'approche de l'armée nauale d'Angleterre, composée de 70. voiles, & de 10000. combattans; Elle passa a la veuë de Sainct Christophle le 16. d'Auril; & prist sa route vers les Isles de S. Domingue & de Cuba, qui appartiennent aux Espagnols. Les Generaux de

cette armée enuoyerent compli-
menter Monſieur le Bailly de Poincy, & l'aſſeurerent qu'ils auoient ordre de maintenir l'vnion, & la bonne intelligence, qui auoit eſté de tout temps entre les deux nations; le ſieur Euret Gouuerneur des Anglois qui ſont a S. Chriſtophle, luy confirma la meſme choſe, par trois des principaux habitans de l'Iſle, par leſquels il luy fit repreſenter, que depuis qu'il auoit pris poſſeſſion de ſon gouuernement, il n'auoit pas encore ſigné l'ancien traité de paix, fait entre les François & les Anglois, & que s'il le trouuoit bon, ils le renouuelleroient. Ce qui ayant eſté agreé de Monſieur de Poincy, la paix a eſté confirmée ſelon les anciens articles, ſans aucun aduantage d'vne nation, ſur l'autre.

Elles portent pareillement, que le Pere Méland eſt en bonne ſanté, & qu'il trauaille auec beaucoup de ſuccez en terre ferme, à l'inſtruction, & conuerſion des Sauuages voiſins de Sainct Thomas Dorinoque, dont il a déja baptizé bon nombre.

Tandis que le Pere Méland preſche la Foy aux Sauuages, alliés, & confederés des Eſpagnols, nous nous diſpoſons à en faire autant à ceux qui ſont leurs ennemis, en sorte que par ce moyen nous entreprendrons la conuerſion des vns & des autres, & pourrons, en trauaillant à leur ſalut, les reconcilier plus aiſément.

Nous auons auſſi receu nouuelles que la paix ſe traite entre les François & les Sauuages Caraybes des Iſles, & que ceux de la Martinique, & de la Dominique

commencent a visiter les François ; ce qui nous fait croire que les Sauuages de S. Vincent en feront bientost autant, & que cette terre qui fut arrousée l'année passée du sang de deux de nos Peres, ne demeurera pas sterile, & sans fruit.

Cette paix tant desirée sera plus ferme, & plus asseurée que par le passé, dautant que les deux partis ont esté si fort incommodés de la guerre, qu'il feront tout leur possible pour l'euiter à l'auenir, & le chemin de terre ferme sera plus libre à nos Missionaires, ausquels les seuls Caraybes pouuoient apporter quelque empeschement.



INTRODVCTION A LA LANGVE DES GALIBIS,

SAVVAGES DE LA TERRE FERME de l'Amerique Meridionale.

Par le P. PIERRE PELLEPRAT, *de la Compagnie de* IESVS.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur du Roy & de la Reine.

Et GABRIEL CRAMOISY, ruë S. Iacques aux Cicognes.

M. DC. LV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



INTRODVCTION A LA LANGVE DES GALIBIS, SAVVAGES DE LA TERRE FERME de l'Amerique Meridionale.

IE ſatisfais en cet écrit à pluſieurs perſonnes de conſideration, qui m'ont ſouuent interrogé ſur la langue des Sauuages auec leſquels i'ay vécu dans la terre ferme de noſtre Amerique : Et qui ont deſiré que ie leur en donnaſſe quelque connoiſſance. I'ay cette creance que ce petit trauail ne ſera pas inutile à ceux qui auront deſſein de ſe tranſporter en ces contrées, ſoit pour le trafic, & pour la culture des terres ; ou pour y acquerir des couronnes dans la conuerſion de ces peuples infideles.

Auant que d'entrer dans le diſcours de cette langue, il ſera bon de remarquer que ces peuples , s'étendans bien loin dans les terres , ont quelques termes pour s'exprimer differens les vns des autres,& qui ne ſont pas par tout les mémes, bien que ce ne ſoit qu'vne méme langue; que nos François , à mon auis, pourront prononcer auec facilité, puiſqu'elle eſt douce, & qu'elle n'a aucun accent rude, ny prononciation gutturale.

Elle eſt composée des mémes parties que les autres dont nous auons connoiſſance : car elle a *des Verbes, des Noms, des Pronoms, des Conionctions,des Disionctions, des Propositions, & des Aduerbes*; & méme *des Particules qui ont quelque ſignification, ou qui ſeruent à l'elegance.*

Les *Verbes* n'ont pour l'ordinaire qu'vne méme terminaiſon pour toutes les trois perſonnes; la Caracteriſtique deſquelles eſt marquée le plus ſouuent par la premiere lettre. La premiere perſonne eſt ordinairement deſignée par la conſone *S.* la ſeconde par *M.* & la troiſiéme par *N.* en voicy pluſieurs exemples.

Sícaſſa, Ie fais,	*Sicáboüi, I'ay fait,*
Mícaſſa, Tu fais,	*Micáboüi, Tu as fait,*
Nícaſſa, Il fait.	*Nicáboüi, Il a fait.*
óboüi, Ie ſuis venu,	*Siméro, I'écris,*
Móboüi, Tu es venu,	*Miméro, Tu écris,*
Nóboüi, Il eſt venu.	*Niméro, Il écrit.*
Secáliſſa, I'apprens,	*Secáliti, I'ay appris,*
Mecáliſſa, Tu apprẽs,	*Mecáliti, Tu as appris,*
Necáliſſa, Il apprẽd.	*Necáliti, Il a appris.*

Sónoüi, I'ay mangé,
Mónoüi, Tu as mangé,
Nónoüi, Il a mangé.

Les *noms* ſont pareillement indeclinables, & n'ont point de diſtinction de nombres, ny de cas; Il y en a de Subſtantifs auſſi bien que d'adiectifs : mais les vns ny les autres ne changent point de terminaiſon en quel regime qu'ils ſe rencontrent. Exemple, *Cóüé* ſignifie *vn hameçon;* & *Iroupa,* veut dire *beau*, ou *bon*. vn Galibi ſe ſeruira de cet Adiectif, & de ce Subſtantif en cette ſorte, *Banáré amíaro íroupa cóüé; Mon compere dõne moy de bons hameçons:* & ſi ie veux loüer mes hameçõs, i'adiouſteray, *Aoü máro íroupa cóüé,*

les hameçons qui ſont auec moy ſont bons, c'eſt à dire *i'ay de bons hameçons.*

Les *Pronoms* Perſonnels ſont *Aoù, moy : Amólo, toy : Móco*, ou *mócé, luy* : l'Interrogatif, Qui ? *Nóke, Anoke ? Nóke niroúnboüi? qui eſt mort? Anóke némoüi malía? qui a dérobé le coûteau ?* Le Poſſeſſif eſt ſouuent deſigné par ces trois voyelles, *e, a, o*, par exemple, *émourou, mon fils, ámourou, ton fils ; ómourou, ſon fils*, mais le plus ſouuent il eſt ſouſentendu, & n'eſt pas exprimé de parole.

Voicy vn exemple des *Conionctions*, & vn autre des *Diſionctions, Ouglían, Ouliánroba, les hommes, & les femmes auſſi : Nei Kerémeci, nei malía, ou vn raſoir, ou vn coûteau.* Les *Propoſitions* ſont en grand nombre, voicy celles dont i'ay quelque cõnoiſſance : *Ta*, ou, *Táca* ſignifie *au, dans* ou, *dedans. Hueïoúta, Au Soleil : Connóbota, A la pluye. Aútota*, ou, *Autotáca, dans la caſe. Boco, pour, contre, au*, & *aux. Oboüi Gálibi bóco, Ie ſuis venu pour les Galibis : Téleké Ieſus yáoüamé bóco, Ieſus eſt fâché contre les méchans : Aoù íroupa moúrou bóco, Ie ſuis bon à mon fils*, ou, *Ie ſuis bon à mes enfans. Bóna* eſt vne autre Propoſition qui ſignifie, *en, aux, vers, contre, de : Itoléſſe-*

man France bóna, Veux-tu aller en France? Oúſſa oubáou bóna, Ie vay vers les Iſles, aux Iſles. Tóbou bóna, contre vne pierre. Yetécari cámicha bóna, Il a peur de ta robe. Pour exprimer la propoſition, *Auec,* ils ſe ſeruent de, *Máro*, ou de la particule, *Ké*, qu'ils adiouſtent à la fin du mot: *Bibi máro, Auec ſa Mere: Nioüi Eitóto bleóüaké, Il a bleßé les ennemis auec ſes fleches. Toúpo*, quand il eſt propoſition, ſignifie *deſſus*, ou *au deſſus, Cábou toúpo, Au deſſus du ciel, ſur les cieux. Oubíno, deſſous: Nóuno oubíno, Au deſſous de la Lune.* Et finalemeut, *Oüíno* eſt auſſi vne propoſitiõ qui a diuerſes ſignifications, *contre, vers, de ce coſté. Fránce oüíno, Contre les François; Bálana oüíno, vers la mer, du coſté de la mer; Ibappóroïé oüíno, de tous coſtez.*

Parlons maintenant des *Aduerbes.* Ils en ont de temps, de lieu, de quantité, de qualité, d'affirmatifs, de negatifs, d'interrogatifs, de demonſtratifs, & de ceux qu'on nomme congregatifs. Ie rapporteray des exemples de tous; commençons par ceux qu'on appelle de temps. *Eromé, auiourd'huy, maintenant: Acólopo, demain: coignáro, hier: monin coignáro, deuant hyer: Tóuké, ſouuent* (Ce-

luy-cy signifie aussi *beaucoup*) *Bináro*, & *Binátomé*, *il y a long temps*: *Colomónolo*, *bien tost*: *Aïreté*, &, *Alliré*, *dans peu de temps*. *Amoúmeté*, *Amouriäco*, *Amouoïáconé*, *Amouriäcoté*, &, *Amouoïáti*, *vne autrefois*: *Amouriáco*, *quelquefois*: *Amoúroba*, *encore*: *Telaóné*, *vistement*. Les Aduerbes de lieu sont, *Erobo*, *Enebo*, *Arotólobo*, & *Akimáto*, *icy*: *óïa*, &, *Né*, *où*: *Tíché*, *loin*: *Amoúco*, *ailleurs*: *Moïá*, *là*. Ceux de quantité, *Tapóüimé*, &, *Accoumoúrou*, *beaucoup*: *Ensíco*, *peu*: *óttoro*, *combien?* Il y en a plusieurs de qualité, ie me contenteray d'vn, *Bálipé*, *vigoureusement*, *fortement*. l'Affirmatif est, *Téré*, *oüy*. le Negatif, *Oüa*, *oüáti*, *oüáné*, &, *oüátinan*, *Non*. l'Interrogatif, *Ottónomé*, *Pourquoy?* Le demonstratif, *Ené*, *voila*. & enfin le Congregatif, *Accónomé*, *de compagnie*, ou, *en compagnie*.

Pour les *Particules* que les Galibis adioustent à la fin des mots, il y en a quelques-vnes qui ne seruent que pour l'emphase, & pour l'elegance, comme on verra par les exemples. *Eroubáco mócé*, signifie, *Parle à celuy-là*; & pour le dire plus elegamment ils adioustent deux syllabes, & s'énoncent de cette sorte, *Eroubáco mocéreron*: Semblablement *Iché*, est vn verbe qui signifie, *Ie veux*, *I'aime*; pour le decla-

rer auec plus d'emphaſe ils diſent *Ichéira.* Ils font le méme de l'Aduerbe *Allíré*, *dans peu de temps,* auquel ils adiouſtent, *té*, diſãs ſouuent *allíreté.* Mais, outre ces particules, ils ſe ſeruent encore de pluſieurs autres qui ont quelque ſignification: i'ay déia fait mention de, *Ké*, qui ſignifie *Auec*, *Boútouké*, *auec vn Boutou*: en voicy vne autre qui marque de l'abondance, & de la plenitude, *Bé*; pris ſeparément, & hors de la compoſition n'a point de ſignification: mais adiouſté à *Huéüé*, qui veut dire, *du bois*, donne à entendre que le lieu dont on parle eſt plein de bois, *Auto hueüébé*, *vne maiſon pleine de bois.* De la méme façon, *Accóleou*, ſignifie *fieure*, & ſi ie dis, *Aoù máro accóleou*, *la fieure eſt auec moy*, *i'ay la fieure*; ie n'exprime pas que ma fieure ſoit violente, mais diſant *Aoù accoleoúbé*, *Ie ſuis plein de fieure*, ie le declare parfaitement. Voicy encore trois particules non moins conſiderables que celles dont ie viens de parler, *Bóta*, *Poto*, & *Logón*, ou *Lotin*: la premiere ſignifie la fin de quelque choſe, exemple, *Amoucotobóta*, *afin qu'on en faſſe vn autre*, ou, *pour en faire vn autre*: on adiouſte au verbe la ſeconde pour

donner à entendre vn temps futur, *Mónoüí poto, aprés que tu auras mangé : miroun-boüípoto, aprés que tu seras mort?* Et la troisiéme signifie, *seulement, Ooüínlogon, vn seulement; occólotin, deux seulement.* Enfin comme la terminaison en *an*, ou en *man*, est ordinairement vn signe d'interrogation, *Oïa nosàn? où vas tu? Ichéman? en veux-tu?* aussi la particule, *Pa*, adioûtée à la fin du verbe, signifie fort souuent vne negation; *Ichépa, ie n'en veux pas.*

Passons maintenant à quelques autres obseruations necessaires à l'intelligence de cette langue. Elle met en vsage trois sortes d'*E*, le Masculin, le Feminin, & vn troisiéme que nous appellerons le Neutre, qui tient vn peu des deux, & neantmoins est different de tous les deux: Les exemples sont pour le Masculin, *Ené, Voilà*; pour le Feminin *Nóke, Anóke, qui* : & pour le Neutre *Enétale, le nez, Appóllire, vne plume; Ipótele, le museau d'vn animal.* Cette mesme langue confond aussi quatre autres lettres de nostre Alphabet, & de quatre n'en fait que deux, prononçant non seulement *l'L* comme *l'R*, & *l'R*, comme *l'L*. mais encore le *B* comme le *P*, & le *P* com-

me le *B.* Exemples, Les Galibis diſent *Amólo*, & *Amóro*, *toy : Simoúlaba*, & *Simoúraba*, *vne planche. Aboitópo*, & *Aboitóbo*, la poignée de quelque choſe, ou le lien auec lequel on l'attache. *Seboricáo*, *I'en aye trouué*, ou, *Seporicáo*. *Aboíco*, *tiens*, & *Apoíco*, qui ſignifie le méme.

Les Eliſions de ſyllabes, & la compoſition des mots eſt fort commune parmy les Galibis, *Ibíppo*, ſignifie, *la peau*, & *Amoù*, veut dire *vn autre :* De ces deux mots ils n'en font qu'vn, diſant, *Amoubíppo*, *vne autre peau*, *vne autre écorce*. I'en ay rapporté vn bel exemple dans la Relation, lors que i'ay dit qu'ils appellẽt leurs chapeaux de paille dont ils ſe ſeruent en danſant, *Apomalíri*, compoſant ce mot de *Appóllire*, qui ſignifie *vne plume*, & *d'Youmalíri*, qui veut dire *vn bonnet*.

Ils ont auſſi inuẽté pluſieurs mots pour exprimer ce qu'on leur a apporté d'Europe, & qu'ils n'auoient pas en leur pays, comme les beſtes à corne, les cheuaux, & autres animaux que les Eſpagnols y ont amenez, & pluſieurs autres choſes qu'ils voyent en noſtre vſage: mais, ou ils ſe ſeruent, pour cet effet, des mots que les Europeans leur donnent, n'y apportans

que fort peu de changement; ou ils en forment d'autres ſur le bruit, & ſur le ſon que ces choſes font: de cette ſorte ils appellent *Vacca, les Taureaux*, & *les Geniſſes; Cabáïo ou Cauálle, les cheuaux: Sombrero, les chapeaux. Cámicha, les chemiſes*, & méme *tous les habits dont nous nous ſeruons:* & *Carta, du papier*, ou *vn liure*. Pareillement ils nomment, *Tintin, vn marteau*, à cauſe du bruit qu'il fait: *Ikirilicátopo, vne poulie;* & *Corótoco, vn coq, ou vne poule*, pour la méme raiſon.

Pour le regard des animaux, & des oiſeaux ils n'ont ordinairement qu'vn méme mot pour ſignifier le Maſle, & la Femelle, mais ils les diſtinguent, en adioûtant, quand il eſt neceſſaire, le mot de *Oukéli, Maſle*, & de *Oüóri*, qui ſignifie *Femelle. Vacca Oukéli*, eſt *vn Taureau*, & *Vácca Oüóri* veut dire *vne Vache*: le meſme font-ils, quand ils parlent des autres. mais pour diſtinguer les petits d'auec les peres, & les meres, ils adiouſtent, *Magon*, & diſent *Corotocómagon*, pour ſignifier *vn Poulet; Maßómagon, vn Aſnon;* & *Cabaïómagon, vn Poulin.*

Finalement, bien que cette langue ſoit tres-abondante, & tres-riche, ils ſe

ſeruent ſouuent de metaphores, au lieu des mots propres, & diſent *Ourába niroûn-boüi, Mon arc eſt mort*, au lieu de *Ourába anétamaïráo, Mon arc eſt rompu. Niroûnboulé Noúno, la mort de la Lune*, pour ſignifier *l'Eclipſe de la Lune*. Semblablement ils employent ſouuent vn ton de voix au lieu de paroles, pour exprimer leurs ſentimens : de cette ſorte au lieu de répondre *Téré*, c'eſt à dire, *ouy*, lors qu'on leur parle ; ils ſe ſeruent fort ſouuent d'vn petit ſoûpir redoublé : & quelquefois ne diſans qu'vn mot, auquel ils adiouſtent ſur la derniere ſyllabe vn ton d'accent aigu, ils ſuppleent à pluſieurs paroles qu'il leur faudroit dire ; par exemple, le mot, *Tiboúchiné*, ſignifie *vne choſe aggreable au gouſt* ; mais quand ils y donnent cet accent, par forme d'interrogation, *&*, diſent, *Tibóuchiné*? C'eſt comme s'ils demandoient, *Si on a trouué du gouſt en mangeant quelque choſe ?* Ie ne parle pas icy des lettres qu'ils enuoyent à leurs amis pour leur donner aſſignation, & les aduertir de ſe trouuer à certain iour au lieu où ils ſe doiuent aſſembler. Ce qu'ils font par de petits baſtons, dont le nombre leur fait entendre dans combien

de iours ils ſe doiuent rendre au lieu de l'aſſignation. Ils ſe ſeruent auſſi de geſtes, pour exprimer ce qu'ils veulent dire traittant, & conferant enſemble, ſans eſtre pourtant ny ſourds, ny muets : ce qu'ils font particulierement pour deſigner les nombres; car bien qu'ils ayent des mots pour en exprimer pluſieurs, comme, *Oóüin, vn: Ooüín coman, vn ſeul; Occo, deux; Oroa, trois; Occobaí memé, quatre : Atonéigné, cinq :* Ils marquent neantmoins, pour l'ordinaire, ces mémes nombres ſur les doigts: & quand ils ſurpaſſent le nombre des doigts des mains, & des pieds, ils ſe ſeruent d'vne poignée de leurs cheueux, qu'ils monſtrent, plus petite, ou plus grande, ſelon que le nombre qu'ils veulent exprimer eſt plus grand, ou plus petit: quelquefois mémes, pour declarer vn tres-grand nombre, ils monſtrent toute leur cheuelure : & s'ils y adiouſtent celle des perſonnes qui les écoutent, ils pretendent ſignifier vn nombre qui tient de l'infiny.

Ces remarques ſuffiront pour le deſſein que ie me ſuis propoſé : A quoy i'adiouſteray ſeulement les mots les plus neceſſaires, & les plus ordinai-

res dans la conuerſation ; renuoyant les autres au Dictionnaire que i'ay laiſſé dans le pays , & que i'eſpere de perfe-ctionner quand i'y ſeray arriué.

LES TERMES DONT ON A le plus de beſoin dans la conuerſation des Galibis.

LES NOMS DES CHOSES QVI appartiennent au monde ſuperieur.

LE ciel, Cábou. Le Soleil, Hueïou.
La Lune, Noûno. Le reſte de la Lune, *c'eſt à dire* le dernier quartier de la Lune, Noúno acoſímbora, *ou* , acoſímbata. Pleine Lune, Noúno acoulíboutan.
Les Eſtoiles, Siríc-co. *(ce mot ſignifie auſſi* vne année.)
Les Nuees, Bécou.
La clarté du iour, Hueïoúrou.
Le Vent, Bebeíto.

LES ELEMENS.

Le feu, Oüáto.
Vn tiſon de feu, Oüatotópo.

De la cendre, Eró-no.
L'air, Caboupíno.
L'eau, Toúna.
La mer, Bálana.
Vne riuiere, Eí-courou.
La terre, Nóno.
La bouë, Acóurou.
Bourbeux, Acou-roúbeman.
Eau bourbeuſe, A-couroúbeman toúna, *ou*, Acou-roúbena toúna.
Eau qui ne ſe tarit, ny ne s'écoule, Aboumápoman toúna.
Vne montagne, Oüiboüi.
Vne colline, Caſ-ſáli.
Vne Sauane, prai-rie, *ou* campagne, Oüói.
Sable, Sácau.
Pays marécageux, Sabiſábi.
Iſle, Oubáou.
Iardin à viures, Maïna.
Vne pierre, Tó-bou.
Pierre à chaux: A-maípo.

LES METAVX.

L'or, Caounágue.
L'argent, Ouraou-rálou, *autrement*, Ourára.
L'airain, cuiure, *ou* leton, Yoüarápi-rou.
L'eſtain, Couráſ-ſou.
Le plomb, Piróto.
Le fer, Sibárari.

LES

LES PERSONNES D'VNE Famille.

Le Pere, Bába, *ou* Yoúman.
Le Capitaine, A-ïouboútouli.
La Mere, Bíbi, Iſ-ſáno.
Enfant, Sibíou.
Fils, Moúrou.
Frere, Bíou.
Sœur, Enáuté.
Les Seruiteurs, Boúïtouli.

LES MEMBRES OV PARTIES du corps humain.

La teſte, Ouboúp-po.
L'œil, *ou* les yeux, Yenoúrou.
Le nés, Enétale.
Les mains, Eígna, Eignàlé.
Vn ſoufflet, *coup de main ſur la ioüe*, Sibanómoïa.
Le bras, Yáboulé.
Le pied, *ou* les pieds Boúbourou.
Vn coup de pied, Chítouca.
Le dos, Incanáré.
Le ſang, Moínou, & Moinoúrou.
La peau, Ibíppo.
Les tetins, *ou* mammelles, Manáté, Manátele.
Les dents, Yéré.
Vn doigt, *ou* plu-ſieurs, Oüeitoucó-boli.
Les hommes, Boúïtonou, *&* Ouclían.

La Langue, Enoúrou.

Les Femmes, Ouliian.

Les cheueux, Yonſétti.

La Barbe, Atáſibo.

Vn corps mort, Tirómoſſé.

OISEAVX, POISSONS, ANIMAVX.

Les Oiſeaux, Tonólo.

Vn Tiercelet, Hüéreíco.

Vn Ramier, Occócoa.

Les Occo, *qui ſont de grands oiſeaux*, Occo.

Les Poules, Colótoco, *ou* Corótoco.

Vn Faiſan, Maláſſi.

Les Poiſſons, Oüótto.

La Raye, Sibári.

Les Crocodiles, Accálé, & Accáleou.

Les Animaux de terre, Ippété nonémbo.

Les Cerfs, Ouſſáli.

Les Tigres, Caïcouchi.

Les Sangliers du pays, Poinco.

Vn Eſcureuil, Xípourou.

Vn Rat, Ratoni, & Toúli (*ce dernier ſignifie auſſi* vne Lampe.)

Vn chat, Mécho.

Taureau, *ou* Geniſſe, Vacca.

Cheual, Cabäio, Cauálle.

Vn Aſne, Máſſo.

Vne Brebis, Calinérou.

Cochon de France, Bouiroúcou.

Chien, Sóſſo, Péro.

Oulána, eſpece de Lieure, Oulána.
Acouti, eſpece de Lapin, Accouli, *ou* Acoulítocon.
Eſt-ce vn Acouti? Accoulicátocon mórora?

LES INSECTES, ET LES SERPENS.

Vn Serpent, Occóïou,
Vn Scorpion, *&* *méme* la conſtellation que nous appellõs de ce nom, Sibíriri.
Couſins, *ou* Maringoins, Máco.
Les Mouſtiques, Mapíri.
Les Chiques, Chíco.
Les Fourmis, Huínco.

LES MEVBLES D'VNE CASE.

La caſe, Aúto.
La couuerture d'vne caſe, Autibíppo *(cõme qui diroit,* la peau d'vne caſe.)
Le Carbet, Táboüi.
Leurs petites tables, Matóutou.
Vn ſiege, Amouléri.
Ton Siege, Aiábõ.
Vn Canari, *ou* pot de terre, Toúma.
Le tripier *pour porter ſur le feu le Canari,* Toúma abóné.
Vne Hotte *à leur mode,* Catáuli.

Vn lit, Acáto, *ou* Báti.

Vne couuerture de lit, Acát'ibíppo, *ou*, Bat'ibíppo.

Vaiſſelle de terre, Arináto.

Vne Calebace, Toúton.

Vn plat, Palábi.

Vne cullier, Toúpo, (*ce mot ſignifie auſſi*, deſſus.)

Vn ſoufflet, Oüolioüóli.

Vn coffre, Arca.

Vne lampe, Toúli (*Il ſignifie encore* vn Rat.)

Vne planche, Simoúlaba.

DENRE'ES DONT LES SAVVAGES ont beſoin.

Vne Hache, Oüíoüi.

Vne ſerpe, Sarábou, *ou*, Manſéta.

Anſart, *ou*, grand couteau qui n'a pas de pointe, Atoúnban.

Vn couteau ordinaire, Malía.

Vn raſoir, Kerémeſſi.

Lancete de Sauuage, Acoutaïabéne.

Des aiguilles, Cácouſa.

Des eſpingles, Alloſlérou.

Des hameçons, Cóüé.

Des cloux, Aſſimoúcou.

Vn Marteau, Tintin.

De la Raſſade, Cachoúrou.

Vn ſifflet, Anetólegon.

VAISSEAVX POVR NAVIGER.

Vn Nauire, Cannábira.

Vne Barque, ou Batteau, Patáche.

Vn Pirogue, *espece de Barque longue dont ils se seruent*, Cánaoüa.

Vn Canot, Collíara. (*Ils appellent encore de ce nom* la constellation du Charriot.)

Vne Poulie, Ikirilicátopo.

Vne corde, Cabóüia, *ou*, Amóté.

Vn auiron, Abóucoüita.

LES ARMES.

Vn Arc, Ourába.

Vne Fleche, Bléoüa.

Vn Boutou, *ou* massuë de bois, *dont ils se seruent à la guerre*, Boutoù.

Vne épée, Soubára.

Vne pertuisane, *ou*, halebarde, Paláſſari.

Vn Canon, Tírou.

Vn Mousquet, *ou* Fusil, Aracaboússa.

La Bale d'vn Mousquet, Aracaboússa táno, *ou* Bárou.

de la Poudre à Canon, Bouroúbourou.

Guerre, Erécou, Erecoúrou; (*ces mots signifient aussi* la cholere).
Les ennemis, Eitó-to.
Ennemis qu'il faut perdre, Eitóto acamáre, (*De là est deriuée la metaphore de* Toúma acamáré, *qui veut dire*, vn Canari rompu, perdu).
Vn bastõ, Y'ábosé.
Vn foüet, Macoáli.

FRVITS.

Vne Fleur, Eboíreré.
La graine, Eboípo.
Figues *du pays*, Meguérou.
Gros mil d'Inde, Ouássi.
Les Patates (*racines bonnes à manger*) Nápi.
Le Coton, & l'Arbruisseau qui le porte, Máourou.

MAL, MALADIE.

Douleur, Yeton.
Ie suis malade, Yetómbé.
I'ay du mal à la teste, Ouboúppo Yetómbé.
Echaufure, Tómoin.
Ecrouëlle, Toüómoin.
Fieure, Accóleou.

Les Pians, eſpece de verole, Poétai ïa ïá.

Apoſtume, Iconoúrou.

Vn emplaſtre, Enóboun, (*ce mot ſignifie außi* vn bouchon, Etáboudi, Bouche, Ferme.)

Malade, Anetáno, *ou*, Anetaímeoua.

COVLEVRS.

Blond, *ou* roux, Tauíré.

Rouge, Tapíré.

Blanc, Tamoúné, *ou*, Aboíriké.

Noir, Tiboúrou, *ou*, Tiboúroié.

HABITS.

Toute ſorte d'habits, *& en particulier* vne chemiſe, Cámicha.

Le petit tablier, dont ils ſe couurent, Bibiálé.

Vn chapeau, Sombréro.

Bonnet, *ou* calote, Youmalíri.

Chapeau de paille pour danſer, Apomalíri.

Frange, Amotopoúrou.

LEVRS COMPLIMENS.

Tu es venu, (*qui est leur salut quand quelqu'vn arriue*) Móboüi.

Oüy ie suis venu (*qui est le salut reciproque*) Téré óboüi *ou simplement* Teré, oüy.

Ie m'en vay (*à la fin de la visite, quand ils prennent congé*) Oússa iroúmbo. *ou simplement*, Ie vay, oússa. *ou mesme*, Ie te saluë, adieu, Sálua, *quelques vns disent*, Sarua. *quelques autres ne disent autre chose que*, A la maison (*sous-entendant ie m'en vay*) Aúto bóna.

VIVRES.

Le pain, *ou* Cassaue, Méïou, *ou* Eréba.

Oüicou (*breuuage*) Oúocou.

Du vin, Binum.

Quelques-vns appellent le vin, *ou* l'eau de vie, Ouïcou de France, Oúocou France.

Du lait, Manatelécoupo.

Des œufs, Imon.

Qu'as tu à manger? Anok'ioüitiménã?

LES MOTS QVI SIGNIFIENT *quelque qualité.*

Ieune, Boüito, & Boüítomé.

Vieil, Binátomé, (*comme qui diroit vn homme qui est depuis long-temps*).

Menteur, Enabíri, Tonábimé, Maráca, Anameroúrou, & Ananemoúmaï.

Qui n'est pas menteur, Anábipa.

Bon, *ou* beau, Iroupa, iroupacónemã *signifie le méme.*

Taquin, Amoúnbé.

Vilain, Aïamónké.

Pesant, Amotchímbé, *ou*, Amotchímban.

LES ESPRITS.

Les esprits, Issimeíri.

Dieu, Dióſſo (*emprunté des Espagnols*).

Le Capitaine de tous les hõmes, & de tous les Anges, Ibápporo Bouítounou Aïouboútouli, Issiméiri boüítouli robà.

Vn homme qui a de l'esprit, Issiméiké.

qui n'en a pas, Issiméipa.

Les Anges, *ou* esprits seruiteurs, Issiméiri boúitouli.

Les Diables, Yólocan.

L'Ame de l'homme, Acápo.

QVELQVES MOTS

Qui n'ont peu estre placez sous aucun titre.

Autre, Amoù.
Mettez mon lit ailleurs.
Amoúco ïaróbáti.
Quelqu'vn, Amóuco, *&*, Amóuna.
Aucun, Amóucon.
Grand, Apótomé.
Petit Ensíke, *&* Ensíti.
Image, *ou* tableau, Ebaton.
Vne éponge, Anaáguira.
Méchant hõme, Yáoüamé.
La poignée de quelque chose, *ou* le lieu par lequel on la prent, Aboitópo, *qui signifie aussi* le lien auec lequel on attache quelque chose.
Vne corne, Imerétipo.
Qui n'est pas sec, Anólipa, *ou*, Anorípaman.
Vne chandele, cololéta.
Sommeil, Oüetou.
Chemin, óma.
Chemin par terre, Mápo.
Vne verge, Moínou (*qui signifie aussi* du sang.
Pluye, & hiuer, Connobo, à cause de la pluye, Connóboké.
Precipice escarpé, Anáia.
Compagnons, Accóno, *ou*, Acconónto.
De compagnie Accónomé.
Raclures de Magnóc, Cassiríppo.
Bouïllie de Magnoc, Casíri.

Le reſte, Acoſsímbo, *ou*, Aconómboro.

Le prix de quelque choſe, Ebetimé (*& par metaphore*, En reuanche).

La langue d'vn païs, Eoulanánon.

Eſcume, Aco, Acómbo.

Eſcume de ce qui bout, Acómbo outápo.

QVELQVES VERBES ET FACONS de parler aſſez ordinaires.

Dõne moy; amíaro.

Donne moy des hameçons, Amíaro cóüé.

Parler, E'oulan, *ou* Xérouban.

Allons prier Dieu, Cáman Xérouban Dióſſo (*c'eſt à dire* parler à Dieu.)

Parle à celuy là: Eroubáco Mócé.

Ie n'entens pas, Toüálopa, Anagoútipa (*ces verbes ſignifient auſſi*, Ie ne ſçay pas.)

Tu n'entens pas, Anátapa.

Il a bleſſé, Nioüi.

Il eſt allé derriere, Acouloutánotáca níton.

Nous mangerons, Xóno.

Ie ne mange pas, Anónopa, *ou*, Anonópaoüa.

Quoy, oté?

Que veux-tu? óté mólo?

Combien veux-tu de cela? ót' ebété?

Pour ne l'auoir pas achetté, Anabémapa. Ce qui appartient à quelqu'vn, Oüonápo.

Anok'ouonápo ? à qui eſt cela ?

Qui es-tu? Anók'amólo ?

Qui eſt-ce? Anókeré? Nom, Eté.

Quel eſt le nom de cela? Nok'été?

I'ay des Raſoirs, Aoù máro kerémeſſi.

Les oiſeaux n'ont pas fait de petits, Tonólo animíngapa.

Chez celuy-là, Moco Bourouloure͂bo.

Allons, Cáman.

Allons, de peur que la pluye ne vienne, Cáman cónnoboïóboulé bóna.

Que ie voye, Séné, *ou*, Amoù ſéneica.

Va, Itángo. va t'en, Itang'iroúmbo.

Fais le chemin de ton pied, Aboúbouroubocò itángo.

Attaché, ïeímoï.

Tiens, Abóico.

Tiens fortement, Aboíco bálipé.

C'eſt ſa couſtume, Emérero.

Viens, (*quand on appelle quelqu'vn de loin*) Occóné.

I'écris, Siméro.

Ie n'écris pas, Animéropa, *ou*, Animerópaoüa.

Tu ne l'écris pas, Animerópaman.

Il enuoye, Aboïócon.

C'eſt fait, Abopótairo.

La chandelle ne degoute pas, Cololéta anicotápapana.

N'attens pas, animomókepa.

Ton pied eſt enflé, Toutácaï abou-boúrouman.

Il eſt allé querir de l'eau, Tounáïé.

Il eſt allé, querir du bois, Hueüéïé.

On ne l'a pas crû, Amouicapároma.

C'eſt cela, Anoroníboſélotin.

Il prit, Aboïámi.

Ie n'ay pas pris, Anáboipa.

Ne le prens pas. Aboipa cáco, *ou*, Aboipanígné.

Ceux qui prenent, Aboïátona, *ou*, Aboïátono.

Emporte, Amoúncoron.

Qui n'eſt pas bruſlé, Acópa.

Caſſaue qui n'eſt pas bruſlée, Meïouacópa.

Le Soleil eſt ſi chaud, qu'il met hors d'haleine les perſonnes, Acoumoüicáé huéïou.

Ie ne boiray pas, Aïaboúroupa, *ou*, Abouroúpagon oüítaké.

Donne à boire, Coüábo, *ou*, Coüáboco.

Ie donne à boire, coüábouïa.

Ie ne verſe pas, Anicomápaoüa.

Ie n'ay pas ſoif, Anakelipáſiman.

Iuſqu'à ce que i'en aye trouué vn autre, Amoucoúnoba ſeborícao, *ou* ſeporícao.

De l'vn, & de l'autre coſté du chemin, Yeoüíniomáboco Amoúman.

Eſt-ce vn autre ? Amoúté catoubéronan ?

Ton arc ne bande point, Anabícapa oürába.

N'y touche pas, Anabópaïco.

Ie ne ſuis pas adroit, *ou* propre, Anábopa ipóco.

Nous ſommes égaux d'âge, Anaïáboüan.

Ie n'y ay pas eſté, Anetaóüapa üeïáiné.

Ie ne plante pas, Anibómoüipa.

Ie n'ay pas fait, Anicaboüípaoüa.

Qui n'eſt pas fait, Anicaboüíporo.

Ie n'auois point dormy qu'il eſtoit iour : Oüetou anicáboüipa ïemámoüi.

Eſt-ce de ton fait, Anikérepo éné.

Que ce ſoit mon animal, *ou*, mon oiſeau, Yéguemé.

Il mourra, Niroúmboüi alliré, *ou*, Anioüónin córo.

Il eſt mort, Aboïámé nómaï, *ou*, Niroúnboüi.

Ie m'en vay, Anólé óüa, (*le méme que* Oúſſa iroúnbo.)

Comme cela, de la ſorte. Enóüara, *ou*, Iróüara.

En forme de croix, Patónebo.

Ie ſuis las, Yakíntaï.

FIN.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il eſt permis à Sebaſtien Cramoiſy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine mere de ſa Maieſté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chaſteau du Louure, ancien Eſcheuin, Conſul, & Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé : *Relation des Miſſions des P P. de la Compagnie de Ieſus dans les Iſles, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridionale.* Auec *l'Introduction à la langue des Galibis,* &c. composé *Par le* P. PIERRE PELLEPRAT, *de la meſme Compagnie.* Et ce pendant le temps & eſpace de neuf années conſecutiues. Auec deffenſes à tous Libraires & Imprimeurs de l'imprimer, ſous pretexte de déguiſement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiſcation, & de l'amande portée par ledit Priuilege. Donné à Paris au mois de Iuillet 1655.

Signé, Par le Roy en ſon Conſeil,

CRAMOISY.

